

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

PQ

2

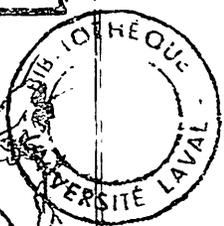
NUMERO DOUBLE.

Juin-Juillet 1898

1898
La Bonne Littérature

53-57 Française

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.



Chronique du Mois Jean Badier
Mots d'Esprit.....

ROMANESQUE.
Roman complet par Edouard

LEPROTON & LEPROTON Editeurs



53

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

LA MARCHÉ DU KLONDYKE

Chant des Mineurs Canadiens

Paroles de JEAN BADREUX

Musique de J. NOVI

Sur l'air : LA MARCHÉ DES COMMIS-VOYAGEURS

CHANT PATRIOTIQUE, - VIVACE, - ENTRAINANT

PRIX - - 5 Cents

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS

1629 Rue Notre-Dame,

Montréal, Can.

PONSON DU TERRAIL

ROCAMBOLE

Le plus beau roman d'aventures publié dans le monde entier

Afin de mettre ce superbe ouvrage à la portée de tous, il a été republié dans un grand format illustré de belles gravures et mis en volumes, qui seront vendus aux prix marqués vis-à-vis chaque titre, comme suit :

Vol. I	<i>L'Héritage Mystérieux</i>	35
Vol. II	<i>Le Club des Valets de Cœur</i>	50
Vol. III	<i>Exploits de Rocambole</i>	60
Vol. IV	<i>La Revanche de Baccarat</i> , suivi des Chevaliers du Clair de Lune	50
Vol. V	<i>Le Testament de Grain de Sel</i>	50
Vol. VI	<i>Résurrection de Rocambole</i> { <i>Les Orphelines</i> , 1ère partie	75
Vol. VII		
(Ces deux volumes ne seront pas vendus séparément)		
Vol. VIII	<i>Le dernier Mot de Rocambole</i>	75

Tous ces volumes seront envoyés franco sur réception du prix indiqué et pourront être commandés séparément à l'exception des volumes VI et VII qui seront vendus ensemble.

La Collection, franco - - \$3.50

Adressez toute commande,

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES,

1629 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.

☞ Demandez notre catalogue illustré. Envoyé gratis sur demande. ☜

me Littérature

Française

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.



SOMMAIRE

Chronique du Mois Jean Badreux
Mois d'Esprit.....

DOLORES.

Roman complet par A. Daudet

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs

1629. Notre-Dame, Montréal.



CHRONIQUE DU MOIS

Par suite d'un de ces incidents administratifs dont le contrôle échappe aux plus habiles directeurs, le numéro de juin de la "Bonne Littérature Française" n'a pu être mis en circulation. Afin de dédommager nos lecteurs de ce fâcheux retard, nous publions aujourd'hui un numéro double illustré. (juin-juillet) sous une forme nouvelle qui sera désormais la forme de notre Revue. Nous espérons que nos lecteurs comprendront que l'on ne peut pas toujours surmonter les événements, et qu'ils nous tiendront compte de notre bonne volonté et de nos efforts.

* * *

JUIN-JUILLET

On peut, sans passer pour un tortionnaire et sans être confondu avec les ténébreux moyenâgeux, être partisan de la peine de mort. Pour échapper au soupçon de férocité, il suffit de motiver cette opinion par un sentiment de pitié profonde, qui vous fait préférer la mort pour les coupables, absolument convaincus de meurtre, à un emprisonnement perpétuel, c'est-à-dire à un supplice incessant, qui peut, dans bien des cas, être hors de proportion avec la faute commise. Ainsi envisagée, la peine de mort peut le plus souvent être un bienfait pour les misérables, en même temps qu'un système protecteur infaillible pour la société.

Le principe de la peine de mort peut donc servir d'aliment à deux thèses opposées, également soutenables, également probantes. C'est dans l'application que la mise à mort d'un être humain révolte à bon droit les consciences indécises, et jette un

doute dans l'âme de ceux qui croient que la suppression d'un criminel est nécessaire à l'exercice de la justice humaine. De nos jours, les nations qui appliquent la peine de mort se défendent d'être cruelles, et, avec une officielle et philanthropique hypocrisie, affectent de rechercher les moyens propres à enlever toute souffrance au supplicié. C'est vrai pour le fugitif instant où le condamné, sous la poussée brutale de la loi, complice du bourreau, passe dans l'éternité; mais combien est-ce faux pour tout le reste, et de quelles inconséquences la justice ne se rend-elle pas coupable.

Prenons le cas de Tom Nulty.

Voilà un assassin sur le compte de qui on ne pouvait être tourmenté par le moindre doute, puisqu'il avait avoué son crime. Son action était horrible et justifiait toutes les rigueurs de la loi. Mais ces rigueurs, de la volonté même des législateurs, se bornant à supprimer le coupable du nombre des vivants, sans addition de la plus petite torture, comment se fait-il qu'on lui impose le supplice de l'attente, et que la durée de celui-ci soit laissée à l'arbitraire d'un juge? Ainsi, le 4 février, Tom Nulty a été condamné à périr par la hant "le 20 mai suivant", soit un supplice effrayant de "cent cinq" jours!

Et quelle dérision! Voilà un être voué à la mort. On le soigne, on protège son existence éphémère, on le couve avec un amour administratif aussi vigilant que railleur, et publiquement, en un jour de fête, sous les yeux d'une foule où les brutes dominent, on le tue... parce qu'il est défendu de tuer!

Dans votre intérêt et pour votre bien n'oubliez pas que le

Savon de Pin Parfumé Tél. Bell 1378
Tél. Mar. 298

Et il se trouve parfois, comme dans le cas de Tom Nulty, que le coupable est repentant, que le patient est brave, que le criminel est résigné à son sort. Alors, dans cet être semblable à nous nous trouvons un homme régénéré par le repentir, un homme à qui le supplice de cent cinq jours d'attente du bourreau donne des droits à la pitié ! Pour les spectateurs impressionnables, c'est presque un martyr ; pour les autres, c'est presque une victime.

Mais la loi est implacable : et si, au moment suprême, le peuple tout entier se levait et criait grâce pour le condamné, on refuserait d'accéder à sa supplication, et, au besoin, s'il voulait absolument arracher le coupable à la mort, on commanderait à la troupe de taper dans le tas à coups de bayonnettes. C'est ça l'ordre public, c'est ça la manifestation de la justice immanente des hommes !

Tom Nulty avait tué en dehors de la forme prescrite. C'était un moustre. Il fallait lui démontrer l'horreur de son action. Pour cela, on a commis froidement, avec une longue préméditation, sans péril d'aucune sorte, une action semblable.

Où bien, soit. Je n'ai pas besoin de discerner puisque la justice, qui est aveugle, discerne pour moi.

Ce que je crois comprendre, cependant, c'est que la mise à mort des assassins est une nécessité sociale. Il s'agit à la fois d'émonder et d'enseigner. Les exécutions purgent la société et servent d'exemples. Mais ne serait-il pas préférable de tenter de prévenir les crimes en s'efforçant de diminuer le nombre des criminels par une culture appropriée à l'état cérébral des infortunés qui croupissent dans des milieux moraux délétères ?

Pour cela, ne conviendrait-il pas de soumettre, "d'office", à l'examen des savants, le cerveau de tous les mal-faiteurs, qu'ils périssent par la main

du bourreau ou qu'ils meurent en prison ?

Le jour où on aura expérimentalement constaté que certaines lésions ou circonvolutions cérébrales engendrent des passions incoercibles, et sera bien près de la solution du problème de la prévention efficace des crimes. Seulement, il faudrait, pas tout et toujours, et quand même, étudier le cerveau des violateurs des règles sociales.

Par malheur, au nom de la plus étrange sentimentalité, on respecte le cadavre que l'on vient de faire. On s'arroge le droit de tuer un homme, et on se révolte à l'idée de lui ouvrir le crâne pour se rendre compte du caractère pathologique qui l'a peut-être fatalement poussé au crime. Cela ne fait rien au mort, sans doute, mais cesserait-on soutenir que cette étude, sans cesse poursuivie, ne servirait de rien pour les vivants ?

Et chose étrange, la famille d'un assassin peut s'opposer à l'autopsie du criminel, tandis que celle de ses victimes est "obligée" de livrer ses chers morts au scalpel du médecin légiste, même après l'aveu du coupable, même en cas de flagrant délit.

Un homme en tue un autre, en pleine rue, en pleine foule. Il lui tire une balle dans la tête. En bien, il faudra que la victime passe sur l'estrade de l'amphithéâtre pour motif d'un rapport médical qui conclura à la mort causée par une arme à feu. Quant au meurtrier, on dira, après son mort : nous n'avons pas le droit de le toucher ! Et l'on ne s'intéressera pas de savoir s'il a agi sous l'empire d'une impulsion irrésistible, quoique sans d'esprit en apparence !

Alors, ne tirons pas tant d'orgueil de notre supériorité dans l'échelle des êtres ; car, dans l'espèce, nous ne valons pas plus que les animaux. Chez nous comme chez eux le gros

Pour la cure des vieux catarrhes couvrez la poitrine avec le

Plastron de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 298

« mange le petit, le faible est dévoré par le fort.

* * *

Parler de cet excellent A. N. Montpetit après avoir parlé de Nully, c'est peut-être de ma part une involontaire inconvenance. Pourtant la transition s'imposait, et par ordre d'idées--puisqu'il s'agit encore d'un trépassé--et par opposition. Après un criminel, un juste ; après une brute, un sage ; après un ignorant, un lettré délicat, érudit et fécond.

Les journaux quotidiens ont énuméré et analysé rapidement l'œuvre de A. N. Montpetit. Je n'en parlerai donc pas, aujourd'hui du moins, me proposant de faire une étude complète sur les brillants travaux de mon vieux et cher camarade. Ce que je veux montrer ici en quelques lignes, c'est l'homme, le citoyen, l'ami sûr, fidèle et indulgent qu'était ce brave insouciant de la vie.

Pour des profanes, l'artiste pur, celui qui vit avec une pensée dominante, est une espèce d'isolé ou un désolé qui refuse de s'asseoir à la table plautureuse du bourgeoisisme, table toujours chargée de mets indigestes et grossiers, que le vulgaire cependant trouve très délectables.

De là un abîme entre les hommes d'élite et la foule.

A. N. Montpetit se souciait peu de l'appréciation de ceux qui ne le connaissent point. Par contre, il n'était pas une intelligence, si chétive que fût l'enveloppe qui la contenait, qui n'ait eu droit à sa chaude sympathie, à ses bons offices et à sa protection. Sa protection, très précieuse et très sûre, s'exerçait à l'égard de ceux que la jalousie minait dans l'ombre. Dans le monde des lettres, comme dans les autres sphères, on se déchène à belles dents entre confrères, hélas ! L'envie, le dépit, l'ambition, sont les plus puissants mobiles de cette malsaine riva-

lité, qui se traduit d'ordinaire par des médisances peu dangereuses en soi, mais toujours cruelles pour ceux qui en sont l'objet.

Eh bien, A. N. Montpetit était un des rares écrivains que les succès des autres ne troublaient point. Chose plus rare encore, il y puisait une jouissance, et, chaque fois que le succès récompensait l'effort de l'un de ses confrères, il semblait qu'il fût l'objet de ce triomphe tant il s'en réjouissait.

Ce côté du caractère de A. N. Montpetit est tout à son honneur et suffirait seul pour faire connaître la grandeur de ses sentiments.

Pour ce qui est de la générosité dans l'ordre matériel, A. N. Montpetit surpassait saint Martin, qui ne donnait que la moitié de son manteau, alors que le pauvre mort le donnait tout entier, sans même en vider préalablement les poches.

Au point de vue du citoyen, A. N. Montpetit plaçait son orgueil et mettait sa gloire au service des jeunes générations. C'est sous l'empire de ce noble sentiment qu'il s'est fait pédagogue, mais pédagogue éclairé, pratique, instruit et séduisant.

On lui doit donc bien des choses. Mais ce que lui doivent ses amis, c'est d'avoir appris ce que contenait, ce que signifiait, ce que pouvait son délicieux sourire. Le sourire de A. N. Montpetit était à la fois plein de grâce, de finesse, d'indulgence, de scepticisme et de crédulité, d'esprit critique et d'infinie tolérance.

A. N. Montpetit n'est plus. Il est parti pour un monde meilleur qu'il n'aura pas de peine à découvrir, et il ira faire là de la poésie plus belle que l'on n'en fait ici-bas.

* * *

Et la guerre ! Parlez-nous donc un peu de la guerre, me dira-t-on. Je m'en garderai bien.

Mais, si vous m'y autorisez, chers lecteurs, je vais vous parler d'un fait historique, un peu trop tombé dans l'oubli.

Je commence par m'étonner de la colère des Américains contre les Français qui ne leur brûlent pas d'encens sous le nez, alors que ces mêmes Français font des vœux sinon pour le triomphe final de l'Espagne, au moins pour que sa défaite soit honorable.

Les Américains, par représailles, menacent de frapper d'interdit les produits français. C'est leur affaire. Mais il me semble que s'ils se permettaient cette fantaisie, ils ressembleraient à cet enfant volontaire et grognon qui, pour "punir" sa maman de l'avoir grondé refuse de prendre du dessert.

La France officielle est exempte des reproches des Américains. La première, parmi les nations européennes, elle a proclamé sa neutralité, et elle observe son engagement avec la loyauté dont elle est coutumière en matière de parole d'honneur. Ce n'est donc pas le gouvernement français qui donne à l'Amérique des sujets de mécontentement, mais bien des individus ou des groupes isolés, assez nombreux du reste.

Ces individus et ces groupes ont-ils raison de ne pas accabler Jonathan de louanges et de lauriers ? Je crois que oui, et voici pourquoi :

En 1870, au lendemain de la bataille de Sedan qui mettait la France à la merci de la Prusse, il s'est trouvé une puissance, tout à fait désintéressée dans la lutte, assez oublieuse des services spontanément et librement rendus, pour envoyer à Guillaume, roi de Prusse, l'expression de sa jubilation. Ce fut le président Grant, au nom du peuple américain, qui commit cette infamie à l'égard de la France.

Le message de Grant à Guillaume est une pièce unique et une démonstration inqualifiable, qui suffit cepen-

dant pour justifier l'attitude des Français qui ont du cœur, de la mémoire, et le sens des justes rétributions.

Sans doute le peuple américain ne peut ni ne doit être tenu responsable de l'écart commis par Grant ; mais en conviendra que, nul n'ayant jamais déavoué le message du Président, tout Français a le droit de s'en souvenir, et qu'il est beaucoup plus noble de la part de ceux-ci de manifester leur sympathie ou leur antipathie avant que le sort des armes leur ait indiqué, dans le vainqueur, l'objet de leurs futures adulations.

Je n'insisterai pas sur le sujet, mais à la condition qu'on me laisse reproduire la flagellante satire de Victor Hugo sur

LE MESSAGE DE GRANT

Ainsi, peuple aux efforts généreux
euclin.

Ainsi, terre de Penn. de Fulton, de
Franklin.

Vivante aube d'un monde, ô grande
république.

C'est en ton nom qu'on fait vers l'om-
bre un pas oblique !

Trahison ! par Berlin vouloir Paris
détruit !

Au nom de la lumière encourager la
nuît !

Quoi ! de la liberté faire une réu-
gate !

Est donc pour cela que vint sur sa
frégate

Lafayette donnant la main à Ro-
chambeau ?

Quand l'obscurité monte, éteindre le
flambeau !

Quoi ! dire :- Rien n'est vrai que la
force. Le glaive.

C'est l'éblouissement suprême qui se
lève.

Combez-vous, le travail de vingt siè-
cles a tort.

Le progrès, serpent vil, dans la fange
se tort ;

Et le peuple idéal, c'est le peuple
égoïste.

Rien de définitif et d'absolu n'existe.
Le maître est tout ; il est justice et
vérité.

Et tout s'évanouit, droit, devoir, li-
berté,

L'Avenir qui nous luit, la raison qui
nous mène.

La sagesse divine et la sagesse hu-
maine.

Dogme et livre, et Voltaire aussi bien
que Jésus.

Puisqu'un refrain allemand met sa
botte dessus !—

Toi dont le gilet jette au monde qui
commence

Comme au monde qui va finir, une
ombre immense.

John Brown, toi qui donnas aux peu-
ples la leçon

D'un autre Golgotha sur un autre ho-
rizon.

Specime, défais le noeud de ton cou,
viens, ô juste.

Viens et fouette cet homme avec ta
corde auguste !

C'est grâce à lui qu'un jour l'histoire
en deuil dira :

—La France secourra l'Amérique, et
tira

L'épée, et prodigua tout pour sa dé-
livrance,

Et, peuples, l'Amérique a poignardé
la France !—

Que le sauvage fait pour guetter et
ramper,

Que le Huron, orné de couteaux à
scalper.

Contemplant ce grand chef sanglant,
le roi de Prusse,

Oertes, que le Peau-Rouge admire le
Borusse.

C'est tout simple ; il le voit aux bri-
gandages prêt.

Faube, atroce, et ce bois comprend
cette forêt ;

Mais que l'homme incarnant le droit
devant l'Europe.

L'homme que de rayons Colombie
enveloppe.

L'homme en qui tout un monde hé-
roïque est vivant.

Que cet homme se jette à plat ventre
devant

L'affreux specime de fer des vieux
âges funèbres.

Qu'il te donne, ô Paris, le soufflet des
ténèbres.

Qu'il livre sa patrie auguste à l'em-
bereur.

Qu'il la mêle aux tyrans, aux meur-
tres, à l'horreur,

Qu'en ce triomphe horrible et sombre
il se submerge.

Que dans ce lit d'opprobre il se couche
à jamais.

Qu'il montre à l'univers, sur un im-
monde char

L'Amérique baisant le talon de César.
Oh ! cela fait trembler toutes les

grandes tombes !
Cela remue, au fond des pâles cata-
combes,

Les os des fiers vainqueurs et des
puissants vaincus ?

Kosciusko frémissant réveille Spar-
tacus :

Et Madison se dresse et Jefferson se
lève :

Jackson met ses deux mains devant
ce hideux rêve :

Déshonneur ! crie Adams ; et Liu-
coln, étonné,

Saigne, et c'est aujourd'hui qu'il est
assassiné.

Indigne-toi, grand peuple. O nation
suprême.

Tu sais de quel cœur tendre et filial
je t'aime.

Amérique, je pleure. Oh ! douloureux
affront !

Elle n'avait encore qu'une auréole au
front.

Son drapeau sidéral éblouissait l'his-
toire

Washington, au galop de son cheval
de gloire.
Avait écalabrou-sé d'étincelles les plus
De l'étendard témoin des devoirs ac-
complis.
Et, pour que de toute ombre il dissipe
les voiles.
L'avait superbement ensemené d'é-
toiles.
Cette bannière illustre est obscurcie,
hélas !
Je pleure... — Ah ! sois maudit, mal-
heureux qui mêlas
Sur le fier pavillon qu'un vent des
cieux serou-
Aux gouttes de lumière une tache de
boue !

* * *

On se rappelle que lors du procès de Cordélia Viau, la sinistre héroïne de St-Canut, l'avocat de la défense, M. A. E. Poirier, avait obtenu que l'on soumit à la cour d'Appel quatre objections principales de nature à entraîner la révision du procès.

Le 4 février dernier, Cordélia Viau était déclarée coupable par le jury. Mais malgré cette décision, qui entraînait la peine capitale, le juge ne put prononcer la sentence, parce qu'il avait réservé la question des aveux pour la soumettre à une juridiction supérieure.

Or la cour d'Appel a rendu son jugement le 17 juin, et, aux termes de ce jugement, la femme Cordélia Viau devra comparaître de nouveau devant la cour d'assises.

Cette importante décision a été prise par les honorables juges Bossé, Blanchet, Wurtelé, Hall et Guivert.

Voici en quels termes l'honorable juge Wurtelé a exposé les faits et exprimé les remarques que cette affaire lui inspirait :

"Cordélia Viau est accusée d'avoir assassiné, le 21 novembre 1897, son mari, Isidore Poirier, à St-Canut.

"Au cours du procès, on a soulevé

plusieurs objections que je subdivi sous quatre chefs principaux : 1o Les admissions faites par la prisonnière ne sont pas admissibles comme preuve, parce qu'elles ont été obtenues par le détective McCaskill et les personnes qui ont opéré l'arrestation, grâce à des promesses ou à des influences ; 2o La déposition de la prisonnière de vant le coroner ne devrait pas être reçue comme preuve contre elle (Canada Evidence Act, 1893) ; 3o Le témoignage de Sam Parslow ne devrait pas servir contre l'accusée, vu qu'il était son complice ; 4o On ne devrait pas recevoir le témoignage de Mme Ladouceur au sujet du contenu de deux lettres trouvées dans la valise de Sam Parslow, qui pensionnait chez elle.

"1o Avant qu'une confession puisse être admise comme preuve dans un procès criminel, il faut qu'il soit prouvé que cette confession a été faite librement. C'est un principe fondamental de la loi criminelle de ce pays que les prisonniers ne peuvent témoigner contre eux-mêmes. Pour ces raisons je suis d'avis de maintenir cette objection. Sur toutes les autres objections, nous sommes d'accord et cette cour décide en conséquence que le verdict du jury doit être cassé et qu'un nouveau procès doit être fait."

Après lui, l'honorable juge Bossé s'est exprimé en ces termes :

"Cordélia Viau a subi son procès, à Ste-Scholastique, en janvier dernier, pour le meurtre de son mari, Isidore Poirier, dévalé le 21 novembre 1897, à St-Canut et elle a été trouvée coupable par le petit jury.

"La question réservée est celle de savoir si les aveux ou confessions faits par l'accusée et rapportés par les témoins Groulx, McCaskill, Bélan-ger, Mignault et Brazeau pouvaient légalement être prouvés et servir à la conviction de l'accusée dans les circonstances, et d'après les faits et pa-

avis des juges qui ont précédé ou accompagné les aveux ou confessions.

La règle générale est que le prisonnier doit avoir été libre de juger et de l'agir par lui-même, que cette liberté doit être absolue et que si la déclaration dont on offre la preuve paraît avoir été le résultat soit d'une promesse, soit d'une menace, par une personne en autorité, elle n'est plus considérée comme l'expression libre de la volonté de l'accusé et ne peut être admise en preuve.

"Il me paraît que la raison pour faire rejeter des aveux de cette nature n'est pas une présomption de droit, qu'ils sont faux, mais bien qu'il serait dangereux de permettre au jury de les faire servir de base à une conviction. Régnier et Baldry, Denison et Preece *British Crown Cases*, 428.

"Dans la présente cause, il est établi que McCaskill a, avant comme après l'arrestation, demandé à l'accusée de dire la vérité, lui a dit que la preuve contre elle était très forte, que Parslow était soupçonné, qu'une femme pouvait garder un secret mieux qu'un homme, que ce n'était pas elle qui avait tué son mari, mais qu'elle savait quelque chose du meurtre, que Parslow était son amant et qu'il avait intérêt à se débarrasser de Poirier.

"M. McCaskill dit de plus que les aveux qui ont suivi ces conversations ont dû être le résultat de ce qu'il avait dit à la prisonnière.

"Il résulte en outre de la preuve que ces choses ont été dites par McCaskill en réponse à des questions de la prisonnière.

"Dans tout cela, je ne vois ni menaces, ni promesses d'un avantage personnel, et cette objection est en conséquence renvoyée.

"Nous sommes d'avis que la preuve du contenu des lettres et la lecture au jury du témoignage de l'accusée de-

vant le coroner, portaient sur des faits importants.

"Quant à la dernière question, à savoir si Parslow pouvait être entendu comme témoin, elle se trouve résolue par ce qui précède, ce n'est pas le cas d'un co-accusé. Il était étranger au procès de Coraléa Vian et comme tel il pouvait être entendu et forcé de répondre, aux termes de l'acte de 1893. Pour les deux raisons ci-haut mentionnées : l'illégalité de la production du témoignage de Coraléa Vian devant le coroner et l'illégalité de la preuve du contenu des lettres prétendues avoir été écrites par l'accusée à Parslow, je suis d'avis que le verdict devrait être cassé et qu'un nouveau procès doit être ordonné."

Je me garderai bien de critiquer la décision des savants juges, qui, du reste, n'ont fait qu'appliquer la lettre de la loi. Ils ne pouvaient agir autrement, et la réflexion du juge Bessé : — "Il me paraît que la raison pour faire rejeter des aveux de cette nature n'est pas une présomption de droit qu'ils sont faux, mais bien qu'il serait dangereux de permettre au jury de les faire servir de base à une conviction". — suffit pour rassurer les consciences.

La femme Poirier subira donc un autre procès d'où on éloignera du dossier les aveux qu'elle a fait. Mais pourra-t-on les éloigner aussi facilement de l'esprit des jurés ?

C'est une autre question.

* * *

"Pour bien vous porter, pesez-vous souvent", disent les hygiénistes et les balances automatiques. En vertu de cet adage, les gens qui estiment un peu leur existence ne manquent pas de se peser fréquemment et de livrer à la publicité le résultat de cette expérience. Parmi les souverai-

nes qui font connaître leur poids au monde entier, citons, d'après des documents officiels :

La reine d'Angleterre pèse 171 livres et demie ;

La reine d'Italie pèse 176 livres ;

La reine-régente d'Espagne 147 livres et demie ;

L'ex-reine Isabelle soulève le plateau d'une balance dans lequel on peut placer 198 livres ;

Quant à l'impératrice d'Autriche, elle ne pèse que 96 livres, prouvant ainsi que la légèreté n'est pas exclusive de la majesté.

Voilà qui explique pourquoi cette diaphane souveraine aime tant les jours de pluie : elle sait que, quand il tombe de l'eau, c'est du bon temps pour les petits poids.

Pardon !...

JEAN BAIREUX.

Chez le pédicure.

— Alors, les affaires ne vont pas ?

— Hélas ! monsieur, ça marche si peu depuis ces satanées bicyclettes !

— C'est juste : ce n'est plus le cor qu'on soigne, c'est le record.

* * *

Au cours de l'interpellation motivée par la violation de la correspondance de M. Delcassé, Calino, qui assiste à la séance, se penche vers son voisin de tribune :

— La même chose m'arrive tous les jours, dit-il.

— Bah !

— Oui, toutes mes cartes postales ne parviennent sans enveloppe !

* * *

Sur le boulevard :

— Quel temps ! quelles nouvelles !... Après la princesse que vous savez... voilà encore une marquise des plus connues qui se laisse enlever !

— Quelle marquise ?

— Celle du café Ricin.

* * *

A la sortie de la Chambre, après la discussion du budget de la marine :

— Pas très logique, M. Lockroy ! Il se plaint de la mauvaise qualité des pistons de nos navires, et il reproche ensuite aux "fils d'archevêque" d'être trop bien pistonés !

Mlle des Trois-toiles, bien que vieillie fille, adore marier les autres.

— C'est arête tout de même, lui dit-elle, l'autre soir un amie, que vous qui avez qui tant de gens, vous soyez restée célibataire...

— Mon Dieu, répondit en souriant la vieille demoiselle, je suis comme ces ministres qui distribuent beaucoup de croix et ne sont pas décorés.

* * *

Un joli mot de la reine Victoria.

Tout récemment quelqu'un fit allusion devant Sa Majesté aux idées républicaines de sir Charles Dilke.

— Sir Charles Dilke, répliqua la Reine, je l'ai connu tout petit. Plus d'une fois je l'ai pris sur les genoux et lui ai caressé les cheveux. Mais, ajouta-t-elle en riant, il se peut bien que je les lui aie caressés à rebours.

* * *

En voyage :

Cheminot, descendu au buffet, est en train de lutter contre une alose dont la résistance est énergique. Mais bientôt, en dépit des quinze minutes d'arrêt annoncées, retentit l'inxorable : "Messieurs les voyageurs, en voiture !"

— Mais alors, soupire Cheminot, ce n'est pas quinze minutes d'arrêt, c'est cinq minutes d'arêtes, qu'il faudrait dire.

JUIN-JUILLET 1898.

DOLORES

CHAPITRE PREMIER

LES BOHEMIENS.

En 1770, un matin du mois de mars, vers six heures, une femme, portant dans ses bras un enfant nouveau-né, descendait la rive gauche du Gardon.

La femme dont nous parlons se trouvait, en ce moment, non loin du pont du Gard, au point où est aujourd'hui placé le petit village de Lafous, presque en face d'un gros bourg appelé Remoulins, situé sur la rive droite de la rivière et où la route de Nîmes à Avignon croise celle qui dessert les villages riverains. L'inconnue s'arrêta quelques instants au centre de ce carrefour, non pour reprendre haleine, mais pour se déshabiller sur le chemin qu'elle devait suivre. Après avoir jeté autour d'elle un regard inquiet, elle se remit en marche, se dirigeant vers le pont du Gard.

La température était froide, ainsi que cela arrive souvent au temps des giboulées. Le mistral déchaîné avait soufflé furieusement toute la nuit.

Devant la tempête, l'inconnue s'avavançait d'un pas sûr, paraissant n'avoir d'autre souci que d'atteindre au plus vite le but de son voyage, de protéger contre les intempéries de la saison son enfant endormi. C'était une toute jeune femme : elle n'avait pas vingt ans. Ses cheveux blonds s'échappaient en désordre d'une sorte de coiffure faite d'un foulard de coton rayé, rappelant celle que portent aujourd'hui les jeunes filles du peuple à

Bordeaux. Son costume tirait l'oeil par sa forme autant que par la diversité de ses couleurs. Il se composait d'une tunique en laine bleue, bordée d'un galon jaune, serrée à la taille par une ceinture de soie rouge ; d'un manteau court, taillé dans cette étoffe grossière qui sert à fabriquer les "limousines". Les jambes étaient nues, les pieds chaussés de sandales en cordes tressées, attachées par des courroies. Maintes déchirures plus ou moins mal réparées à l'aide de fil et d'étoffes d'une autre couleur, les franges irrégulières qu'elles formaient, révélèrent le long usage de ces vêtements, dont le soleil avait dévoré la fraîcheur. Les sandales elles-mêmes étaient usées au point de laisser les talons de l'infortunée traîner dans la poussière. Le tout formait un ensemble sordide.

Cependant, son visage n'est plus sympathique que ne l'était celui de cette jeune femme. Sous sa chevelure d'or, ses traits délicats, purs, en dépit de la douleur, de la fatigue dont ils portaient les traces, resplendissaient d'une merveilleuse beauté. Baignés dans les larmes, ses yeux noirs qu'ombrageaient des cils longs, soyeux, étaient d'une admirable expression. Le hâle qui couvrait cette charmante figure, ces mains d'une forme exquise, ces pieds d'enfant ne s'étendaient pas au-delà. Sur les parties du corps qu'abritaient les vêtements, la carnation était demeurée blanche, fine, à peine colorée par le jeune sang qui courait dans ce corps parfait. Telle qu'était

cette femme, il eût été difficile de dire de quelle race elle sortait, si un tambour de basque attaché à sa ceinture, des signes hiéroglyphiques brodés sur ses manches n'eussent été à cet égard des signes révélateurs irrécusables.

Tiepoletta appartenait à l'une de ces tribus nomades qui, depuis plusieurs siècles, viennent au printemps de Hongrie ou d'Espagne, se répandant pour quelques mois dans le midi de la France ; s'avancant jusqu'à Beaucaire, Avignon, Arles ; se logeant comme Dieu veut, sous les arches des ponts, dans des granges aux trois quarts ruinées, dans les grottes du port du Gard, ou même en plein air, au fond de leurs voitures sombres, toujours pêle-mêle, dans une promiscuité qui désole tous les généalogistes.

Leur langue est un mélange d'espagnol et de slave. Quelques-uns baragouinent le français. Les hommes sont en général bien découplés, très bruns, avec des traits énergiques, des cheveux crépus, la voix gutturale, sonore. Les femmes ont peu à désirer sous le rapport de la beauté. Rien de plus brutalement saisissant que ces statues cuivrées, au regard provocant, presque sauvage, néanmoins insensibles, muettes devant les individus étrangers à leur race. Mais, comme dans toutes les peuplades vouées à la vie nomade, elles deviennent horribles avant trente ans. Les bohémiers vivent par familles ou tribus, chaque famille comptant quinze ou vingt membres, obéissant à la femme la plus âgée, véritable reine, puisqu'on la nomme ainsi et que ses ordres sont souverains, bien qu'elle-même, dit-on, soit soumise à l'autorité d'une grande reine.

C'est à cette race qu'appartenait Tiepoletta. Si la couleur de ses cheveux, la délicatesse de ses traits, la blancheur de sa peau, étaient un démenti donné à ce qu'elle savait de son origine, sa mémoire ne lui rappelait rien qui ne fût conforme à ce

qu'on lui avait appris, à savoir qu'elle était la fille de Pinch et de Corcovita. Cette histoire n'a pas pour but de rechercher si telle était, en effet, la vérité. Que Tiepoletta eût du sang bohémien dans les veines ; qu'elle eût été, encore enfant, ravie à sa famille ; qu'elle fut le fruit de quelque mystérieux amour, toutes ces hypothèses étaient également admissibles. Mais rien ne lui prouvait que la première ne fût pas la seule réelle. Jamais son imagination ne s'était arrêtée à en rechercher une autre. Toutefois, les gens de sa tribu, comme s'ils eussent soupçonné en elle un sang étranger, ne s'étaient jamais montrés tendres à son égard. Défendue contre les exemples qui l'entouraient, par un secret instinct, elle était demeurée pure. A l'aide d'un livre trouvé sur une route, elle avait appris à lire et à parler quelques mots de français. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'on la trouvât délicate et fière. Petite, on la rouait de coups, parce qu'elle refusait d'aller mendier ; grande, elle n'eut pas d'ennemi plus cruel que sa beauté, qui devint la cause de ses maux. Elle les accrût en refusant de se choisir un mari parmi les jeunes hommes avec lesquels elle avait grandi.

On voulut l'unir par force à l'un d'eux. Elle s'enfuit. Mais on n'eut pas de peine à l'atteindre. On l'enferma, en lui signifiant qu'elle demeurerait captive jusqu'au jour où sa décision serait modifiée. Ce fut le temps le plus horrible de sa vie. Souffre-douleur de tous, battue, kafouée, tyrannisée, plus mal nourrie qu'une chienne, elle fût morte, assurément, si le destin ne lui eût envoyé un protecteur dans la personne de Borachio, beau garçon de vingt-cinq ans, dont ses maux émurent le cœur. Courageux, fort, terrible en ses colères, il faisait trembler tout autour de lui ; on le redoutait. Il prit la victime en pitié, l'aima, exigea qu'on adoucit son sort. Tiepoletta ne fut pas

ingrate. Elle épousa son sauveur, à la grande colère de toutes ses compagnes qui avaient espéré que Borachio choisirait l'une d'elles. A dix-neuf ans Tiepoletta eut un maître dont la brutale tendresse lui fut plus douce que les mauvais traitements qu'elle avait subis jusque-là. Ce bonheur relatif fut de courte durée. Un matin on trouva Borachio mort sur la route, la poitrine percée de huit coups de couteau. Jaloux de sa beauté, de son autorité, de sa femme, un de ses camarades l'avait poignardé. Tiepoletta fut veuve, au moment où elle allait devenir mère. C'est pourquoi elle ne mourut pas de sa douleur.

Six mois après, elle mit au monde une petite fille. Ceci se passait dans une grotte qui avoisinait le pont du Gard. Le soir même, la troupe partit pour Avignon.

Trois jours après, Tiepoletta, livrée à l'anxiété la plus vive, avait surpris certains signes qui lui prouvaient qu'on n'attendait que son sommeil pour lui enlever sa fille. Elle veillait. A huit heures, les hommes allèrent rôder aux portes de la ville : les vieilles femmes s'assoupièrent, les jeunes bavardaient entre elles, les enfants dormaient. Tiepoletta profita d'un moment où nul ne la regardait pour s'éloigner doucement, marchant sur la pointe des pieds, retenant son haleine. Elle fit ainsi une centaine de pas ; puis, tout à coup, prise d'un effroi subit, comme si on l'eût poursuivie, elle se mit à courir, tenant son enfant pressé contre sa poitrine, éperdue, affolée, croyant entendre à ses oreilles la voix de sa mère, et ne s'arrêta que lorsque l'haleine lui ayant manqué, elle tomba épuisée sur la route déserte.

Elle avait couru durant une heure sans se demander où elle allait, ne cherchant qu'à fuir ses persécuteurs. En ce moment elle était hors de leur atteinte : mais elle ne pouvait se rassurer. Redoutant d'être poursuivie,

elle se remit bientôt en marche. Elle marcha toute la nuit. Lorsqu'elle se trouva devant le pont du Gard, le jour était venu.

C'était là que la veille les bohémiens se trouvaient encore ; c'était là que Tiepoletta venait avec eux tous les ans ; c'était là que, trois jours auparavant, était née la chétive créature, arrachée par ses efforts à ceux qui voulaient la lui ravir. Cet abri misérable où tant de fois elle avait souffert, lui apparaissait, après les brillantes émotions d'où elle sortait victorieuse, comme une demeure idéale où elle eût été heureuse de vivre. Elle s'y précipita. Le jour du dehors en éclairait les premiers plans et en laissait les profondeurs dans l'ombre. Le rocher formait une voûte irrégulière au-dessus d'un sol ferme et sec. Tiepoletta parcourut d'un regard l'intérieur de la grotte et ne put retenir un cri de joie. Dans un coin, elle avait aperçu un peu de paille, en quantité suffisante pour qu'elle pût s'en faire un lit. Elle y déposa sa fille, qui dormait immobile, dans cet état d'insensibilité propre aux nouveau-nés et qui est encore le néant, la couvrit de son manteau, puis, ramassant çà et là quelques débris de pain grossier, des os à demi rongés, elle rassasia sa faim. Alors elle sortit, courut à la rivière, s'y désaltéra, y lava ses pieds meurtris et revint, après s'être promenée au soleil, durant quelques instants, pour se réchauffer. Elle s'étendit sur la paille, se couvrit le mieux qu'elle put de ses vêtements ramassés autour de son corps, puis, ayant couché l'enfant sur elle, lui donna le sein. La petite se réveilla, poussa un vagissement, présenta ses lèvres pâles à cette poitrine d'où elle attendait la vie, y puisa quelques gouttes d'un lait dont les fatigues de la nuit avaient diminué l'abondance sans en tarir la source, et ne tarda pas à se rendormir.

Alors, dans cette solitude, dans ce

silence profond, Tiepoletta, provisoirement à l'abri de persécutions nouvelles, éprouva une joie immense qui effaça d'un seul coup les maux qu'elle venait de subir. Sans doute l'avenir lui en réservait d'autres. Tout à l'heure, il faudrait songer à vivre, à faire vivre sa fille. Mais leurs besoins n'étaient pas grands. Les oiseaux et les bohémiens sont accoutumés à vivre de peu. Elle travaillerait. Elle était faite à tous les labeurs, rompue à toutes les fatigues.

Durant plusieurs heures, son repos fut paisible. Mais tout à coup elle s'éveilla. Elle avait cru entendre, dans son sommeil même, un bruit épouvantable, semblable aux sourds grondements de la foudre, qui se mêlait aux rafales du vent et dominait leur tumulte. Il lui parut d'abord qu'elle était la proie d'un affreux cauchemar. Mais le bruit ne faisait que grossir. Ce n'était pas un rêve : c'était la réalité. Elle fut sur pied aussitôt, cherchant une issue pour fuir. Des cris humains se distinguaient, bien qu'encore lointains, à travers ce vacarme confus. Elle crut que ceux qui les poussaient étaient des bohémiens envoyés à sa poursuite. Mais non, ces voix éloignées appelaient du secours. Elle leva sa fille dans ses bras, s'élança au dehors. Un spectacle horrible et grandiose frappa ses regards, la cloua sur le sol, dans l'immobilité de la terreur.

Le Gardon était débordé. Avec la rapidité qui caractérise ses crues subites et fait de cette rivière paisible le plus impétueux des torrents, les eaux s'étaient brusquement élevées, répandues dans les champs, balayant tout sur leur passage. Elles venaient mouiller les pieds de la bohémienne épouvantée. Son oeil, aussi loin qu'il pût atteindre, ne voyait plus rien que des flots agités, bourbeux, charriant des arbres, des cepes de vigne, des ruines de maisons, des meubles, des animaux parfois des cadavres humains. Les

cris qu'elle avait entendus étaient ceux de quelques femmes, surpris au moment où elles lavaient leur lin et réfugiées maintenant sur un rocher au bord d'une route inondée.

Les eaux montaient sans cesse. Cette masse énorme cherchait vainement une issue dans l'étroit défilé formé par les collines, qui suffit ordinairement au cours du Gardon. Elle le trouvait qu'un passage insuffisant, brisait contre les rochers ou contre les piles du pont qui la repoussaient violemment. Elle revenait alors, bouillonnante et blanche, sur le chemin qu'elle avait parcouru, remontait la rivière jusqu'au moment où elle rencontrait les vagues nouvelles que le courant amenait sans cesse. C'est ce choc qui causait le bruit qu'avait entendu Tiepoletta. Une mer furibonde n'a pas de plus déchaînées colères, ne forme pas de tourbillons plus vertigineux. On eût dit un épisode fragmentaire du déluge universel.

Cinq minutes avaient suffi à Tiepoletta pour embrasser l'étendue de l'inondation. Elle était debout, l'œil hagard, les cheveux défaits, dans l désordre d'une stupéfiante douleur. Tout à coup, une vague énorme vint mouiller ses pieds avec des rugissements de bête fauve. Elle serra sa fille plus fort et recula. Une vague nouvelle se précipita, la mouilla de nouveau. Les eaux allaient-elles donc envahir la grotte ? Son sang se glaça dans ses veines. Un trouble indicible s'empara de sa pauvre tête. Cette émotion, après toutes celles qu'elle avait subies depuis trois jours, était au-dessus de ses forces. Dès ce moment elle agit sous l'empire d'une folie causée par la peur. Il fallait fuir. Mais par quel chemin ? Gagner un des villages voisins était impossible. Les eaux couvraient toute la plaine.

Tout à coup, Tiepoletta se rappela qu'au sommet de la colline sous laquelle elle se trouvait, se dressait un

Pour les chutes des cheveux,
Migraine, Névralgie faciale,
n'employez que la

Lotion de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 298

château où les bohémiens allaient quelquefois demander l'aumône. On y arrivait par un large sentier qui s'ouvrait sur la route, à quelques mètres au-dessus de la grotte. C'est là qu'elle résolut d'aller demander un asile. Mais pour gagner la partie de la route demeurée à sec, il fallait marcher dans l'eau. Elle n'hésita pas. Chaque minute de retard aggravait le danger et pouvait mettre entre elle et son dernier salut un obstacle infranchissable. Elle releva sa robe, en ramassa les plis autour de ses reins, attacha sa fille sur son dos, s'élança bravement.

Que d'angoisses durant ce court trajet ! Elle avait de l'eau jusqu'au ventre. Le sol détrempé était glissant, le courant capricieux, rapide. Il lui fallut une volonté indomptable pour ne pas céder vingt fois à la violence du monstre déchaîné. A diverses reprises, elle dut s'arrêter pour reprendre haleine. Ce ne fut qu'après dix minutes — des siècles ! — d'une lutte acharnée qu'elle atteignit enfin le sentier qui conduisait au château. Elle était sauvée !

Elle essuya à la hâte ses membres ruisselants, laissa retomber autour de son corps amaigri les plis de sa robe fripée. Sans perdre un temps précieux à regarder derrière elle le chemin périlleux qu'elle venait de parcourir, elle gravit rapidement la colline. Quelques instants après, elle arrivait, dans un état à faire pitié, à la porte du château. Il était temps. Une minute encore, et ses jambes, brisées par l'émotion, auraient refusé de la soutenir. Elle tomba sur ses genoux, déposa sa fille sur quelques touffes de bruyère qui poussaient capricieusement en cet endroit ; puis, levant la main, elle saisit, tira, par un suprême effort, une chaîne suspendue à côté de la porte. Les sons d'une cloche retentirent aussitôt. Comme si ses forces affaiblies n'avaient attendu que ce moment pour l'abandonner, elle roula sans connais-

sance sur le sol, au moment où la porte s'ouvrait.

CHAPITRE II.

LE CHATEAU DE CHAMONDRIN.

L'homme qui se présenta était jeune. Malgré sa peau bronzée et son épaisse moustache, ses traits, l'expression de son regard révélèrent la franchise et la bonté. Son vêtement, taillé dans un vieil uniforme, était d'un soldat autant que d'un serviteur. On y voyait, brodées en argent, les armes du marquis de Chamondrin, propriétaire du château. A l'aspect de Tiepoletta évanouie, de l'enfant endormi à quelques pas d'elle, il ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

— Qu'est-ce donc, Coursegol ? demanda un personnage qui le suivait.

— Voyez plutôt, monsieur le marquis, répondit Coursegol, en désignant d'un geste Tiepoletta.

— Est-elle morte ? s'écria le marquis en se précipitant vers la bohémienne.

En même temps, frappé de la beauté de Tiepoletta, il s'agenouilla, posa la main sur le coeur de la pauvre femme. Ce coeur battait encore, mais si faiblement que le marquis avait peine à en compter les pulsations. Il se releva :

— Elle vit, dit-il, mais je ne sais si nous la sauverons. Vite ! Coursegol, qu'on la recueille elle et son enfant, qu'on leur donne des soins.

— Oh ! l'enfant va bien, répondit celui-ci, il ne lui faut qu'un bon lait ; pour aujourd'hui l'une de nos chèvres sera sa nourrice.

En parlant ainsi, Coursegol appela une servante à laquelle il remit l'enfant. Puis, ayant pris la mère entre ses bras vigoureux, il l'emporta dans une chambre et la déposa sur un lit.

Pressé de la rappeler à la vie, Coursegol se mit vivement à l'oeuvre, non sans quelque émotion.

Pour la Toux, Perte de voix, Enrouement, Maux de gorge, sucez les

Bonbons de Pin Parfumé

Tél Bell 1378

Tél Mar. 298

— Eh bien, se ranime-t-elle ? demanda le marquis qui suivait l'opération d'un oeil attristé.

— Je ne sais trop. Voyez vous-même, monsieur le marquis. Il me semble qu'elle a fait un mouvement.

Le marquis s'approcha. Au même moment, Tiepoletta ouvrit les yeux. Elle regarda à droite et à gauche ; puis d'une voix presque éteinte murmura quelques mots en langue étrangère :

— Elle a parlé, dit le marquis. Mais que demande-t-elle ? Elle est inquiète, préoccupée.

— Elle veut voir sa fille ! s'écria tout à coup Coursegol qui sortit en courant.

Pendant son absence, Tiepoletta avait repris suffisamment connaissance pour se rappeler les événements. Mais elle était si faible qu'elle pouvait à peine parler. Néanmoins, à l'aspect de Coursegol, qui revenait tenant l'enfant dans ses bras, elle sourit et étendit les mains.

— Embrassez-la, mais ne la prenez pas, fit le marquis. Vous n'êtes pas assez forte encore.

Tiepoletta comprit ce langage et obéit. Puis elle dit doucement, en un mauvais français, mélangé de mots espagnols :

— Ma Dolorès ! Vous la garderez, n'est-ce pas ? reprit Tiepoletta. Vous ne la renverrez pas aux autres. Ils la maltraiteraient. Faites-en une honnête fille. Apprenez-lui à ne pas mépriser les pauvres bohémiens. Dites-lui que son père et sa mère appartenaient à cette race maudite.

Elle prononçait ces paroles lentement, cherchant, non sans difficulté, les expressions qui pouvaient rendre clairement sa pensée.

— Soyez sans inquiétude, répondit Coursegol. La petite ne manquera de rien. Reposez en sûreté.

— Oui, reprit-elle, reposez dans la mort.

— Elle parle de mourir ! s'écria le marquis.

Il n'avait pas encore terminé la phrase que la bohémienne se soulève, étendit les bras. Ses traits se contèrent, ses yeux agrandis semblèrent sortir de la tête ; elle porta la main sur son cou, poussa un cri strident, tomba sur son lit. Ce fut l'affaire d'une seconde. La malheureuse Tiepoletta était morte. Une grosse larme roula dans les yeux de Coursegol.

— Pauvre femme ! dit-il.

— Qu'allons-nous faire de son enfant ? demanda le marquis. Je veux bien le garder, l'élever ici, puisque ciel me l'envoie. Mais qui lui tiendra lieu de mère ? La marquise ne le peut plus.

En parlant ainsi, l'émotion fit trembler sa voix. Ce n'était pas seulement qu'il fut agité par le spectacle auquel il assistait, mais encore parce que les paroles qu'il venait de prononcer ramenaient sa pensée sur son propre malheur.

— Si monsieur le marquis voulait exaucer mon désir ! dit alors timidement Coursegol.

— Quel est ton désir ?

— Je n'ai pas de femme, pas d'enfant. Le petit appartement que j'occupe est parfois bien triste, lorsque Philippe n'y est pas avec moi. Si monsieur le marquis y consentait, Dolorès serait ma fille !

— Ta fille ! mais comment la nourriras-tu ?

— Oh ! je m'en charge. Je connais de braves gens à Remoulins. La femme allaite un garçon. Elle aurait assez de lait pour allaiter aussi la petite. Je lui confierai... pour un temps.

— Eh bien, je ne m'y oppose pas, Coursegol, répondit le marquis. Charge-toi de la fille. Quant à la mère, que son âme repose en paix !

Sur ces mots le marquis s'éloigna. Coursegol, ayant couvert d'un drap le visage de la morte, s'agenouilla et

pria pour elle aussi bien que pour l'or-
 nés phéline désormais confiée à ses soins.
 nées. Détruit à la suite d'événements dra-
 matismatiques, dans des circonstances que
 l'histoire récit fera connaître, le château de
 Chamondrin ne remontait guère au-
 delà d'un siècle. Elevé à la place d'un
 château féodal démolí parce qu'il mena-
 çait ruine, il n'en avait rien conservé.
 Ses tours massives, ni fossés, ni ponts-
 levés. Quatre corps de logis, d'un étage
 chacun, surmontés de terrasses à ba-
 lustrade, formant un carré long au cen-
 tre duquel se trouvait une vaste cour.
 Tel était le plan fort simple qu'avait
 exécuté l'architecte. Il en résultait
 une demeure sans prétention, à la
 quelle, toutefois, la couleur des bri-
 ques qui avaient servi à sa construc-
 tion, les colonnes délicates qui enchâs-
 saient portes et croisées, la forme gra-
 cieuse de celles-ci, les pavillons placés
 aux quatre angles, donnaient un as-
 pect imposant.

La construction occupait en entier le
 plateau le plus élevé de la colline, et
 dominait la vallée du Gardon, tandis
 que le parc et les terres — bois, prés
 et vignes — s'étendaient sur les pla-
 teaux inférieurs du versant opposé.
 Ce château, ses dépendances formaient
 toute la fortune de la maison de Cha-
 mondrin, l'une des plus anciennes de
 Languedoc et de Provence. Il n'en
 avait pas été toujours ainsi. Il fut un
 temps où l'on disait dans le pays :
 Opulent comme un Chamondrin. Alors
 en effet, l'illustre famille avait d'in-
 nombrables vassaux, des châtelainies,
 des abbayes, et jouissait de revenus
 qui lui permirent durant des siècles,
 de faire brillante figure, à la cour de
 Provence d'abord, à la cour de Fran-
 ce ensuite. Le grand-père et le père du
 marquis Hector virent la fin de cette
 opulence proverbiale. Ils étaient l'un
 et l'autre fastueux et prodigues. Ils
 vivaient à Paris, mêlés à toutes les
 fêtes, à toutes les folies, à toutes les
 aventures de leur temps. Le premier

fut l'un des plus intrépides compa-
 gnons de la jeunesse de Philippe
 d'Orléans. Les femmes et le jeu com-
 mencèrent sa ruine et le tuèrent jeune
 encore. Son exemple ne corrigea pas
 son fils. Il devint, à son tour, l'ami du
 Régent, et, pour réparer les brèches
 faites à ses biens, s'engagea, sur le
 conseil de Law, dans les entreprises
 désastreuses qui commençaient à pré-
 parer la Révolution. Il s'y ruina tout
 à fait, quitta Paris insolvable, se ré-
 fugia dans son château de Chamon-
 drin, avec l'espoir de se soustraire aux
 réclamations de ses créanciers. Mais
 ceux-ci portèrent plainte au roi et
 achetèrent des influences telles, que
 Louis XV le Bien-Aimé, qui venait de
 monter sur le trône, fit savoir au mar-
 quis de Chamondrin qu'il lui accordait
 trois mois pour opter entre le paye-
 ment de ses dettes et son incarceration
 à la Bastille. Le marquis n'hésita
 pas. Il vendit ses biens, à l'exception
 du château, et paya ses dettes. Mais
 ce vulgaire devoir forcément accom-
 pli, il ne lui restait pour vivre qu'un
 modeste revenu. C'était presque la
 misère tombant sur sa maison en
 même temps que la faveur du roi s'é-
 loignait de lui, et ce double malheur
 surgissait au moment où il venait
 d'avoir un fils et de perdre sa femme.

Ces divers événements le trouvèrent
 sans courage, comme un homme qui
 n'y était nullement préparé. Il se
 cloîtra dans son château. Là, loin de
 ses plaisirs qu'il regrettait, loin de ses
 amis qui l'avaient oublié, accusant le
 ciel et les hommes de son infortune, il
 tomba dans une sorte de misanthropie
 qui le rendit nerveux, fantasque à
 l'excès. Il vécut vingt ans ainsi, ne
 goûtant nulle joie à voir grandir son
 fils, dont la jeunesse s'écoula triste-
 ment et dont l'éducation fut l'oeuvre
 du curé d'un village voisin. Il mourut
 en 1765, au milieu de ce dix-huitième
 siècle dont la première moitié avait été
 si fatale à sa maison.

Son fils, le marquis Hector, — celui que nous avons vu recueillir Tiepoletta, — se trouva maître, à vingt et un ans, de ce nom jadis illustré dans les cours de l'Europe et sur les champs de bataille, de cinq mille livres de revenu et du château de Chamondrin. C'était un jeune homme doux, sérieux, de goûts modestes. Il se résigna vite à sa situation. Après l'avoir examinée sous toutes ses faces, il prit la résolution de contribuer pour sa part et par tous ses efforts à relever l'éclat de son nom. Il épousa, deux ans après la mort de son père, la fille d'un pauvre gentilhomme provençal, dont les vertus domestiques lui parurent propres à aider à l'exécution de ses projets. Le lendemain de son mariage, il ramena sa femme dans sa demeure et lui tint ce langage :

—Ma chère Edmée, vous entrez dans une famille qui, depuis quarante ans, a subi bien des maux que nous ne pouvons réparer que par de grands sacrifices. Nous ne devons pas espérer de jouir du fruit de nos efforts. Mais nos enfants, si Dieu nous en accorde, en jouiront, et c'est eux qui rendront à la maison de Chamondrin sa splendeur et son opulence. J'attends de vous que vous consentiez à partager la médiocrité de mon sort, à n'avoir en vue, comme moi, qu'un but, économiser chaque année sur nos revenus une somme suffisante pour constituer à notre fils aîné, lorsqu'il aura atteint l'âge d'homme, des ressources qui lui permettent de faire bonne figure à la cour et de conquérir les faveurs du roi notre dernière espérance.

—Vous me trouverez toujours prête à vous seconder, répondit la jeune marquise.

Dans les deux années qui suivirent leur mariage, ils eurent un fils d'abord une fille ensuite. "Bonheur de roi", dit le proverbe. Mais ce ne fut pas tout. Durant ces deux années, les récoltes furent abondantes, et des pre-

mières économies s'en ressentirent. L'existence des jeunes époux s'annançait donc heureuse. Le marquis es-rait. La marquise, créature adoral et toute charmante, — partageait ses espérances. Sans doute, la vie dans le château isolé n'était pas sans monotone. Les hivers étaient bien longs. Mais le marquis lisait beaucoup, chassait, s'occupait de ses biens, comme l'eût fait un paysan. La marquise oblige, selon une expression vulgaire de mettre la main à la pâte, dirigeait sa maison avec autant de soin que le plus vulgaire des bourgeois, et ne semblait vivre que pour seconder les efforts de son mari. Si, dans toutes les situations où peut se trouver l'homme, la résignation est le premier élément du bonheur, on était heureux au château de Chamondrin.

Quatre ans s'écoulèrent ainsi. Le petit Philippe grandissait, il avait poussé sans maladie ses premières dents. Il commençait à parler.

—Nous en ferons un brillant gentilhomme, disait le marquis. Il éblouira la cour et la ville. Le roi lui donnera un régiment, il épousera quelque riche héritière. Quant à cette demoiselle, ajoutait-il en montrant la fillette qu'on appelait Marthe, si nous ne pouvons lui donner une dot, nous obtiendrons pour elle une abbaye.

La marquise, de son plus doux sourire, encourageait les projets de son cher Hector. Mais un horrible accident, suivi d'une catastrophe non moins horrible, vint détruire une partie de ces beaux rêves et porter la désolation dans cet intérieur fortuné.

Vers la fin de 1769, Marthe, la dernière née, commença à perdre ses belles couleurs, et maigrit en quelques jours si rapidement que ses parents s'alarmèrent. Ils passaient les nuits au chevet de la petite malade, victime d'une sorte d'épuisement. Un soir que son mari reposait, la marquise, voulant administrer un remède à l'enfant,

se trompa de fièle et l'empoisonna. Marthe mourut, et l'on ne put cacher à sa mère la cause de sa mort. Le désespoir qu'elle éprouva fut encore plus violent que celui de son mari. Il s'y mêlait des remords épouvantables, que les tendres paroles de ce dernier ne pouvaient calmer. Il s'ensuivit une fièvre chaude dont on la guérit, mais qui la disposa à un mal plus terrible encore. On la croyait convalescente, parce qu'aux violences de la fièvre avait succédé un calme profond, parce que sa douleur ne se trahissait plus en cris et en accès, mais en larmes silencieuses et en plaintes douces. Des symptômes alarmants vinrent bientôt faire éclater la cruelle vérité. Durant des heures la pauvre Edmée appelait sa fille, roulait ensemble des chiffons qu'elle pressait sur son sein, en les berçant comme elle la berçait naguère. En un mot, elle était et resta folle.

Les médecins maudés d'Avignon, de Nîmes, de Montpellier, essayèrent en vain d'apaiser cette démence calme, plus redoutable que si elle eût été violente. Ils demeurèrent impuissants et ne purent même laisser au marquis une espérance qu'il les suppliait de lui donner. En quelques jours, Edmée devint maigre et pâle à faire pitié, entièrement livrée à sa monomanie qui consistait à voir sa fille dans tous les objets qui l'environnaient. Elle prenait tour à tour des fleurs, des vêtements, des meubles légers, leur prodiguait les marques de sa tendresse, les appelait des noms les plus tendres, jusqu'au moment où leur insensibilité la ramenant à elle, elle les repoussait avec honneur, pour chercher ailleurs l'enfant qu'elle pleurait.

Tant de maux, leur rapidité foudroyante, leur violence avaient ébranlé la santé du marquis à son tour, et Coursegol, durant un mois, crut voir la mort s'approcher du chevet de son maître. Mais le marquis était jeune et robuste. La pensée que s'il succom-

bait son fils serait orphelin, lui rendit ses forces ; provoqua une réaction salutaire. Il fut bientôt sur pied, toujours désespéré, mais résigné, et résolu à vivre pour Philippe.

Une année avait passé sur ces événements, lorsque Tiepoletta vint, épuisée, frapper à la porte du château, et mourir entre les bras de Coursegol, en lui léguant sa fille.

Après avoir prié pour elle, Coursegol se releva ; puis, tenant Dolorès dans ses bras, il s'élança dans la cour en criant :

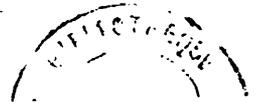
—Monsieur Philippe ! monsieur Philippe !

L'enfant, qui jouait sous les yeux de l'une des femmes du château, accourut. Il avait alors cinq ans. De beaux cheveux bruns bouclés encadraient sa mignonne figure. Ses grands yeux, un peu effarouchés, révélèrent une intelligence rare à son âge. Il parlait assez bien pour se faire comprendre et comprenait tout ce qu'on lui disait.

—Voyez la belle fillette ! lui dit Coursegol en lui présentant Dolorès.



—Une poupée ! s'écria Philippe qui battit des mains.



—Oui, en chair et en os ! répondit Coursegol, une poupée qui crie déjà, qui gaudira, parlera et s'amusera avec vous.

—Quand ça ? demanda Philippe.

—Quand elle sera grande.

—Alors, fais-la grande tout de suite ! reprit le petit bonhomme.

Puis, il saisit Coursegol par la main, l'entraîna du côté des cuisines. Il voulait montrer à tout le monde la belle trouvaille du garde. Ce dernier ne demandait qu'à lui céder, et tous les habitants du château durent embrasser Dolorès endormie. Le petit groupe des serviteurs était réuni autour de Coursegol et de Philippe. Le premier racontait comment cette fillette était arrivée, et chacun s'extasiait et s'apitoyait sur l'étrangeté de l'aventure, lorsque tout à coup la marquise parut. La pauvre créature, depuis que sa folie avait éclaté, était toujours suivie de près par une femme spécialement attachée à sa personne. Elle allait et venait durant le jour dans toutes les parties du château, inoffensive d'ailleurs, ne reconnaissant personne, ni son mari, ni son fils. Elle s'avança vers le groupe, qui s'écarta respectueusement. Rien de plus navrant ne se pouvait voir, que cette belle jeune femme, dont l'oeil hagard, les cheveux épars, les vêtements toujours en désordre, quelque soin qu'on prit de sa personne, révélèrent la folle. A ce moment, elle portait une bûche pressée contre son sein et chantait doucement, en marchant à pas complés, comme si elle eût voulu endormir ce qu'elle croyait son enfant. Tout à coup elle s'arrêta, jeta la bûche loin d'elle et fondit en larmes, en cherchant avec une ardeur nouvelle quelque objet qui pût lui faire illusion.

Tous les spectateurs de cette scène étaient demeurés immobiles, saisis, bien qu'ils fussent chaque jour les témoins d'un tel spectacle, d'une terreur et d'une pitié nouvelles. Le petit

Philippe, épouvanté, se pressa contre Coursegol. La marquise passa, le garda, et, secouant la tête, murmura :

—Ce n'est pas ce que je cherche !

Soudain, elle s'arrêta, comme subitement clouée au sol. Ses yeux, en relevant, avaient vu Dolorès endormie entre les bras de Coursegol. Il y avait dans son regard une fixité telle, et regardait l'enfant avec tant de persistance, qu'une pensée aussi étrange qu'imprévue traversa l'esprit du garde l'éclaira comme une vive lumière.

—Ciel ! s'écria-t-il, serait-ce possible ? Retirez-vous, ajouta-t-il, en s'adressant à ceux qui l'entouraient. Emme et M. Philippe et appelez M. le marquis.

On lui obéit. Tout le monde se leva. La marquise seule était demeurée immobile. Alors Coursegol déposa l'enfant sur un banc de pierre, plaça contre un mur ; puis à son tour, il s'éloigna et courut se cacher derrière une croisée, afin de tout voir sans être vu. C'est là que le marquis vint le trouver.

—Ah ! monsieur le marquis, s'écria Coursegol, je crois madame sauvée. Le ciel m'a inspiré. Mais, si je me suis trompé, ajouta-t-il tristement, elle va tuer la pauvre petite !

—Que dis-tu ? Qu'as-tu fait ? Coursegol arracha cette enfant ! N'est-ce donc pas assez de malheurs ? En veux-tu un nouveau ? Cours ! te dis-je.

—Il n'est plus temps, répondit fiévreusement Coursegol. Voyez plutôt.

Après avoir, durant plusieurs minutes, dévoré des yeux Dolorès, la marquise s'était approchée d'elle, doucement, les bras étendus, le visage bouleversé par l'expression des sentiments qui l'oppressaient. Curiosité, surprise, terreur, il y avait tout cela dans son regard. Elle se pencha sur le front candide de l'enfant, la contempla de nouveau ; puis, d'un mouvement fébrile, la saisit et, la serrant contre sa poitrine, s'enfuit en courant. Lorsqu'elle eut fait vingt pas, au mi-

lieu de la cour, elle s'arrêta, tourna la tête à droite et à gauche, comme pour se mieux convaincre que nul ne la suivait. Placés à quelques pas d'elle, derrière une croisée entr'ouverte, le marquis et Coursegol retenaient leur haleine, livrés à une horrible anxiété. Tout à coup, ils virent la marquise presser à plusieurs reprises Dolorès dans ses bras, puis l'embrasser avec frénésie, tant que, pour la première fois, depuis bien longtemps, des larmes bienfaisantes coulaient de ses yeux. En même temps, d'une voix forte elle s'écria :

—Hector ! ma fille ! j'ai retrouvé ma fille !

Le marquis éperdu s'élança vers elle. Elle le vit venir, fit quelques pas au-devant de lui, riant et pleurant, lui montrant l'enfant jusqu'au moment où, saisie par la violence de son émotion, elle tomba dans ses bras, privée de connaissance.

—Elle est sauvée ! dit Coursegol, qui suivait son maître.

—Ah ! Coursegol ! serait-ce vrai ?



demanda le marquis, qui n'en pouvait croire ses yeux.

—Ne vous a-t-elle pas reconnu ? ne vous a-t-elle pas parlé ? La folle a disparu, monsieur le marquis, puisque la mère s'est de nouveau révélée.

On porta la marquise sur son lit.

D'après le conseil de Coursegol, un berceau fut placé dans sa chambre, on y coucha Dolorès ; puis le garde, montant à cheval, partit pour Nîmes, d'où il devait amener un médecin.

Lorsque, au bout de trois heures, il revint accompagné du docteur, la marquise avait repris connaissance. Au premier cri poussé par elle, on lui avait montré Dolorès endormie. Rassérénée par la vue de l'enfant, elle s'était assoupie. De temps en temps, elle sortait de ce demi-sommeil. On l'entendait alors murmurer ces mots :

—Ma fille !

Puis s'accoudant, elle regardait la petite créature avec extase, jusqu'au moment où, de nouveau, cédant à la fatigue, ses yeux se refermaient.

—Je n'ai plus rien à faire ici, dit le médecin. La raison est revenue : la grande faiblesse qui reste encore cédera à des soins vigilants et à un calme absolu.

C'est ainsi qu'un moment troublé, le cerveau de la marquise recouvra la lumière. A dater de ce jour, elle se rattacha lentement mais sûrement à l'existence. Une heure vint où, après avoir reconnu son mari, elle reconnut son fils, où l'on put lui révéler sans danger les circonstances qui avaient précédé et suivi l'entrée de Dolorès au château. A trois mois de là, sa guérison était complète.

Un matin, le marquis manda Coursegol dans sa chambre.

—Je t'avais donné Dolorès, lui dit-il, ne veux-tu pas me la rendre ? Désormais elle sera ma fille.

—Elle est un peu ma fille aussi, répondit Coursegol. Mais vous pouvez la reprendre, monsieur le marquis. Vous la cèler, ce n'est pas la perdre, puisque je vivrai auprès d'elle et que nous serons deux à l'aimer.

Le marquis de Chamondrin tendit la main à Coursegol, consentant par ce geste le pacte qui donnait deux protecteurs à Dolorès. C'est ainsi que la

sille de la bohémienne, quoique ayant perdu sa mère, ne fut pas orpheline.

CHAPITRE III.

L'ENFANCE DE DOLORÈS.

Dolorès grandit heureuse dans le château de Chamondrin, aimée, choyée, traitée comme si elle eût été cette petite Marthe dont la mort avait livré, durant trois mois, la raison de la marquise aux effarements de la démence. Rien ne fut épargné pour rendre l'illusion complète aux yeux des autres et à ses propres yeux. Le premier compagnon de ses jeux fut Philippe de Chamondrin, qui la nommait sa sœur. Elle-même, en roulant sa blonde tête dans le sein de la marquise, l'appelait sa mère. Le marquis l'aimait à l'égal de sa fille. Coursegol lui portait une affection dont la vivacité se conciliait avec la déférence qu'il devait aux enfants de ses maîtres. Quant aux serviteurs, ils témoignaient à Dolorès et à Philippe un égal respect. Il n'y avait pas jusqu'aux parents, aux amis de la maison de Chamondrin qui ne prissent plaisir à témoigner de leur vif attachement pour l'enfant dont la présence avait guéri la marquise.

Il est vrai de dire que Dolorès était la plus ravissante créature qu'on pût aimer. Elle promettait de ressembler à sa mère. C'étaient les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux profonds et noirs, la même énergie, la même douceur de caractère et de voix. Le marquis et Coursegol, qui seuls avaient vu la bohémienne et se la rappelaient encore, étaient frappés de cette ressemblance qui semblait ressusciter Tiepoletta dans Dolorès. Celle-ci avait le cœur généreux, l'imagination vive, d'honnêtes instincts. Son intelligence s'ouvrait avec une merveilleuse facilité aux leçons que le marquis lui donnait ainsi qu'à son fils.

Dans sa mémoire, les souvenirs fixaient avec sûreté. Elle était aimée, docile, bonne, déjà chère à ceux qui l'approchaient.

Philippe professait un culte pour cette petite sœur. Il avait cinq ans de plus qu'elle. C'était un gros garçon brun, presque brutal, quelque peu vaillant de sa naissance, de l'autorité qu'elle lui donnait aux yeux des petits parents sans qui parfois jouaient avec lui. Mais ces dehors, destinés à se modifier avec l'âge, cachaient une nature sensible et disparaissaient lorsqu'il était auprès de Dolorès.

Il fallait voir de quelles prévenances de quels soins il l'entourait. Marchaient-ils ensemble dans le parc, il écartait les pierres qui auraient pu blesser l'enfant ou la faire trébucher. À table, un morceau délicat tombait dans son assiette, il le passait dans celle de Dolorès. Celle-ci revêtait-elle quelque nouvelle parure, il ne se lassait pas de l'admirer, de dire qu'elle était belle, de caresser les boucles épaisses de ses blonds cheveux. Voulaient-ils punir Philippe, on le privait de voir Dolorès. Malheureusement ce châtiement, le plus cruel qu'on pût lui infliger, atteignait sa sœur autant qu'elle. Aussi n'en usait-on que rarement et seulement dans les occasions solennelles. Une des joies des deux enfants, c'était de se faire conduire à la promenade par Coursegol, joie partagée, car le garde n'était jamais aussi fier que lorsqu'il courait les champs avec eux.

Du jour où Dolorès devint la fille du marquis de Chamondrin jusqu'à celui qui devait voir sa première douleur, treize années s'écoulèrent ainsi, calmes et sereines. Dolorès grandissait : son intelligence se développait et mûrissait. Elle promettait de faire honneur à ses parents adoptifs et de justifier la résolution qu'ils avaient prise, en la gardant auprès d'eux.

Cependant, le marquis ne perdait

pas de vue les projets qu'il avait autrefois formés, touchant l'avenir qu'il réservait à Philippe. Ainsi que nous l'avons dit, il caressait, depuis la naissance de son fils, le rêve d'en faire un grand seigneur, de relever en lui et par lui l'éclat de la maison de Chamondrin, trop oubliée depuis près d'un quart de siècle. L'heure approchait où par il allait pouvoir réaliser ses plans. Philippe atteignait sa dix-huitième année. C'était alors un fier cavalier, homme déjà par la taille et la physionomie, sinon par l'âge, ayant la plupart des défauts et des qualités de sa race, mais moins de défauts que de qualités, et par-dessus tout une incontestable vaillance, un respect profond pour le nom qu'il portait. Le marquis jugeait que le moment était venu de l'envoyer à Paris. Depuis longtemps il se préparait à cet événement. Grâce à son économie, secondé par la marquise, il avait pu se créer sur ses revenus des excédants annuels précieusement amassés, qui formaient une bourse d'un poids assez respectable. Elle devrait pourvoir, au moins durant cinq ans, à tous les besoins de Philippe : c'est-à-dire jusqu'au moment où il serait en état d'obtenir du roi quelque privilège ou d'occuper un emploi dans l'armée.

En outre, le marquis s'était occupé d'assurer des protections à Philippe. Il avait fait appel aux anciens amis de sa famille. Par l'entremise du chevalier de Florian, à diverses reprises commensal du château de Chamondrin, il avait obtenu la promesse que Philippe trouverait un appui vigilant auprès du duc de Penthièvre. Avant donc que Philippe fût parti, son avenir s'annonçait sous des auspices favorables. Et cependant le marquis nourrissait de vives inquiétudes, car, dès cette année, — on était en 1783, — les hostilités suscitées autour du roi s'accroissaient d'une façon inquiétante. Il se demandait si le moment était

propice pour envoyer un si jeune homme, presque un enfant, dans une cour divisée, tiraillée, au milieu d'un peuple irrité par les vexations, les scandales, les débauches des grands, et insensible aux honnêtes efforts du roi pour faire oublier les uns et les autres.

La naissance du Dauphin, survenue en cette année, dissipa les incertitudes du marquis. Il fut rassuré par l'enthousiasme de la nation qui, même du sein de ses maux, eut des cris d'allégresse en l'honneur du nouveau-né. Le voyage de Philippe fut décidé.

Déjà, depuis longtemps, les deux enfants connaissaient les intentions du marquis. Ils savaient qu'ils étaient destinés à une prochaine séparation. Cette pensée leur arrachait des larmes toutes les fois qu'elle se présentait dans leurs entretiens. Mais, avec l'insouciance de leur âge, ils s'y arrêtaient peu, se disant que l'époque de cette épreuve était encore éloignée, et, entièrement aux joies présentes, ne songeaient guère à s'alarmer des menaces de l'avenir.

Mais le temps vole : ce qui nous effrayait peu, parce que c'était l'avenir, c'est-à-dire l'éventualité, devient à son tour le présent, c'est-à-dire la réalité. Un jour le marquis, non sans quelque émotion, fit connaître à sa femme d'abord, puis à son fils, ses résolutions. Le départ de Philippe était fixé à la fin d'octobre, à deux mois de là. Counsegol devait l'accompagner à Paris. Cette nouvelle porta la désolation dans le cœur de Dolores, car elle aimait tendrement Philippe. N'était-il pas son frère, son protecteur, le compagnon de ses jeux depuis qu'elle était en âge de parler et de comprendre ? Était-il possible qu'elle fût sur le point de le perdre ?

Quelques efforts qu'on fit pour se cacher la vérité, le deuil était général. Le départ de Philippe frappait également tous ceux qui l'aimaient, sa mère autant que Dolores. Dix fois le jour,

la marquise, en dépit de son propre chagrin, s'évertuait à démontrer à Dolorès la nécessité de ce voyage. La pauvre petite ne comprenait qu'une chose, c'est qu'on lui enlevait son frère, que, durant plusieurs années, elle ne le verrait plus. Elle dut se résigner cependant. Pendant les dernières journées du séjour de Philippe au château, elle ne le quitta pas. Que de projets formés alors, en vue du retour ! Que d'espérances consolatrices mêlées aux larmes amères de ces heures cruelles ! Philippe, sérieux, grave, ainsi que l'exigeait son nouveau rôle, déclarait qu'il n'oublierait jamais Dolorès, qu'il l'aimerait éternellement. Les instants s'écoulaient avec rapidité au milieu de ces émotions diverses, et le jour marqué pour la séparation se leva trop vite, hélas ! au gré de ceux qui l'attendaient en le redoutant.

Le matin de ce jour où Philippe devait partir, son père le fit appeler. Le jeune homme se rendit à son appel. En traversant la cour, il vit Coursegol qui surveillait les préparatifs du départ. Des valets, obéissant à ses ordres, chargeaient les malles sur un char-à-banés qui devait emporter les voyageurs et leurs bagages jusqu'à Avignon, où leurs places étaient retenues dans le coche qui faisait à cette époque le trajet de Marseille à Paris.

Près de Coursegol se tenait Dolorès. Elle regardait tristement ces apprêts qui déchiraient son cœur. Ses yeux rougis, encore humides, ses traits défaits, tout indiquait que sa douleur avait, durant la dernière nuit, éloigné d'elle le sommeil. Mais, même ainsi défigurée, elle était si charmante, que Philippe fut frappé de sa précoce beauté, plus qu'il ne l'avait été jusqu'à-là. Il courut à elle, l'embrassa, en lui prodiguant des consolations.

— Ah ! Philippe, pourquoi nous quittes-tu ? s'écria-t-elle en donnant un libre cours à ses pleurs.

— Ne le faut-il pas, répondit celui-ci,

pour mon avenir, pour le tien même ? Ne sais-tu pas quels sont les projets de notre père ? Il ordonne ; ne dois-je pas obéir ?

— Ne m'oublieras-tu pas, au sein des splendeurs parmi lesquelles tu vas vivre ? Ne cesseras-tu pas de m'aimer ?

— Moi l'oublier ? moi cesser de t'aimer ? répondit Philippe en tressaillant, comme si une telle crainte exprimée en un tel moment eût répondu à quelque préoccupation de même nature qui alarmait son cœur. Je ne t'oublierai jamais. Jamais je ne cesserai de t'aimer.

Comme il venait de s'engager solennellement, il vit approcher la marquise. Il poussa doucement Dolorès vers elle, les embrassa l'une et l'autre, et courut rejoindre son père qui l'attendait.

Celui-ci marchait dans sa chambre soucieux, préoccupé, le cœur gros, et il ligé du départ de son fils.

— Vous m'avez appelé, mon père, dit ce dernier.

— Oui, Philippe, répondit le marquis en s'asseyant et en le faisant assés près de lui, j'avais à m'entretenir avec toi. Tu vas partir, mon enfant ! Dans quelques heures, tu seras ton maître. Je ne serai plus auprès de toi ; ta mère n'y sera pas davantage pour te guider, et c'est au moment où ton existence se transforme, où les circonstances vont peut-être devenir difficiles, que notre appui te manquera. J'ai décidé que Coursegol t'accompagnerait, parce que ses conseils pourraient suppléer aux nôtres. Tu les écouteras comme venant d'un ami, plus encore que d'un serviteur ; mais pour t'accoutumer à devenir homme, tu ne dois pas les suivre, ni ceux-là ni d'autres, sans les avoir raisonnés. Ce serait indigne de toi. Puis il est des cas où la rapidité des décisions est nécessaire. Si tu n'as pas alors le temps de consulter ceux qui ont ta confiance, il faut que tu puisses agir par toi-même, aussi

évidemment que si tu avais pris conseil
 roj. d'eux. Eh bien, mon enfant, pour
 ois n'être jamais en défaut, grave dans
 ton cœur les paroles que je vais t'a-
 dresser.

Le marquis s'arrêta un moment ;
 puis il reprit :

— Dieu, le pays et le roi : voilà ce
 qui doit être le triple culte de ta vie.

Tu vas vivre dans des sociétés bien
 diverses. Tu rencontreras des famati-

ques, des incrédules, des débauchés.

Enis leurs exemples, ne te laisse pas
 entraîner par leurs sophismes, et

avant d'agir ou de parler, demande-
 toi si ce que tu vas dire ou faire ne

s'écarte pas du respect que tu dois à
 ta foi, à la France et à ton prince.

C'est sur ce ton que, durant une
 heure, le marquis parla à son fils.

Sans doute, il ne lui apprenait rien
 qu'il ne lui eût appris déjà. C'était, en

quelque sorte, le résumé des conseils
 et des leçons qu'il lui avait toujours

donnés. Mais Philippe, remué profon-
 dément, promit, avec une émotion vo-

sine d'un enthousiasme ardent, de ne
 sortir jamais de la ligne de conduite

que son père venait de lui tracer.

Ce dernier, cependant, lui préparait
 une émotion plus grande encore, car,

changeant tout à coup de ton, il lui
 dit :

— Je te dois maintenant une confi-
 dence que je ne peux retarder plus

longtemps, puisque tu quittes la mai-
 son peut-être pour plusieurs années.

— Qu'est-ce donc ? demanda Philippe
 surpris.

— Dolorès n'est pas ta sœur !

— Dolorès ! Mais alors, . . .

Philippe s'arrêta. Il n'osait exprimer
 tout haut la pensée qui venait de se

présenter à son imagination. En en-
 tendant le marquis et en apprenant de

sa bouche la vérité sur Dolorès, il
 avait éprouvé un involontaire mouve-
 ment de joie. S'il eût formulé haute-
 ment sa pensée, son père aurait en-
 tendu ces paroles :

— Dolorès n'est pas ma sœur ! Mais
 alors elle peut être ma femme.

Il se content, et son père ne devina
 pas ce qui se passait en lui. L'histoire

de Dolorès fut racontée par le mar-
 quis dans tous ses détails, tandis que

Philippe, qui n'en pouvait croire ses
 oreilles, s'étonnait que l'adorable en-
 fant fût née d'une de ces bohémien-
 nes qu'il rencontrait fréquemment dans

ses promenades.

— Tu ne dois pas l'aimer moins, dit
 le marquis, en terminant son récit.

Elle a remplacé Marthe dans nos
 cœurs ; nous lui devons la guérison de

mon père. Il faut donc la chérir tou-
 jours. Elle ignore la vérité. Je veux

qu'elle l'ignore jusqu'au jour que je
 jugerai propice pour da lui faire com-
 naître.

— Oh ! je ne cesserai jamais de l'ai-
 mer, répondit vivement Philippe, répé-
 tant, devant son père, la promesse que

quelques instants avant il avait faite
 à Dolorès.

Puis, troublé par tout ce qu'il venait
 d'apprendre, il quitta le marquis et la

rejoignit. Il voulait la revoir encore
 une fois seule avant de partir. Lors-
 qu'il s'approcha d'elle, son cœur bat-
 tait avec violence.

— Elle n'est pas ma sœur ! se di-
 sait-il.

Elle lui parut autre, comme si elle
 eût été une personne nouvelle. Pour

la première fois, il remarqua qu'elle
 avait d'a loables petites mains blan-
 ches dont la forme était d'une irré-
 probable pureté. Pour la première

fois, il ne put soutenir l'éclat des yeux
 noirs fixés sur lui. Enfin, il lui parut

que les cheveux de Dolorès étaient
 odorants, tout embaumés d'un parfum

de marjolaine. Il aurait voulu que Do-
 lorès connût la vérité sur sa naissance

et pouvoir lui dire ensuite :

— Je t'aime !

Ce fut un sentiment nouveau, qui
 gelata inavoué, incompris, dans ce

cœur de dix-huit ans, ignorant et

chaste, et sous l'empire duquel Philippe attira Dolorès contre lui, la serra sur sa poitrine et murmura doucement :

—Je t'aimerai toujours, toujours, je le jure. Rappelle-toi cette promesse. Un jour tu la comprendras mieux.

Au lieu de répondre, Dolorès, attendrie, étonnée, regarda Philippe. Puis se suspendant à son cou, elle l'embrassa de nouveau, portant, sans le savoir, un trouble nouveau jusqu'au fond de cette âme, tout à l'heure l'âme d'un enfant, maintenant l'âme d'un homme.

Cependant l'heure était venue de



partir. La berline, attelée de forts chevaux, attendait au bas colline. On devait descendre à jusque-là et y échanger les der adieux. Vers trois heures, on se géa tristement de ce côté Phi donnait le bras à sa mère. Dol marchait entre Coursegol et le ; quis ; une tristesse désolante se li sur son visage.

La tristesse ! en cet instant, était partout, même dans la nat. L'automne finissait. Le vent souff et arrachait aux arbres les feui jaunies, en même temps qu'il sol vait des flots de poussière. Il s'engo frait avec des mugissements sans u dans le vallon du pont du Gard, po sait devant lui les nuages, pareils des loups affolés. Du ciel obscurci descendait aucun de ces rayons q sont la lumière, le symbole de nos de leurs apaisées par l'espérance immo telle.

—Soigne ta santé, disait la marquise à son fils.

—Ecris-moi, ajoutait Dolorès.

—Sois honnête et vaillant, reprenait le marquis ; et tous les trois, s'adres sant à Coursegol, plaçaient, comm par un accord unanime, Philibert sou sa sauvegarde.

On s'embrassa encore ! On pleurait Rien qu'un baiser ! une étreinte ! Les chevaux partaient. Philippe était déjà loin. La voiture se perdait dans des nuages de poussière, et les êtres aimés que le jeune homme laissait derrière lui se demandaient comme il se le demandait lui-même, si cette cruelle séparation n'était pas un rêve.

Dolorès, en dépit des efforts tentés autour d'elle pour remplir le vide qui s'était fait dans sa vie, passa un mois dans les larmes. Un désespoir sombre s'était emparé de son cœur, comme s, précocement mûrie par une douleur à laquelle elle n'était pas préparée, elle en eût plus vivement ressenti le coup. En vain ses parents adoptifs s'effor-

se délaient de la distraire, de faire taire sa propre peine pour apaiser la sienne, de lui prodiguer les trésors de son amour tendresse ; elle ne voulait pas se laisser consoler. Elle semblait se combler dans une douleur muette, qui révélait, dans ce corps d'enfant, une âme déjà faite pour souffrir.

Il appartenait à Philippe de mettre un terme à ce grand chagrin. Même de loin, il conservait sur Dolorès un pouvoir que n'avaient ni le marquis ni la marquise. Sa première lettre, arrivée un mois après son départ, fit en quelques heures ce n'avaient gagné les efforts de ces derniers. C'est à Dolorès que Philippe écrivait. Il lui racontait son arrivée à Paris, l'accueil qu'il avait reçu du duc de Penthièvre et de la princesse de Lamballe, auxquels le chevalier de Florian l'avait présenté ; la complaisance que la princesse avait mise à le conduire à Versailles pour le recommander à Marie-Antoinette et à Louis XVI, les promesses de Leurs Majestés, et, enfin l'empressement avec lequel le bon duc, pour lui prouver sa protection, l'avait, en attendant la décision du roi, attaché à sa maison. Philippe se trouvait donc, dès ce moment, en belle voie. La princesse de Lamballe lui témoignait de l'intérêt. Il vivait dans l'intimité du chevalier de Florian, tantôt à Sceaux, tantôt à Paris, et devait prochainement se rendre en Bretagne, avec la maison du duc. On attendait qu'il eût vingt ans, afin de solliciter pour lui une compagnie dans l'un des régiments du roi.

Ces nouvelles comblèrent de joie le marquis de Chamondrin. Il écrivit à monsieur de Penthièvre pour le remercier, et la réponse de celui-ci manifestait un tel désir d'aider à l'avvenir de Philippe que le marquis et la marquise se consolèrent de l'absence de leur fils, en songeant aux brillantes destinées qui lui semblaient réservées. Quant à Dolorès, ce qui l'avait con-

solée, c'était moins les rapides succès de celui qu'elle appelait son frère que les témoignages de tendresse qui remplissaient sa lettre. Tous ses bonheurs, il les rapportait à sa soeur. C'est pour elle qu'il voulait atteindre à la gloire, afin de la rendre fière et heureuse. Philippe exprimait ainsi, sans trahir le secret qui lui avait été confié par son père, les sentiments encore confus qui remplissaient son jeune cœur.

A dater de ce jour, Dolorès retrouva la sérénité de son âge. Elle se résigna à l'absence de Philippe, n'ayant pas de bonheur plus grand que celui de lui écrire ou de recevoir ses lettres. Le temps s'écoula sans rompre l'uniformité de ces existences tranquilles. Au bout de deux ans, Philippe annonça qu'il venait d'obtenir une compagnie dans un régiment de dragons. Sa position nouvelle, qu'il devait tout entière à la protection de madame de Lamballe et à la générosité du duc de Penthièvre, n'était qu'un premier pas. La reine avait promis de ne pas l'oublier et de lui prouver l'intérêt qu'elle lui portait. Afin de ne pas quitter son jeune maître, de ne pas cesser de le servir, Coursegol avait demandé et obtenu de reprendre du service et faisait partie du même régiment.

Deux années s'écoulèrent encore.

Il faudrait avoir recours à des comparaisons bien compliquées pour tracer le portrait de Dolorès à cette époque. La plume la mieux exercée serait encore impuissante à ressusciter la physionomie enchanteresse de l'héroïne de ce récit. Contentons-nous de dire que sa beauté était complète. Au milieu des champs, elle avait grandi, s'était développée, comme les arbres robustes ornent le paysage, qu'elle contemplait sans cesse. A ce point de vue, elle était bien la fille de ces bohémien chez qui la vie errante et vagabonde n'a pas altéré la pureté primitive du sang. Si elle n'avait pas le teint olivâtre de son père, ni la fou-



POLORES

gue, ni la rudesse qui caractérisaient le dernier, c'est qu'elle tenait de Tiepoletta la délicatesse que nous avons signalée déjà, qui pouvait faire croire que celle-ci, ravie enfant à ses parents, n'était ni la fille de Corcovita, ni de la race de Borachio.

Dolorès était énergique comme son père, blonde et blanche comme sa mère. Dans ses yeux noirs se révélait l'ardeur du tempérament, la force de la volonté. Ce n'était point là une faible créature, rejeton maladif d'un trône dont la sève est tarie, mais une belle jeune fille, riche racéau d'un arbre plantureux et fécond. Elevée par les bohémieux, Dolorès aurait été brutalement belle, sans distinction ni mollesse. L'éducation avait féminisé le corps comme l'instruction avait poétisé l'intelligence. Telle qu'elle était à dix-sept ans, elle annonçait déjà l'une de ces beautés parfaites qui délient toute description, qui ne peuvent apparaître dans le monde sans éclipser, par leur éclat, toutes leurs rivales. L'âme égalait l'enveloppe. La suite de ce récit fera connaître les qualités et les vertus de cette adorable enfant, destinée à jouer un rôle, aussi héroïque qu'ignoré, dans le drame révolutionnaire, qu'on ne connaîtra jamais tout entier, et où la pudeur, le dévouement, l'abnégation de soi, le courage indomptable, s'élevèrent communément au-delà des forces humaines.

A cette époque de sa vie, sauf la présence de Philippe, rien ne manquait au bonheur de Dolorès. Séparés de leur fils, le marquis et la marquise semblaient avoir redoublé de tendresse pour elle. Ses désirs étaient des ordres. Afin de la distraire, on l'avait conduite tour à tour à Nîmes, à Montpellier, à Avignon. Partout elle avait été reçue et fêtée comme l'héritière de ce beau nom de Chamondrin, qui semblait ne s'être résigné à l'obscurité, durant un quart de siècle, que pour se relever plus éclatant, sur deux têtes

jeunes et belles. Dolorès fut alors véritablement heureuse. Elle espérait voir bientôt son cher Philippe. C'est à lui-même qu'elle aimait à faire part de ses espérances. Exact à lui répondre, Philippe lui écrivait : "J'espère pouvoir bientôt vous embrasser, vous tous que j'aime, et venir encore, durant quelques semaines, à Chamondrin, libre et gai comme autrefois." Dans une lettre postérieure, Philippe disait encore : "J'ai hâte de partir, d'aller vous rejoindre. Mais ce voyage me semble parfois d'une réalisation difficile. S'il devenait impossible, je vous attends tous à Paris."

Ainsi, soit à Chamondrin, soit à Paris, Dolorès embrasserait bientôt son frère. Cette pensée la plongeait dans la plus douce ivresse. Cependant, son impatience la poussait souvent à interroger le marquis.

Pourquoi le voyage de Philippe serait-il impossible, ainsi qu'il le craint ? demandait-elle.

— Parce qu'il est des circonstances qui peuvent le retenir à son poste, auprès du roi, répondait le marquis, non sans tristesse.

Dans les lettres personnelles qu'il recevait de son fils, celui-ci entretenait des graves événements par lesquels la royauté s'acheminait, à son insu, vers de sanglantes épreuves. Il y avait là de quoi alarmer les esprits observateurs et réfléchis et surtout les hommes qui, vivant, ainsi que le marquis, au cœur même des provinces, pouvaient juger, par le spectacle des maux de la nation, de l'imminence du péril. Sans doute, personne ne pouvait alors prévoir les catastrophes qui devaient, à quelques années de là, se succéder si rapidement. Mais il y avait, d'un bout de la France à l'autre, un malaise général incontestable, dont les esprits s'affectaient, qui ne pouvait qu'engendrer des malheurs sans nombre.

L'année 1788 venait de s'ouvrir sous

les auspices les plus défavorables. Maurepas, Turgot, Necker, Calonne, avaient tour à tour possédé le pouvoir, sans parvenir à rendre au pays le calme et la prospérité. Impuissants pour des causes diverses, ils s'étaient retirés brisés, les uns par les intrigues de la cour et des parlements, les autres par leur propre incapacité. Brienne les avait remplacés, sans être plus heureux. Loin de s'apaiser, la dissension s'aggravait sans cesse. Les parlements étaient en révolte contre le roi, jalousaient la noblesse et le clergé qui le leur rendaient bien. Les assemblées de notables, sur lesquelles Calonne avait fondé les espérances les plus brillantes, avortaient sans résultat. Les finances étaient épuisées. Il était question de rappeler Necker au ministère. On blâmait les lenteurs apportées à la convocation des états généraux, considérée par tous les hommes sans passion comme le seul remède au malaise dont chacun se plaignait. Le paiement des rentes était suspendu ; les conflits se succédaient, s'universalisaient ; le parlement refusait d'enregistrer les édits royaux. L'année elle-même se montrait hostile à la cour. Dans les provinces, la misère était partout, l'agitation grandissait sans cesse.

Le Midi était, pour sa part, horriblement troublé. A Nîmes, les rivalités religieuses, envenimées comme au temps de la révocation de l'édit de Nantes, se cachaient mal sous les discussions politiques, et divisaient la ville. Avignon, impatient de secouer le joug pontifical et de s'annexer à la France, était le théâtre d'émeutes quotidiennes. Placé entre ces deux villes, le château de Chamondrin ne perdait rien de leurs dissensions, dont les villages environnants subissaient le contre-coup.

Dans presque toutes les grandes villes, des assemblées s'étaient formées. On y discutait avec irritation les

intérêts du pays. La noblesse (clergé, qui voyaient leurs privilèges menacés, le peuple, qui en avait si longtemps la victime, apporta dans ces discussions un langage tendu qui révélait l'impatience de la résistance des autres. La fermentation s'étendait chaque jour, descendant jusqu'au sein des classes jusqu'alors déshéritées de toute participation aux emplois et aux affaires. Les parlements, épuisés par des impôts si lourds qu'injustement perçus, jetaient des regards de colère et d'envie sur les nobles. La chaumière menaçait le château. La France entière s'agitait comme à la veille de grands événements.

Au milieu de cette perturbation, le roi, indécis, troublé, allait de l'un à l'autre, ouvrait l'oreille à tous des conseils, cédait à toutes les intrigues, prenait mille résolutions sans avoir la force de faire exécuter les bonnes.

Le marquis de Chamondrin était témoin d'une partie de ces faits. Les lettres de son fils lui révélaient les autres. Il était inquiet de l'avenir, et plus d'une fois, Dolores et la marquise virent son front soucieux et ses yeux attristés.

Dès les premiers jours du mois de mai 1788, une lettre de Philippe vint accroître ses inquiétudes. Elle avait été écrite au lendemain de la déclaration du parlement de Paris pour la défense de ses droits, et de l'arrestation du conseiller d'Espréménil. Philippe avait vu le tumulte de cette journée, le peuple applaudissant les membres du parlement, proférant des injures contre les représentants de l'autorité royale. Il racontait ces événements à son père. Pressé par Dolores, le marquis lui lut la lettre de Philippe, lui fit part de ses craintes. Elle comprit alors pourquoi le voyage de Philippe était retardé. A dater de ce jour, elle s'intéressa vivement à tous ces faits, non à cause de leur gravité, qui lui apparaissait moins clairement

qu'à ses parents adoptifs, mais parce que Philippe en était le témoin, et son retour subordonné à leur solution. Elle ne prévoyait pas alors qu'un événement aussi douloureux qu'inattendu allait rappeler celui-ci à Chamondrin.

CHAPITRE IV.

LE CHAPITRE DES AMOURS

A quinze jours de là, Philippe, qui était en garnison à Versailles, reçut de Dolores la lettre suivante : "J'ai le triste devoir, mon cher Philippe, de vous faire connaître l'irréparable malheur qui vient de nous frapper. Renaissez toutes vos forces, mon ami. Votre mère est morte hier. Le coup a été si foudroyant, la marche du mal si rapide, que nous n'avons pu vous prévenir ni vous donner la consolation suprême d'embrasser une dernière fois celle que nous pleurons et qui n'a cessé jusqu'à son dernier soupir d'appeler son fils.



"Il y a quatre jours, elle était debout, pleine de santé, de vie et d'espérances. Elle parlait de votre prochain retour ; nous partagions sa joie. Un soir, elle est rentrée de sa promenade accoutumée, avec un peu de fièvre et se plaignant du froid. Ce n'était qu'un

ne indisposition qui, malheureusement est devenue dès le lendemain une maladie alarmante. Nos soins ont été impuissants à conjurer le malheur, et il ne nous reste qu'à pleurer et à nous incliner sous la main qui nous frappe.

"Pleurez donc, mon cher Philippe, mais ne vous révoltez pas contre les arrêts de Dieu. Résignez-vous. Vous en aurez la force, si vous voulez la chercher dans l'espérance de l'immortelle vie qui nous réunira pour jamais. C'est par la contemplation de cet indestructible espoir que je fais violence à ma propre douleur, que je peux vous écrire, et prodiguer à votre père les consolations dont il a tant besoin. Toutefois, je serais impuissante à apaiser son mal si son fils ne vient à mon aide. Il importe que vous arriviez sans retard, Philippe. Le marquis vous réclame. Au milieu de ses gémissements, il prononce votre nom. Ne tardez pas. Il y va de sa vie.

"Maintenant, vous qu'hier j'appelais mon frère, je vous dois un aveu. Peut-être l'avez-vous déjà pressenti ? Je connais la vérité de ma naissance. Avant de mourir, la marquise m'a dévoilé les détails de l'étrange aventure qui me jeta, orpheline et mendicante, dans votre famille. Au moment où elle venait de rendre le dernier soupir, votre père s'est précipité dans mes bras, en pleurant et en criant. Il m'appelait des noms les plus tendres, comme s'il eût voulu dans les caresses de son enfant trouver un refuge contre la terrible catastrophe. Je suis tombée à ses pieds.

"—Je sais tout, monsieur le marquis.

"—Quoi ! elle t'a dit ! s'est-il écrié. Eh bien, est-ce en un semblable moment que tu veux cesser d'être ma fille ?

"—Jamais ! ai-je répondu, en le servant contre moi.

"Je ne le quitterai jamais, Philippe, Je veux donner à sa vieillesse la tran-

quillité, la sérénité, l'apaisement, et, puisque je continue à être sa fille, c'est à vous à me faire savoir s'il vous agréé que je continue à être votre soeur.

"DOLORES."

Quelques heures après avoir reçu cette lettre, qui mit le deuil dans son cœur, Philippe, suivi de Coursegol, quitta Versailles pour se rendre à Chamondrin. Quelque que fût dès ce moment la gravité toujours croissante des événements politiques, il ne lui avait pas été difficile d'obtenir de son colonel un congé illimité, en raison des motifs qui l'appelaient auprès de son père et pourraient l'y retenir. Il voyagea en chaise de poste, ne s'arrêtant que lorsque les chevaux manquaient au relais.

Eloigné de Dolorès depuis plus de quatre ans, et l'ayant laissée presque enfant, Philippe, au moment où il allait la retrouver changée, embellie, transformée, sentait battre son cœur plus fort que de coutume. C'est que sa longue absence n'avait pas détruit cet amour candide qui s'était révélé à lui le jour où il quittait la maison paternelle. C'est qu'il n'avait pas cessé d'aimer Dolorès. Les émotions, les aventures, les orages de sa vie nouvelle ne pouvaient rien contre le souvenir dont son âme était comme illuminée, ni contre la résolution qu'il avait prise d'épouser la compagne de sa jeunesse. Il revenait auprès d'elle, sachant qu'elle n'ignorait plus la vérité, qu'il pouvait lui révéler son amour. Si près de connaître son destin alors que la réponse de Dolorès renfermait le malheur ou le bonheur de sa vie, il éprouvait une émotion violente, accrue encore par les impressions qui saisissent l'homme lorsqu'il revoit le ciel natal, longtemps déserté et n'y retrouve plus tous ceux qu'il y avait aimés.

Philippe songeait à sa mère qu'il ne

reverrait pas, son père qu'il sa abattu, désolé; Dolorès dont il devait le désespoir. Sa tristesse; mentait à mesure qu'il approchait pont du Gard.

Enfin, le soir du septième jour, chaise de poste roula bruyamment sous l'une des arches du pont du Gard; quelques minutes après, chevaux ayant gravi la colline, traient, couverts de sueur et d'écume dans la cour du château de Chamondrin.

Le marquis et Dolorès, attendant qu'on servit le souper, étaient ensemble assis sur la terrasse, du côté du parc. Le bruit de la voiture les arrêta dans la cour, au moment où Philippe et Coursegol mettaient pied terre. Il y eut un cri de joie, et, longtemps séparés, nos amis s'embrassèrent. Il faut renoncer à décrire ces premières étreintes, ces longs baisers qui sont le charme du retour.

C'est Dolorès que Philippe vit d'abord. Cette écrasante beauté le stupéfia. Quatre années avaient fait de l'enfant une adorable jeune fille. Ses traits délicats, ses cheveux éblouissants, ses yeux pleins de rayons et de mystère, ses lèvres vermeilles, sa voix sonore, harmonieuse, pénétrante, sa taille flexible, ses mains de reine, Philippe les admira, après les avoir devorés d'un regard. Il avait porté, durant son absence, un pur et noble amour dans son cœur. Il en avait rêvé moralement, y rattachant ses actions, son langage, ses pensées, ses espérances, son avenir, sans connaître toute entière celle qui l'inspirait. Il la rêvait belle, mais, si belle qu'il l'eût rêvée, il dut s'avouer, en la voyant, que la réalité dépassait le rêve; il l'en aimait plus encore.

Cependant le marquis entraînait son fils dans le salon. Lui aussi voulait se rendre compte des changements que le temps avait laissés sur Philippe. Sous la lumière des bougies, il le re-

gardait, l'embrassait, le regardait encore, en l'admirant. C'était bien là le noble héritier d'une vaillante race.

Puis, on parla du passé, de la morte. On pleura, mais ce ne furent pas des larmes amères que le marquis avait versées au lendemain de son malheur. La joie de revoir son fils y mêla quelque douceur. Il se sentait apaisé, consolé, et la mort lui apparaissait moins cruelle, parce qu'au milieu de ses enfants, ses espérances et sa foi se fortifiaient.

Cette première soirée passa comme une minute. Philippe, pour distraire son père, retraça les événements, les intrigues dont la cour était le théâtre, les craintes et les espérances du pays. Il fit l'éloge de ce charitable duc de Penthièvre, dont la protection avait facilité ses pas dans la vie, du chevalier de Floriau, intendant des bienfaits de ce prince, de cette adorable princesse de Lamballe, devenue la plus chère amie de la reine. Dolorès ne perdait pas un mot de ces récits. Elle donnait son cœur, sans les connaître, à ceux que Philippe aimait. Elle admirait les sains jugements que son frère adoptif portait sur les hommes et sur les choses, l'éloquence avec laquelle il exprimait son opinion.

Coursegol assistait à cet entretien. Souvent, d'un mot, il complétait ou rectifiait les souvenirs de son jeune maître, et pour l'attachement dont chacune de ses paroles témoignait, Dolorès l'aimait. Quant à lui, nonobstant la familiarité qui avait autrefois régné dans ses rapports quotidiens avec la jeune fille, il se trouvait quelque peu intimidé en sa présence, sans ressentir pour cela une moindre affection.

Vers onze heures, le marquis se leva et s'adressant à son fils :

—Tu dois avoir besoin de prendre du repos ? dit-il.

—Je suis si heureux de vous revoir tous que je n'éprouve plus aucune fa-

tigue, répondit Philippe. J'ai tant de choses à dire à Dolorès et à lui demander, que je ne sens pas le sommeil.

—Eh bien, mes chers enfants, regardez à votre aise. Moi, je me retire.

Sur ces mots, le marquis, les ayant tendrement embrassés, sortit, suivi de Coursegol. Philippe et Dolorès restèrent seuls. Il y eut d'abord un assez long silence. Assise auprès d'une croisée entr'ouverte, Dolorès, pour cacher son embarras, regardait le parc et les champs, silencieux dans l'éclatante blancheur d'une nuit claire et embaumée. Philippe, encore plus troublé qu'elle, allait et venait dans le salon, comme s'il eût cherché l'occasion de placer les aveux que ses lèvres retenaient mal. Enfin, il se décida, et, s'asseyant en face de Dolorès, il lui dit :

—Tu m'as écrit une longue lettre. Tu m'as demandé de t'apporter la réponse. Cette réponse, la voici.

Dolorès releva la tête, le regarda, et s'aperçut alors qu'il était en proie à une vive émotion. Cette découverte accrut son propre embarras. Elle ne trouva pas un mot à répondre. Philippe reprit alors :

—Mais, d'abord, explique-moi la cause de la froideur que trahissait cette lettre. Pourquoi employais-tu ce "vous" solennel ? Pourquoi ne m'appelais-tu pas ton frère, comme par le passé ?

—Savais-je si je n'allais pas devenir une étrangère pour toi ? répondit doucement Dolorès.

—Une étrangère ! toi ! s'écria Philippe en se levant. Voici plus de quatre ans que je connais la vérité, et jamais je ne t'ai autant aimée. Que dis-je ? du jour où je l'ai connue, je t'ai aimée plus et autrement.

Dolorès n'osa répondre. Pouvait-elle lui dire que, depuis qu'elle savait n'être pas sa soeur, elle éprouvait le même sentiment que lui et commen-

gait, elle aussi, à l'aimer autrement ? Philippe continua :

—Tu m'as demandé si je consentais à ce que tu fusses encore ma soeur. Ma soeur, non ! ma femme, si tu le veux.

—Moi, ta femme ! s'écria Dolorès, se levant à son tour, le regard illuminé d'une sainte et pieuse joie.

En même temps, comme si elle eût craint d'y laisser lire trop vite, de ses mains tremblantes, elle cacha ses yeux. Philippe s'était mis à genoux. Il disait :

—Je caresse cette espérance depuis le jour où mon père me fit connaître ton histoire. Je me disais qu'ainsi nous ne nous séparerions jamais, que j'aurais éternellement près de moi celle que, si longtemps, j'appelais ma soeur, celle qui a rendu la raison à ma mère, charmé sa vie, consolé ses derniers instants, soutenu, durant ces tristes heures, mon père désolé. Dolorès, ne me refuse pas. J'en mourrais.

Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Les aveux de Philippe, elle les entendait comme dans un rêve. Elle doutait de la réalité de cette heure enivrante. Philippe, alarmé de son silence, ajouta :

—Si ma mère était là, c'est elle qui te supplierait de me rendre heureux.

—Par pitié ! tais-toi, s'écria-t-elle, nous sommes fous !

—T'aimer, est-ce donc être fou ? demanda Philippe.

—Ecoute-moi, fit-elle. Je ne peux te répondre aujourd'hui. Je m'attendais si peu à ce qui m'arrive. J'ai besoin de descendre en moi-même, de consulter ma conscience et mon cœur. Il faut que tu réfléchisses toi-même.

—Je réfléchis depuis quatre ans !

—Mais, moi, je n'ai pu envisager encore l'existence nouvelle que tu m'offres.

—Ne m'aimes-tu donc pas ?

—Comme une soeur aime son frère. Si je t'aime autrement, je l'ignore. Va

mon Philippe, ajouta-t-elle en s'efforçant de se calmer pour le calmer lui-même, laisse-moi m'accoutumer aux idées que tu viens de jeter dans mon cœur. Elles y germeront, et alors je te ferai connaître ma réponse. J'que-là, je t'en supplie, prends pitié de ma faiblesse, respecte mon silence, attends.

Philippe se releva et lui dit :

—La première preuve d'amour que je veux te donner, c'est l'obéissance. J'attendrai, Dolorès ; j'attendrai, mais j'espère.

Le lendemain et les jours suivants fidèle à sa parole, il ne fit aucune allusion à la scène que nous venons de raconter. Il était, depuis quatre ans, accoutumé à cacher son secret au fond de son cœur, si profondément que Coursegol lui-même n'en avait rien deviné. Aux yeux de son père, ne lui fut donc pas difficile de continuer le même rôle, et si la contrainte qu'il s'imposait devint plus lourde en présence de Dolorès, il trouva, dans ses espérances mêmes, la force de le subir.

A deux mois de là, le marquis fut mandé à Marseille par un de ses cousins dangereusement malade. Il partit sur-le-champ, accompagné de Philippe. Ce cousin se nommait le comte de Mirandol. Maître d'une fortune considérable gagnée aux colonies, veuf depuis longtemps, n'ayant qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui devait hériter de tous ses biens, il arrivait en France avec le dessein de s'y fixer. Atteint d'une maladie chronique contractée durant ses longs voyages, il revenait vers le sol natal, avec l'espoir d'y trouver un soulagement à ses souffrances. Mais il avait à peine mis le pied à Marseille que son mal s'aggrava. Il fut en quelques jours à toute extrémité. Il ne se fit aucune illusion sur son état, et, cherchant un protecteur pour sa fille, il songea à son cousin, le marquis de Chamondrin. Bien

que depuis trente ans, il n'y eût entre eux que des relations jointaines, il le connaissait assez pour ne pas hésiter à lui confier la tutelle de son enfant.

Le marquis ne trompa point ses espérances. Il accepta la charge que son parent lui léguait, lui ferma les yeux, et, peu de jours après, Philippe et lui revenaient au château, accompagnés d'une jeune fille en grand deuil. C'était mademoiselle Antoinette de Mirandol.

Douée d'un visage sympathique et fin, Antoinette, sans posséder aucun de ces charmes qui donnaient à la beauté de Dolorès un incomparable éclat, avait de la grâce. Elle était brune, un peu frêle, et plutôt petite que grande. Mais la douceur de ses yeux était telle que, lorsqu'elle les fixait sur vous, vous étiez en quelque sorte pénétré, enveloppé et obligé de l'aimer.

— Je t'amène une soeur, dit le marquis à Dolorès, en lui présentant Antoinette. Elle a besoin d'affection.

Les deux jeunes filles allèrent aussitôt l'une vers l'autre, s'embrassèrent tendrement. Dolorès entraîna mademoiselle de Mirandol dans la chambre que celle-ci devait partager avec elle. Lui prodigua des consolations, des caresses, et dès ce moment elles s'aimèrent comme si elles se connaissaient de toute leur vie.

Cruellement éprouvée par la perte de la marquise et par les combats qu'elle se livrait, au sujet de Philippe, Dolorès puisa de telles forces dans la présence, auprès d'elle, d'une amie à consoler, qu'elle oublia ses propres maux et se voua tout entière à la mission de calmer la douleur d'Antoinette. Celle-ci ne tarda pas à éprouver un immense apaisement. Il était l'oeuvre de Dolorès. Il rendit leur amitié plus étroite. Elles se racontèrent mutuellement leurs jours passés. Dolorès n'en cacha rien. Elle avoua sans fausse modestie ni fausse honte, qu'elle devait

au marquis de n'être pas une mendicante. Antoinette, à son tour, parla d'elle. Elle ne connaissait rien de la France. Sa jeunesse s'était écoulée à la Louisiane. Elle parlait avec enthousiasme de ce pays admirable qu'elle regrettait. Dolorès, cherchant à la distraire, obligea Philippe à répéter ce qu'il savait de Paris, de Versailles et de la cour, ce qu'il y avait vu. Le marquis, non sans intention, sans doute, mit quelque ardeur à placer en lumière les qualités de coeur et d'esprit qui faisaient de Philippe le plus séduisant des hommes. Comme Desdémone, charmée par l'éloquence d'Othello, c'est en écoutant Philippe qu'Antoinette commença à s'éprendre de lui.

Après un mois de séjour à Chamondrin, Antoinette en était encore au premier degré de ce travail mystérieux qui se fait dans l'homme comme dans la nature. Elle trouvait Philippe aimable, bon, irrésistible. Elle ne le cacha pas à Dolorès, sans se douter qu'elle lui déchirait l'âme par ses confidences. Elle n'était déjà plus insensible à la pensée de devenir marquise de Chamondrin. C'est alors que pour la première fois, comme à la lueur d'un éclair qui, sur la route obscure, découvre soudain un précipice au voyageur épouvanté, apparut nettement à Dolorès l'impossibilité d'épouser Philippe. Elle vit mieux qu'elle ne l'avait fait jusque-là les obstacles élevés entre eux. Pouvait-elle lutter contre Antoinette ? Oui, si l'on ne consultait que l'amour de Philippe et le sien. Non, si l'on consultait la noblesse, la fortune, toutes ces choses que possédait mademoiselle de Mirandol et que le marquis souhaitait dans la femme qui épouserait son fils.

Quelle terrible nuit fut pour Dolorès celle qui suivit la confidence d'Antoinette ! Que de douleurs ! que de larmes ! que de combats ! Les deux jeunes filles couchaient dans la même

chambre, et si l'une ne connut pas, durant cette nuit, le mal de l'autre, c'est que Dolorès en retint l'explosion. Elle ne voulait pas montrer à Antoinette ce qu'elle appelait sa faiblesse. Elle ne ressentait contre son amie ni haine ni envie, comprenant bien qu'elle eût aimé Philippe en le voyant. Elle pleurait, non de jalousie ni de colère, mais de désespoir.

Depuis qu'elle connaissait l'amour de Philippe, elle s'était rattachée, même lorsque se révélèrent les obstacles qui existaient entre elle et lui, à une espérance secrète. Elle avait le temps pour elle. La femme que le marquis cherchait pour son fils n'était pas trouvée. Elle se payait de ces raisons et y puisait des forces. Maintenant, elle ne pouvait plus même conserver ces dernières illusions. La lutte qu'elle soutint fut pleine de déchirements. Une voix lui disait : "Tu aimes, tu es aimée, maintiens tes droits, lutte, supplie, seconde Philippe : travaillez de concert au triomphe de votre amour, résistez ensemble aux volontés de son père, si vous ne pouvez dès à présent les vaincre, et vos efforts seront couronnés de succès." Mais une autre voix disait : "Le marquis fut ton bienfaiteur, la marquise te tint lieu de mère. Tu leur dois de n'avoir pas vécu dans l'ignorance, dans l'ignominie, de connaître Dieu, la tendresse paternelle, les joies de la famille, le bien-être, ce qui charme la vie. Est-ce trop les récompenser que de faire taire ton cœur et de ne pas détruire leurs espérances ?" La première voix reprenait : "Philippe sera malheureux de ton abandon. Il te pleurera, te maudira, et toi-même tu passeras ta vie dans les larmes, en te trouvant ridicule de t'être sacrifiée à des scrupules exagérés." Mais la seconde voix répondait : "Antoinette consolera Philippe. S'il te maudit d'abord, il te bénira le jour où il connaîtra les causes de ton refus. Quant à toi, si tu le pleu-

res amèrement, tu l'apaiseras en puisant dans ta conscience le témoignage du devoir accompli." Telles furent les luttes par lesquelles passa Dolorès. Mais, au matin, elle parvint à imposer silence à son imagination et à son cœur. Résignée à sa défaite volontaire, elle résolut, non de combattre l'amour naissant d'Antoinette, mais de l'encourager. Elle espérait que Philippe ne serait pas insensible aux grâces de celle-ci, et qu'elle pourrait alors, sans crainte de le désespérer, oser lui mentir et lui déclarer qu'elle ne l'aimait pas.

Trois mois s'écoulèrent ainsi. Ce fut vers ce temps que Philippe, lassé d'attendre la réponse qui devait décider de sa destinée, n'osant violer sa promesse et interroger directement Dolorès, résolut d'avoir recours à Antoinette pour obtenir, par son intermédiaire, la décision qu'il brûlait de connaître. Il savait combien s'aimaient les deux jeunes filles, combien était entière la confiance qu'elles se témoignaient l'une à l'autre, et il pensait qu'Antoinette ne refuserait pas d'intervenir pour lui. Lorsqu'il eut formé ce projet, il commença par essayer d'acquiescer les bonnes grâces de mademoiselle de Mirandol. Jusqu'à ce jour, il avait affecté, vis-à-vis d'elle quelque froideur, comme s'il eût craint de l'embarrasser par les témoignages trop fréquents de l'intérêt qu'il lui portait. Il changea de tactique, se montra plus prévenant, plus empressé, eut pour elle quelques-unes de ces attentions qui semblaient, jusqu'à ce jour, réservées à sa sœur adoptive. Or, c'est au moment où le cœur d'Antoinette commençait à être occupé plus qu'il ne l'aurait fallu pour son propre repos, qu'elle remarqua les soins que lui rendait Philippe. Elle se trompa. Ayant reçu de la sorte, durant quelques jours, les soins de Philippe, elle se crut comprise.

—Il m'aime ! dit-elle un soir à Dolorès.

Celle-ci la crut folle. Était-il donc possible que Philippe eût oublié si vite ses aveux ? Mentait-il lorsqu'il les formulait avec tant d'ardeur ? Comment le supposer ? Dolorès ne put s'adresser ces questions sans frémir. Après le combat qui s'était livré entre sa conscience et son cœur, elle avait consenti, au fond de soi-même, à ce que Philippe cessât de l'aimer, la sacrifiait à mademoiselle de Mirandol, reconnût que celle-ci était charmante et l'épousât. Oui, elle était prête à voir d'un oeil tranquille se consommer son malheur. Mais être oubliée ainsi en quelques semaines lui semblait odieux.

—Si cela était, disait-elle, Philippe serait aussi indigne d'Antoinette que de moi. Mais cela n'est pas. Elle se trompe.

Antoinette se trompait-elle ? Pour s'en assurer, Dolorès voulut connaître celles des actions de Philippe qui étaient interprétées comme des preuves d'amour. Mademoiselle de Mirandol les révéla. Dolorès fut rassurée. Quelques attentions prodiguées à la pupille du marquis de Chamondrin par le fils de ce dernier n'avaient pas à ses yeux d'importance que leur prêtait une jeune fille éprise, enthousiasmée. Néanmoins, elle se garda bien de dissuader celle-ci d'une conviction qui lui causait tant de joie. Antoinette s'endormit heureuse.

Le lendemain de ce jour, comme elle quittait sa chambre, elle rencontra Philippe dans la grande galerie du château.

—J'ai à vous parler, mademoiselle, dit-il rapidement et à voix basse, en passant devant elle. Je vais vous attendre dans le parc, aux Buissières.

Il avait disparu que sa voix charmante retentissait encore à l'oreille d'Antoinette, confuse et extasiée. Son cœur battait avec violence. Ses joues

étaient colorées. Tout son être traduisait l'émotion la plus vive. Elle s'enfuit au dehors, autant pour cacher son trouble à Dolorès qui la suivait que pour aller rejoindre Philippe aux Buissières. On appelait ainsi un massif de bois gigantesques situés sur la gauche du parc, qui enfermaient, comme entre des murailles élevées, et épaisses, deux allées mystérieuses un peu sombres, où le soleil ne pénétrait jamais. C'est de ce côté qu'Antoinette dirigea ses pas, se reprochant la facilité avec laquelle elle obéissait à Philippe, se retournant à chaque pas afin d'observer si on ne l'épiait pas, murmurant ces paroles avec autant de surprise que de crainte :

—Un rendez-vous ! moi, j'ai un rendez-vous !



ANTOINETTE

Elle y arriva. Philippe l'attendait. En la voyant, il marcha vers elle. Alors elle remarqua qu'il possédait son calme ordinaire, que ses traits n'exprimaient aucune émotion, qu'il souriait, comme pour démontrer que ce qu'il allait dire n'était ni étonnant ni solennel. Antoinette éprouva quelque désappointement. Elle s'attendait à le trouver pâle, févreux, les cheveux épars, ainsi que les amoureux dont elle avait lu les tourments dans deux ou trois romans innocents tom-

bés par hasard entre ses mains.

—Excusez-moi, mademoiselle, d'avoir songé à recourir à vous, dit tout à coup Philippe. Mais le service que seule vous pouvez me rendre est d'une telle importance pour moi, le bonheur de toute ma vie y est lié d'une manière si étroite, que je n'ai pas hésité à faire appel à votre bonté.

—En quoi puis-je vous servir ? demanda mademoiselle de Mirandol, que ce préambule, si contraire à ce qu'elle attendait, avait subitement calmée.

—J'aime, répondit Philippe.

Elle tressaillit, et, troublée de nouveau, baissa les yeux. Philippe continua.

—Celle que j'aime est charmante, belle, bonne comme vous. Ce n'est pas vous qui me démentirez, car c'est de Dolorès que je veux parler.

Comment en cet instant Antoinette ne se trahit-elle pas ? Elle ne put se l'expliquer mieux lorsque, après cette scène, elle essaya de s'en rappeler les circonstances. Elle poussa un cri étouffé que Philippe n'entendit pas. Elle se sentit devenir très pâle. Mais l'ombre des buis lui permit de dissimuler sa pâleur. Ce fut avec un serrement de cœur inexprimable qu'elle entendit les confidences de Philippe. Il raconta qu'il aimait Dolorès depuis quatre ans, mais qu'elle ne le savait par lui que depuis quelques mois et avait refusé de répondre à ses aveux. Il attendait anxieusement qu'elle daignât se prononcer. Mais il ne pouvait plus vivre dans ces incertitudes cruelles ; il suppliait mademoiselle de Mirandol d'intercéder pour lui auprès de Dolorès, d'obtenir qu'elle fît enfin connaître sa décision à son adorateur. Antoinette promit d'exaucer ce désir. Elle promit sans trop savoir ce qu'elle disait, tant son cœur était oppressé. Elle ne souhaitait qu'une chose, quitter Philippe pour pleurer en liberté. Combien elle était malheureuse ! Venue à ce rendez-vous avec la confiance

la plus naïve, elle y trouvait au lieu des félicités qu'elle en attendait, la ruine de ses espérances. C'en était trop pour une jeune fille peu faite des émotions si violentes. Elle s'était sentie coupable, se reprochait son amour comme un crime, et voyait dans ce qui lui arrivait le doigt de Dieu qui la punissait d'avoir osé penser à Philippe, étant encore en deuil de son père.

Enfin elle resta seule et donna un libre cours à sa douleur. Puis, la jalousie s'éveilla dans son sein. Irritée contre Dolorès, qui avait reçu ses confidences, sans lui faire connaître que Philippe aimait déjà, elle courut auprès d'elle.

—Antoinette, que vous arrive-t-il ? s'écria celle-ci en la voyant pâle, en larmes, les traits bouleversés.

—Ce qui m'arrive, c'est que je ne suis pas aimée. C'est vous qu'il aime. Il m'a suppliée tout à l'heure de plaider sa cause, de vous arracher une réponse favorable à ses vœux. Comprenez-vous cette ironie du hasard qui fait que c'est à moi qu'on s'adresse pour remplir auprès de vous le rôle d'avocat ? Ah ! je souffre ! je suis meurtrie, humiliée, honteuse. Vous m'auriez épargné ces souffrances si, le jour où je vous fis part de mes impressions, vous m'aviez dit que M. Philippe vous aimait. Pourquoi ne m'avoir pas avoué la vérité ? C'est mal, Dolorès, je vous croyais mon amie, ma sœur...

Elle ne put en dire davantage et s'arrêta suffoquée. Dolorès, qui avait si durement souffert, qui souffrait encore du même mal, eut cependant pitié du chagrin d'Antoinette. Elle s'approcha d'elle, essuya ses larmes et répondit :

—Il est vrai que Philippe m'aime et qu'il me l'a dernièrement avoué, que j'ai refusé de m'engager avant d'avoir réfléchi. Mais il est également vrai qu'après avoir consulté mon cœur, je

ne peux me résoudre à voir en Philippe autre chose que mon frère. Je ne serai jamais sa femme, et si j'ai retardé à lui faire connaître ma volonté c'est dans la crainte de lui causer une peine, en détruisant un espoir auquel il semblait tenir.

—Quoi ! il vous aime, et vous ne voulez pas l'épouser ? demanda Antoinette à qui un tel aveu paraissait invraisemblable.

—Je ne veux pas l'épouser, reprit Dolorès. Vous l'avouerez-vous même ? En vous voyant arriver au château, je me suis dit : Voici la femme qui convient à Philippe, et si mon refus le désespère, l'amour d'Antoinette le consolera.

—Vous aviez pensé cela ! s'écria mademoiselle de Mirandol en se jetant dans les bras de son amie. Et moi qui aiens de vous juger si mal ! Dolorès, me pardonnerez-vous ?

Un sourire héroïque, accompagné d'un baiser, fut la réponse de Dolorès. Puis, elle ajouta :

—Non-seulement je vous pardonne, mais encore je veux travailler à votre bonheur. Philippe vous aimera.

—Hélas ! dit Antoinette, comment m'aimerait-il, alors que son cœur est plein de vous, alors que son regard vous rencontre sans cesse ? Sans le vouloir, vous êtes une rivale redoutable pour moi, car Philippe, en me voyant à vos côtés, ne devinera jamais mon cœur.

—Je partirai, s'il le faut.

—Quoi ! vous quitteriez cette maison et c'est moi qui vous en chasserais ! s'écria Antoinette : jamais !

—Je la quitterai jusqu'au jour où votre bonheur sera assuré. Quand vous serez devenue la femme de Philippe, vous irez à Paris avec lui, et je viendrai reprendre alors ma place auprès du marquis.

—Dolorès ! combien vous êtes bonne et combien je vous aime ! s'écria ma-

demoiselle de Mirandol en pressant son amie dans ses bras.

Le ferme langage de celle-ci venait de la rassurer, de lui rendre l'espérance et de sécher ses pleurs. Restée seule, Dolorès, accablée par l'effort qu'elle s'était imposée, ne put d'abord s'arrêter à une solution radicale. Elle ne comprenait qu'une chose, c'est qu'elle était toujours aimée. La fidélité de Philippe, la grandeur de l'amour qui se révélait à elle, rendaient plus douloureux son sacrifice. Il lui semblait que jamais elle n'aurait le courage de l'accomplir.

—Il le faut, se dit-elle enfin.

Et, secouant son abattement, impo- sant silence aux ardeurs de son cerveau surexcité, elle se rendit auprès du marquis. Ils eurent ensemble un long entretien. Avec un courage sans orgueil, Dolorès révéla toute la vérité. C'est par elle que le marquis apprit qu'elle était aimée de Philippe, qu'elle l'aimait : mais que, ne voulant pas mettre obstacle à des projets formés depuis longtemps dans le but de relever l'éclat de la maison de Chamondrin, elle renonçait à ses espérances et cédait à Antoinette sa place et ses droits. Le marquis n'eut pas le courage de refuser le sacrifice que sa fille adoptive lui faisait, bien qu'il en comprit toute l'étendue. Le plus cher de ses vœux se réalisait. Tout en gémissant sur le sort auquel se condamnait Dolorès, il était heureux d'une décision qui lui épargnait de contraindre son fils et qui assurait le mariage de ce dernier avec une riche héritière. Cependant, lorsque Dolorès lui annonça qu'elle s'éloignerait de Chamondrin jusqu'au jour où Philippe serait marié il refusa d'abord de consentir à cette séparation.

—Elle est nécessaire, répondit Dolorès. Tant que Philippe me verra ici, il conservera l'espérance de toucher mon cœur. Il faut, pour le décider à renoncer à moi, qu'une barrière infranchis-

sable s'éleva entre nous, qu'il me croie morte au monde et à l'amour. D'ailleurs, vous ne sauriez exiger que je continuasse à vivre auprès de celui que je veux oublier. Je passerai deux ans dans une maison religieuse et je reviendrai ensuite auprès de vous.

M. de Chamondrin, touché de cet héroïsme dont Dolorès semblait, dans sa simplicité, ne pas comprendre la grandeur, la tint longtemps pressée contre sa poitrine, la couvrant de baisers, faisant entendre à ses oreilles des paroles de tendresse et de reconnaissance. Lorsqu'ils se séparèrent, il n'était pas le moins ému des deux. Dolorès se hâta de rejoindre Philippe. Elle le trouva aux Buisnières, à la place où, le matin encore, il suppliait Antoinette d'intervenir pour lui.

Il la vit venir.

—C'est mon arrêt qu'elle va me faire connaître, pensa-t-il.

Elle était calme. La tristesse qu'exprimaient ses traits n'enlevait rien à sa sérénité.

—Antoinette m'a parlé, dit-elle d'une voix ferme. La crainte de t'affliger avait jusqu'à ce jour retenu sur mes lèvres la réponse que tu attends. Mais, après ce qui s'est passé ce matin, et puisque tu veux la connaître, il faut que je t'explique franchement.

Ce préambule ne pouvait laisser à Philippe aucun doute. Il poussa un gémissement et, le corps plié en deux, comme accablé, il écouta son amie.

—Du courage, Philippe, continua-t-elle. N'ajoute pas à la douleur que j'éprouve, en te désespérant, le spectacle de la tienne. Depuis le jour où tu m'ouvris ton cœur pour m'y faire lire les sentiments qui l'oppressaient, je n'ai cessé de constater le mien. Je voulais y trouver les symptômes d'un amour égal à ton amour. C'est vainement que je les ai cherchés. Je t'aime à donner pour toi mon sang et mon repos, toute ma vie. Je t'ai toujours aimé ainsi, avec cette fraternelle ten-

dresse prête à tous les dévouements. Mais, même en faisant violence à mon cœur, je ne saurais en éprouver un autre. Est-ce là cet amour que tu recherches ? Non, et tu le vois bien, à ce que mon cœur est resté obstinément fermé. Il y resterait fermé de même si, consentais à m'unir plus étroitement à toi, par les liens du mariage. En assez faible pour t'écouter, pour céder à tes désirs, ce serait à jamais notre malheur.

—Hélas ! murmura Philippe, je n'ai pas su me faire comprendre.

—Puis-je donc oublier que durant dix-huit ans je t'ai traité comme un frère ? demanda Dolorès, qui cherchait en vain à le consoler. D'ailleurs, ce mariage était-il possible ? N'était-il pas contraire aux vœux de ton père, à la gloire du nom dont tu es l'unique héritier ?

—Et que m'importent la gloire et mon nom, les vœux de mon père ? s'écria vivement Philippe. Suis-je né pour être offert en holocauste à des préjugés absurdes ? Depuis cinq ans que j'ai vécu d'une espérance. Elle est détruite aujourd'hui. Que puis-je voir au delà ? Rien ne m'attache plus à la vie, car si ta décision est irrévocable, je ne me consolerais jamais.

—Oublies-tu donc ceux qui t'aiment ?

—Ceux qui m'aiment ! je les cherche en vain autour de moi. Où sont-ils ? est-ce mon père, qui ne m'a élevé qu'en vue de son égoïste ambition ? Est-ce toi, Dolorès, toi qui te plais à déchirer mon cœur ? Ma mère ! la seule qui m'aurait compris, consolé, soutenu, elle n'est plus là pour plaider ma cause.

Fou de douleur, il pleurait et gémissait ainsi. Dolorès, éperdue, faisait un suprême appel à son courage, pour continuer à mentir, résister à l'entraînement de cette passion qu'elle inspirait, en la partageant.

—Tu blasphèmes, Philippe, reprit-

elle. Tu te montres ingrat envers ton père, envers moi-même. Mais, s'il est un vrai que nous ne t'aimions pas, en adiras-tu autant d'Antoinette ?

Antoinette !

— Elle t'aime de l'affection la plus tendre, la plus dévouée. Elle me l'a dit, et si tu l'ignorais, maintenant que je te l'ai fait savoir, croiras-tu encore qu'il n'y a autour de toi que des cœurs ingrats ?

A cette déclaration, Philippe, étonné s'apaisa subitement. Il se rappela que le matin même il avait confié à mademoiselle de Mirandol ses anxiétés et ses craintes. En songeant au rôle cruel qu'il lui avait imposé, à ce qu'elle devait souffrir, il eut pitié d'elle.

— Si elle éprouve une douleur semblable à la mienne, dit-il, elle est à plaindre.

— Que ne cherches-tu à apaiser ton mal en la consolant ?

Ces paroles ranimèrent l'irritation de Philippe.

— Suis-je donc le maître, s'écria-t-il, d'imposer à mon cœur l'oubli de ce qui le charme et le désespère à la fois, en ce moment ? Est-il en mon pouvoir d'en chasser ton image, d'y élever celle d'Antoinette ? Crois-tu qu'on renonce ainsi au bonheur que l'on méritait ? Crois-tu qu'il suffise de tes paroles pour m'arracher l'espérance qui m'a fait vivre jusqu'ici ? Détrompe-toi, Dolorès, Je suis navré, mais non résigné à te perdre. Je t'obligerai à m'aimer, ne serait-ce que par la pitié que t'inspirera mon désespoir.

Ces paroles exaltées déchiraient l'âme de Dolorès, mais sans abattre l'énergie de ses résolutions. Elle comprit qu'il fallait détruire l'espérance à laquelle Philippe venait de faire allusion, que c'était le seul moyen de le pousser dans les bras d'Antoinette ; d'une voix grave elle dit :

— Je t'aime trop, Philippe, pour vouloir prolonger, en vue d'une consola-

tion passagère, des illusions dont je ne saurais faire une réalité. Ma décision est irrévocable, et si tu en doutes encore, apprendis toute la vérité. Je suis promise...

— Promise ! s'écria Philippe, qui, passant tour à tour de la surprise à la colère, eut un geste de menace pour l'inconnu qui osait devenir son rival. Promise ! A qui donc ?

— A Dieu ! répondit doucement Dolorès. J'ai fait connaître à ton père le dessein que j'ai d'entrer aux Carmélites.

A ces mots, Philippe recula, frappé de stupeur. Il couvrit de ses mains son visage bouleversé, prit la fuite, à travers les allées désertes du parc, en poussant des gémissements, des plaintes où revenait sans cesse le nom de celle qu'il perdait sans retour. Dolorès resta immobile pendant cinq minutes, clouée sur le sol, à cette place où elle venait de briser sa vie. Elle regardait Philippe s'enfuir. Lorsqu'il eut disparu, elle eut un mouvement de colère et de regrets. Mais ce ne fut qu'une ombre qui ternit à peine durant une seconde la surface de cette âme courageuse. Elle leva les yeux vers le ciel, sembla y chercher des forces et revint lentement vers le château, anéantie sous le poids d'une douleur déchirante, mais fière de sa conduite, comme les héros après le combat qui les a mutilés, mais qui a prouvé leur vaillance. Tout à coup, au détour d'une allée, Coursegol se trouva devant elle. Elle n'eut pas le temps de cacher son visage. Il vit ses larmes. Il osa, en souvenir du passé, au nom de la tendresse profonde qui remplissait son cœur, interroger celle qu'il considérait un peu comme son enfant.

— Pourquoi pleuriez-vous, mademoiselle ? demanda-t-il avec une sollicitude empressée.

Cette question, loin de blesser Dolorès, la soulagea. Elle trouvait donc

quelqu'un en qui se confier. Il est des heures où le cœur a besoin de crier sa peine à quelque cœur qui le comprend. Coursegol arrivait à propos pour être son confident. Dolorès éprouvait pour lui quelque chose qui ressemblait à une affection filiale. Elle éprouvait cette affection, même au temps où elle se croyait la fille du marquis de Chamondrin. Maintenant qu'elle connaissait son origine, elle estimait que le fils d'un paysan était l'égal de la fille des bohémiens. Elle n'hésita donc pas à lui ouvrir toute son âme. Elle lui raconta les péripéties qu'elle venait de traverser, le mal qu'elles lui avaient causé. Ce qu'elle n'avait pu dire au marquis, à Philippe, à Antoinette, son amour ardent dont elle venait de faire courageusement le sacrifice, elle l'avoua. Elle pleura devant le protecteur de ses jeunes années, comme elle eût pleuré devant son père.

—J'avais prévu toutes ces choses, dit tristement Coursegol. Pauvres enfants ! on vous a révélé trop tôt la vérité. Il fallait vous laisser dans votre ignorance jusqu'au jour où l'un de vous eût été marié. Vous n'auriez pas songé alors à unir vos destinées. Votre amitié mutuelle ne se serait pas transformée en un amour malheureux fait pour les larmes.

—Cela eût mieux valu, répondit Dolorès.

—Et maintenant qu'allez-vous faire ? demanda Coursegol.

—J'irai attendre dans un couvent que Philippe soit marié.

—Vous, dans un couvent ! vous si gaie ! si riense, toute pleine de santé, d'exubérance, d'ardeur, vous irez vous cloîtrer ! C'est impossible !

—Il le faut, dit Dolorès, en répétant à Coursegol ce qu'elle avait déjà dit au marquis.

—Je vois bien qu'il faut que vous quittiez cette maison. Mais pourquoi choisir un couvent ?

—Où irai-je, seule, sans autres que ceux qui resteront ici, et ne vent m'accompagner ?

—Ne savez-vous donc pas que Coursegol est votre ami, qu'il est prêt à tout sacrifier pour vous suivre ? voulez-vous aller ? J'irai avec vous servirai, je vous défendrai, possède quelques petits biens, ils appartiendront.

Il faisait ces offres simplement, sur un ton qui ne permettait pas douter de sa sincérité. Touchée de dévouement, Dolorès refusa. Elle démontra que, sa place à lui étant au château, qu'elle-même étant résolue à revenir après le mariage de Philippe, afin de vivre auprès du marquis, un couvent serait jusque-là pour elle la plus honorable, la plus digne des traites.

—Soit, répondit Coursegol, mais pelez-vous que, si jamais vous changez d'avis, ma vie, ma petite fortune, mon dévouement, vous appartiennent. Il était plus ému qu'elle en lui parlant ainsi.

Dans les premiers jours de l'année 1789, Dolorès entra aux Carmélites d'Arles, non comme postulante. — elle ne voulait pas se vouer à la vie religieuse, — mais comme pensionnaire, ce qui suffisait à placer momentanément une barrière entre elle et Philippe, tout en lui laissant sa liberté dans l'avenir.

Les journées qui suivirent son départ trouvèrent Philippe plongé dans un violent désespoir. La mort de Dolorès ne lui aurait pas causé une douleur plus amère. N'était-elle pas morte pour lui ? Elle lui avait soigneusement caché que son séjour aux Carmélites ne devait être que momentané. Il croyait cloîtrée à jamais, perdue pour toujours. Il pleura sur elle comme sur les êtres aimés que le destin nous arrache, en brisant leur vie et la nôtre du même coup. Mais la violence même de son chagrin prouvait à son père

celle-ci qui se montrait patiente, dévouée, tendre, Philippe en arriva à considérer, sans colère, le résultat que les événements préparaient, son mariage avec Antoinette. Mais il ne voulait pas passer brusquement d'un amour à un autre. Le temps pouvait seul préparer cette transition. De même qu'il aurait porté le deuil de Dolorès morte, il voulait porter le deuil de Dolorès perdue pour lui, et attendre que son cœur fût complètement apaisé. Il laissa comprendre à son père, comme à mademoiselle de Mirandol, que, sans repousser le projet d'union qui semblait leur plaire, il voulait à son gré en fixer lui-même la date. Sa volonté fut un ordre pour eux. Le marquis fut patient. Antoinette se montra discrète, et la situation suivait paisiblement son cours, lorsque les événements politiques, aggravés de jour en jour, vinrent tout à coup la modifier.

CHAPITRE V.

OU L'HISTOIRE SE MÊLE AU ROMAN.

De l'année 1789 naquit réellement le réveil du pays. L'avènement de la révolution. D'un bout à l'autre de la nation, souffla un vent généreux qui faisait monter à toutes les têtes l'âpre désir d'une vaste régénération.

Le Midi ne prit pas à ce mouvement une part moins active que le reste du pays. Mais il éclata soudainement, et ce fut la convocation des états généraux qui lui permit de se révéler.

A Nîmes et dans les environs, l'agitation causée par ce grand événement fut aggravée par les souvenirs des guerres religieuses. Les rivalités qui, durant plus d'un siècle, avaient maintenu la guerre civile entre les catholiques et les protestants s'allumèrent de nouveau, vinrent s'ajouter aux rivalités que devaient causer naturellement

celle-ci qui se montrait patiente, dévouée, tendre, Philippe en arriva à considérer, sans colère, le résultat que les événements préparaient, son mariage avec Antoinette. Mais il ne voulait pas passer brusquement d'un amour à un autre. Le temps pouvait seul préparer cette transition. De même qu'il aurait porté le deuil de Dolorès morte, il voulait porter le deuil de Dolorès perdue pour lui, et attendre que son cœur fût complètement apaisé. Il laissa comprendre à son père, comme à mademoiselle de Mirandol, que, sans repousser le projet d'union qui semblait leur plaire, il voulait à son gré en fixer lui-même la date. Sa volonté fut un ordre pour eux. Le marquis fut patient. Antoinette se montra discrète, et la situation suivait paisiblement son cours, lorsque les événements politiques, aggravés de jour en jour, vinrent tout à coup la modifier.

celle-ci qui se montrait patiente, dévouée, tendre, Philippe en arriva à considérer, sans colère, le résultat que les événements préparaient, son mariage avec Antoinette. Mais il ne voulait pas passer brusquement d'un amour à un autre. Le temps pouvait seul préparer cette transition. De même qu'il aurait porté le deuil de Dolorès morte, il voulait porter le deuil de Dolorès perdue pour lui, et attendre que son cœur fût complètement apaisé. Il laissa comprendre à son père, comme à mademoiselle de Mirandol, que, sans repousser le projet d'union qui semblait leur plaire, il voulait à son gré en fixer lui-même la date. Sa volonté fut un ordre pour eux. Le marquis fut patient. Antoinette se montra discrète, et la situation suivait paisiblement son cours, lorsque les événements politiques, aggravés de jour en jour, vinrent tout à coup la modifier.

les élections. On a constaté que dans tout le Languedoc, notamment à Nîmes, l'agitation eut un caractère particulier. Le sang coula dans ce pays plus tôt qu'à Paris. Les massacres de Nîmes précédèrent de plus de deux ans les massacres de septembre, et, dans Avignon, bien que cette ville ne fût encore française que par sa situation, par la langue de ses habitants la terreur était à son comble dès le mois d'octobre 1791.

En 1789, au moment où l'on présidait aux élections des états généraux, les symptômes de ces horribles événements se manifestaient déjà. Dans les assemblées où se trouva le marquis de Chamondrin, il employa son influence à apaiser les esprits, à réconcilier les cœurs, à rapprocher les hommes. C'est ainsi qu'à Nîmes, en plus d'une circonstance, il prévint l'effusion du sang. Mais les passions étaient si vives dans ce pays et dans ce temps, qu'à ce rôle de médiateur, lui et les quelques hommes auxquels il s'était réuni ne gagnèrent qu'une chose : l'isolement. Il s'attira la haine de ceux qu'il voulait calmer : il n'obtint pas l'amitié de ceux qu'il voulait protéger, et qui, sauvés des périls les plus grands, se disaient assez habiles pour se défendre seuls. Sa popularité, habilement minée par ses ennemis, fut compromise. Bientôt, lassé des luttes auxquelles il se trouvait mêlé, il s'enferma dans son château de Chamondrin, observant philosophiquement les événements, résolu à n'y prendre aucune part.

A quelques jours de là, les états généraux se réunissaient à Versailles, mais ce fut pour se livrer longtemps à des querelles intestines, pour demeurer stériles, alors que la France pantelante, épuisée, assombrie, irritée, attendait ardemment le salut des réformes qu'ils devaient faire proclamer. La famine était aux portes de Paris et pouvait s'étendre sur la

France entière. Des brigands profitant du désordre général menaient à porter la dévotion dans les campagnes. Dans ces contrées, les paysans se joignaient eux. Dans d'autres, ils leur résistèrent. On marchait contre les châteaux, on en brûla plusieurs, on en pillait d'autres. Enfin, la crainte de l'événement grossissait toutes ces alarmes, le peuple accusait les nobles de l'aider de ses vœux.

Voilà quels événements virent naître Philippe de Chamondrin et retarder son mariage avec Antoinette de Mira. Quelque désir qu'eût le marquis de presser cette union, il partageait vivement des appréhensions de peur d'obliger son fils à se marier de tels instants. On était triste au château. Les bruits du dehors y venaient quotidiennement. On croyait le roi menacé. Dix fois, Philippe voulut partir pour se rendre à Versailles, y mourir au service de la royauté. Coursegol lui démontra que sa présence était nécessaire à Chamondrin, qu'il ne pouvait s'éloigner sans lui et le marquis et Antoinette exposés aux plus graves dangers. Coursegol avait plusieurs raisons pour dissuader le jeune maître de la pensée de ce départ, et la première de toutes, c'était qu'il ne voulait pas partir lui-même. Au milieu des agitations actuelles, il rendait au marquis d'utiles services. Grâce à son origine plébéienne, à ses allures, à sa réputation de bon homme à Nîmes et à Beaucaire, il se mêlait aux foules ; il entrait dans les cabarets ; il interrogeait les artisans, il sondait leurs dispositions. Il voyait de cas où le château de Chamondrin serait attaqué, il cherchait à faire des amis au marquis, à lui enlever des défenseurs. Il était à l'affût des événements et les rapportait à son maître. Puis, il tenait à ne pas s'éloigner d'Arles, où Dolorès était iso-

ns défense, et aurait peut-être quel-
le jour besoin de son secours.

Donc Philippe ne partit pas. De con-
ert avec son père et Coursegol, il prit
quelques dispositions pour armer le
château. On recruta trois ou quatre
hommes de bonne volonté. Coursegol
assura l'appui de plusieurs paysans.
Le marquis alla fréquemment dans la
petite ville de Remoulins, située à un
kilomètres du château, de l'autre côté
du Gardon. Il y conservait des parti-
sans qui avaient voulu l'envoyer aux
forts généraux. On lui promit de ve-
nir le défendre s'il était attaqué.

On n'avait donc rien à redouter des
habitants de la contrée. Mais on pou-
vait tout craindre des bandes qui tra-
versaient le pays, se disant attirées
par la foire de Beaucaire. Assuré-
ment, ils ne demandaient qu'à profiter
du trouble général pour tenter sur les
habitations isolées quelque mauvais
coup. Enfin, au nord de Nîmes, il existe
des populations violentes, fanati-
ques, alors excitées, parmi lesquelles
une propagande active était faite pour
les pousser contre les catholiques. ac-
cusés de vouloir mettre obstacle à la
révolution. On racontait qu'elles for-
maient le projet de marcher sur Nîmes
et d'y mettre tout à feu et à sang. N'y
avait-il pas à craindre que quelques-
uns de ces hommes, s'ils étaient vain-
queurs, n'eussent la fantaisie d'aller
porter la mort au-delà de Nîmes ? Il
n'était pas de terreur qui fût ridicule.
Pas de prudence qui fût exagérée, à
une heure où la France entière subis-
sait plus d'anxiétés qu'elle ne conser-
vait d'espérances.

Tels sont les motifs qui avaient dé-
cidé le marquis et son fils à se pré-
parer à une attaque que rien ne lais-
sait encore prévoir.

Cependant, le marquis eut un scrupule.
Il se reprocha d'exposer Antoinette
à de tels dangers, alors qu'elle
n'appartenait pas encore à sa famille
et qu'il avait promis à M. de Mirandol

mourant de la protéger, elle et ses
biens, jusqu'au jour où elle serait ma-
riée. Il résolut de l'envoyer provisoi-
rement en Angleterre, où elle trouverait
un asile plus sûr que le château
de Chamondrin. Il fit part de son pro-
jet à Antoinette. Mais, dès les pre-
miers mots, la jeune fille l'arrêta par
ces mots :

— Si ma vie vous est chère, ne m'é-
loignez pas de Philippe.

Il ne put résister à cette prière. An-
toinette ne partit pas.

Tandis que le temps s'écoulait pour
les habitants de Chamondrin, au mi-
lieu d'émotions si diverses, Dolorès,
retirée aux Carmélites d'Arles, y at-
tendait avec patience le terme de la
retraite qu'elle s'était volontairement
imposée. Dolorès était entrée au cou-
vent, nous l'avons dit, non comme
novice, mais comme pensionnaire.

Elle prenait une vive part aux pré-
occupations de ceux qu'elle n'avait
quittés que pour leur donner une preu-
ve nouvelle de sa tendresse et de son
dévouement. Quand Coursegol la ve-
nait voir, elle lui témoignait le désir
violent qu'elle nourrissait de rentrer
bientôt à Chamondrin. Elle espérait
qu'à peu de temps de là Philippe et
Antoinette seraient mariés, qu'elle
irait reprendre sa place à ce pays béni
où s'étaient déroulées les tranquilles
émotions de son enfance. Ses espéran-
ces ne devaient pas se réaliser. Cette
maison aimée, elle ne devait pas la
revoir.

Dans la première quinzaine du mois
de juin, Coursegol, fidèle à ses habitu-
des, crut devoir quitter le château et
venir passer quelques jours à Arles.
Il arriva dans la ville le 14. Il eut
avec Dolorès des entretiens quotidien-
nes, ainsi qu'il faisait tous les mois, et
repartit le 16 au matin.

Quelques heures à peine le sépa-
raient du château de Chamondrin. Il
fit le trajet à pied. Lorsqu'il approcha
de Beaucaire, il remarqua une certai-

elles, appelées par les protestants. Elles entrèrent d'abord en bon ordre, comme animées d'intentions pacifiques. Mais les hommes qui les composaient n'étaient que des rustres fanatiques, à demi sauvages, que d'habiles meneurs avaient attirés par l'appât du pillage. Ils parcoururent les boulevards, les rues, s'excitant peu à peu. Leur fureur éclata soudainement. Ils se répandirent dans tous les quartiers, portant le désastre et la mort. Il y avait à Nîmes une communauté de Capucins. Ce couvent fut envahi le premier, les religieux massacrés au pied de l'autel, dans l'église qui a conservé l'ineffaçable trace de leur sang. Après ce premier exploit, les assassins coururent aux Carmes. Les moines s'étaient enfuis. On pilla leur église, puis on assiégea un certain nombre d'habitations. Les bandits ne faisaient pas grâce. On canonna sans pitié, dans la tour de Froment, les individus qui s'y étaient réfugiés. En trois jours, trois cents personnes périrent.

À la première nouvelle de ces massacres, un cri de terreur retentit dans tous les villages catholiques riverains du Rhône et du Gardon. Ce cri était celui-ci :

— On égorge nos frères de Nîmes !

Les hommes influents s'assembleraient aussitôt au Pont-Saint-Esprit, à Bagnols, à Remoulins. Ils communiquèrent à la hâte entre eux, appelèrent aux armes les populations indignées et épouvantées. Le tocsin se fit entendre, et en quelques heures, plusieurs milliers d'hommes se trouvèrent réunis non loin du pont du Gard, prêts à marcher sur Nîmes pour en chasser les misérables qui venaient d'y répandre le sang innocent. D'un accord unanime, le marquis de Chamondrin, qui avait provoqué ce grand mouvement, fut nommé l'un des chefs de cette armée improvisée. Il monta à cheval, ayant à ses côtés Philippe et

les notables de la contrée. Il prononça quelques paroles éloquentes pour engager ses soldats à faire leur devoir. Puis toute l'énorme troupe se mit en route. Quelques bohémiens de passage au pont du Gard, en ce moment, marchèrent derrière elle, avec l'espoir qu'à la faveur de la bataille qui allait se livrer dans les murs de Nîmes, ils pourraient piller et voler.

Cette manifestation terrifia les assassins. En apprenant qu'une armée de paysans catholiques venait les châtier, le plus grand nombre prit la fuite. Mais ceux qui habitaient la ville et avaient lieu de redouter pour eux et leurs familles de sanglantes représailles, résolurent de détourner le coup qui les menaçait.

Il y a dans tous les partis des hommes vendus ou prêts à se vendre, pour lesquels la trahison, l'infamie, sont des moyens de fortune. Les catholiques en comptaient quelques-uns dans leurs rangs. C'est à ceux-là que les coupables s'adressèrent. A force de promesses et d'or, ils les décidèrent à se rendre au-devant des bandes catholiques, à leur donner l'assurance que l'ordre était rétabli dans Nîmes, et que leur présence ne pourrait que donner lieu à des hostilités nouvelles. Les parlementaires rencontrèrent les catholiques à trois lieues de Nîmes. Ils accomplirent fidèlement la mission menteuse qui leur avait été confiée. Les chefs ajoutèrent foi aux assurances qui leur furent données par des individus qu'ils croyaient appartenir à leur propre cause. Heureux d'éviter un sanglant conflit, ils ordonnèrent à leurs troupes de rétrograder et de se dissiper. Le même soir, sans troubles ni désordres, tous ces hommes tout à l'heure indignés et affamés de vengeance rentraient, rassurés et calmes, dans leurs foyers.

Malheureusement, dans cette éclatante manifestation, le marquis de Chamondrin s'était signalé par son

zèle, son ardeur, et surtout par l'éloquence avec laquelle, dans le but d'exalter les individus qu'il menait au combat, il avait flétri les assassins de Nîmes. Les plus farouches de ces derniers résolurent de se venger en incendiant et en pillant son château. Un complot se forma. Durant la nuit suivante, une quarantaine de misérables, n'appartenant à aucun des deux partis, ou plutôt écume et rebut des deux, gens de sac et de corde, toujours disposés à commettre le mal, devaient marcher sur Chamondrin. Ils savaient que le château ne comptait qu'un très petit nombre de défenseurs, dont le plus redoutable, Coursegol, était absent en ce moment. Ils savaient, en outre, que l'habitation était située loin de tout secours. S'ils pouvaient la surprendre, ils accompliraient leur œuvre de mort avant que les populations de Remoulins et des villages environnants eussent le temps de porter aide au marquis et aux siens. Ce plan fut résolu en quelques heures. Le désordre qui régnait dans le pays, l'inertie des autorités, la division fomentée parmi les troupes, en favorisaient l'exécution.

Vers neuf heures du soir, les bandits sortaient silencieusement de Nîmes. Un peu avant minuit ils arrivaient au pont du Gard. Ils s'arrêtèrent là, afin de prendre leurs dernières dispositions avant de gravir la colline au sommet de laquelle est situé Chamondrin.

En ce moment, une douzaine de bohémien, campés en cet endroit, les mêmes, qui, le matin, se préparaient à accompagner les catholiques à Nîmes, s'approchaient du groupe des bandits. avec l'espoir qu'une armée nouvelle se formait pour marcher sur la ville et qu'ils pourraient la suivre. Lorsqu'ils virent la bande se diriger vers le château, ils marchèrent derrière elle. Semblables à des corbeaux pillards, ils pressentaient une bataille dont l'issue tournerait à leur profit.

Ce soir-là, on veillait à Chamon. Dans le grand salon du château, le marquis, Philippe, Antoinette de randol, le curé de Remoulins, deux des grands propriétaires de contrée, étaient réunis. Après étonnantes péripéties de la journée, nul ne songeait au repos. On s'en tenait des événements de Nîmes, pleurant les victimes. On se demandait avec angoisse si le sang qui avait coulé serait le dernier versé. On cherchait le moyen de prévenir le retour de nouveaux malheurs. Lorsque la pendule marqua minuit, le curé de Remoulins, vieillard énergique, non, l'abbé Peretty, se leva pour regagner la petite ville. Les visiteurs qui devaient faire route avec lui, et dont la voiture attendait, attelée dans la cour, imitèrent son exemple. Tout à coup un cri terrible se fit entendre dans le silence de la nuit. Suivi des personnes présentes, Philippe s'élança au dehors. Ce fut pour entendre un valet qui venait à la porte appeler à du secours.

— Nous sommes attaqués ! s'écria l'homme en voyant apparaître Philippe.

D'un regard celui-ci comprit l'imminence et l'étendue du danger. Au moment où la lune un terrible spectacle s'offrit à ses yeux. Les assiégés n'avaient trouvé qu'une issue pour entrer dans le château. Mais cette issue était fermée par une solide grille qui leur barrait le passage. Cette grille était élevée, ses barreaux très serrés les uns contre les autres, chacun d'eux surmonté d'un fer de lance. Néanmoins, les bandits ne s'étaient pas découragés. Fous de colère et de vin, ils gravissaient cette barrière redoutable avec l'espoir de la franchir. Sous le poids, elle semblait prête à se renverser. Les massives tiges de fer tremblaient, les gonds criaient. Il y avait là, pressés, hurlants, les uns portant les autres, cinquante individus, d'aspect repoussant, la plupart en ha-

ont
au
de
eux
de
des
vont
sont
en
est
et
dites
leur
de
i.
ce
re
ne
v.
leur
En
Mir
le
—
place
—
—
vous
Tandis
en
elle
s'effor
millons
entrée

On eût dit des bêtes fauves en cage, essayant de briser leur prison.

—Aux armes ! s'écria Philippe.

Il courut vers une salle basse, qui renfermait des fusils. Son père, les vitailleurs, les domestiques, tous dévoués à la maison de Chamondrin, le suivirent. Antoinette regardait, d'un oeil épouvanté, cette invasion formidable et inattendue.

L'abbé Peretty s'avança au-devant des envahisseurs.

—Que souhaitez-vous, mes amis ? leur demanda-t-il.

—Ouvrez les grilles ! répondirent les témoins exaltés.

—Nous voulons la tête de Chamondrin ! s'écrièrent les autres.

—Avez-vous à vous plaindre du marquis ? demanda encore l'abbé Peretty, essayant d'apaiser les misérables.

—Mort aux aristocrates ! reprirent-ils d'une seule voix.

—Ils ne veulent pas entendre raison, leur dit l'abbé Peretty.

—Nous nous défendrons alors, et malheur à eux !

En prononçant ces paroles, le marquis se retourna vers mademoiselle de Mirandol, autour de laquelle se pressaient les servantes du château, folles de terreur.

—Rentrez, mes enfants, fit-il. Votre place n'est point ici.

—La mienne est à vos côtés ! répondit Antoinette.

—Non, ma chère Antoinette. Il ne faut pas vous exposer inutilement. Vous êtes courageuse, je le vois. Mais vous nous serez plus utile en rassurant ces pauvres filles et en faisant cesser leurs cris.

Tandis qu'avait lieu ce rapide entretien, Philippe s'était avancé vers la grille. Elle résistait encore aux efforts des assaillants, dont quelques-uns s'efforçaient d'atteindre la toiture des villons placés de chaque côté de l'entrée du château.

—Je vous somme de vous retirer ! dit Philippe.

Les cris de colère et de mort retentirent de nouveau.

—Je vous rends responsables des malheurs qui vont arriver, reprit-il.

En même temps, l'impétueux jeune homme abaissa son fusil, fit feu et frappa l'un des misérables qui, du haut de la grille, se préparait à sauter dans la cour. Des imprécations éclatèrent aussitôt. Le combat s'engagea. On n'entendait plus que la fusillade mêlée à des cris poussés par les assiégeants et les assiégés. Ceux-ci étaient en trop petit nombre pour envoyer l'un d'eux chercher du secours à Remoulins. D'ailleurs, ils ignoraient si la bande qui les menaçait n'était pas suivie d'autres bandes qui arrêteraient leur messenger. Mais ils espéraient que les cris et les coups de fusil attireraient les habitants de la petite ville. Le marquis se battait avec acharnement, en homme qui défend son foyer menacé. Philippe luttait avec l'énergie du désespoir. Il songeait à son père, à Antoinette. Il frémissait en pensant au sort qui attendait la jeune fille si ces brutes, plus terribles que les fauves, étaient victorieuses. Le curé Peretty lui-même s'était armé. Les serviteurs, les amis du marquis se conduisaient héroïquement. Par malheur, Coursegol était loin de Chamondrin, Son bras vaillant manquait à la défense du château.

De l'autre côté de la grille, les assaillants s'agitaient et poussaient des hurlements furibonds. Ils étaient mal armés. Quelques-uns seulement possédaient des fusils ; les autres brandissaient des haches et des pioches, en criant :

—Revenons la grille.

Mais aucun d'eux n'avait pu tenir à cette place dangereuse. Devant la fusillade bien nourrie des gens du marquis, ils s'étaient retirés à vingt pas de là, se cachant derrière les arbres,

tirant comme ils pouvaient, essayant de s'avancer, mais repoussés toujours avec perte. Déjà six d'entre eux étaient couchés sur l'herbe, tandis que ceux qu'ils attaquaient restaient tous debout. Derrière eux, les bohémiens à la physionomie féroce attendaient impatiemment la fin de la lutte prêts à se ruer sur les vaincus pour les dévaliser, lorsqu'ils seraient hors d'état de se défendre. Deux de ces sauvages examinaient les murs du château, cherchant quelques points qui leur permissent d'y pénétrer, sans passer par la grille autour de laquelle le combat s'était concentré.

Pendant ce temps, Antoinette, entourée de quatre ou cinq femmes, se tenait dans le salon, priait avec ferveur, dévorée d'angoisses et de craintes. Elle aurait voulu être un homme pour avoir le droit de combattre à côté de Philippe. Tout à coup la fusillade sembla s'apaiser. Philippe entra dans le salon. Son visage était pâle, noirci çà et là par la poudre, sa tête nue, ses vêtements en désordre. Tous ses traits exprimaient la douleur et la colère.

— Il faut fuir, s'écria-t-il.

Et prenant Antoinette par la main, il l'entraîna, et toutes les femmes à sa suite, à travers un long corridor qui s'ouvrait sur le parc. Devant eux marchaient les défenseurs du château portant entre leurs bras un homme blessé.

Antoinette poussa un cri de terreur.

— Ah ! j'aurais voulu mourir là ! reprit Philippe avec désespoir. Mais nous sommes envahis : la grille est forcée, mon père blessé. Il fallait le sauver des mains des bandits, vous sauver vous-mêmes.

On put gagner le parc. Antoinette, la tête perdue, marchait comme dans un rêve épouvantable. Si Philippe ne l'eût soutenue, elle serait dix fois tombée. Ils s'approchèrent du marquis que quatre hommes portaient sur

leurs bras. Blessé en pleine poitrine, M. de Chamondrin n'avait cependant pas perdu connaissance. Lorsqu'il son fils et Antoinette marcher à côtés, en le regardant avec un doux attendrissement, il fit un serein effort pour sourire et leur faire croire qu'il ne souffrait pas.

Aussi vite qu'elle le pouvait, la tête troupe descendait par les allées, parcourant pour se réfugier dans un pavillon, caché derrière les pins et le buis. Le marquis fut déposé sur un mauvais lit qui se trouvait avec quelques sièges, dans cette demeure depuis longtemps abandonnée. Le curé Peretty, aidé de Philippe et d'Antoinette, fit avec le mouchoir celle-ci un premier pansement. Les hommes partirent en même temps pour tâcher de gagner Remoulins, par des chemins détournés, afin d'en mener un médecin et d'appeler la population au secours du château.

Philippe souffrait comme si l'on eût percé son cœur de vingt coups de poignard. Son père mourant la main dans laquelle il était né livrée à des vandales qui, sans doute, en ce moment, souillaient et dispersaient les plus chers souvenirs de sa jeunesse. Antoinette, accablée par les désastres de cette terrible nuit : voilà quels lieux se pressaient devant ses yeux. Puis, il pensait à Dolorès, à Cours, qu'il ne pouvait faire avertir de ce qui se passait. A ces maux se joignait un désespoir que lui causait son incapacité. Il avait suffi d'une poignée de scélérats pour porter la mort dans sa famille, et il ne pouvait rien pour eux. Il aurait voulu remonter vers le château, y mourir en châtiant ses ennemis. Mais il était retenu auprès d'Antoinette, dont il serait peut-être bientôt l'unique protecteur. Il se plongé dans ces sombres pensées, lorsque tout à coup une rumeur confusée arriva jusqu'à lui. En même temps un homme, qui s'était aventuré dans

pare pour épier les faits et gestes des pillards, entra précipitamment en prononçant ces paroles :

— Ils brûlent le château !

Après tant d'épreuves survenues en si peu d'instants, cette nouvelle laissa Philippe presque insensible. Il fit quelques pas au dehors. Une colonne de flammes et de fumée montait dans le ciel qu'elle caubrait en l'obscurcissant. Les arbres se coloraient d'une teinte rougeâtre sinistre, et les crépitements de l'incendie qui s'étendait rapidement arrivaient aux oreilles de Philippe, au milieu des chants et des cris. Deux larmes montèrent à ses yeux. Il les essuya. Puis, résigné, il se préparait à rejoindre son père, lorsque l'abbé Peroty qui l'avait suivi s'approcha de lui.

— Du courage, mon pauvre enfant ! dit le bon prêtre.

— J'en aurai, monsieur le curé. A la perte de nos biens, je me soumettrai sans peine : mais, à la mort de mon père...

Il ne put achever. L'abbé, qui avait perdu tout espoir, garda le silence. Mais bientôt il reprit :

— J'ai une crainte que je ne peux vous cacher. J'ai peur que ces forcenés, après avoir incendié le château, ne veuillent aussi saenger le parc et ne découvrent notre retraite. Je ne crains rien pour moi, je resterai auprès du marquis. Ils respecteront un moribond et un prêtre en cheveux blancs. Mais, vous, Philippe, vous ne devez pas rester ici plus longtemps. Fuyez avec mademoiselle de Mirandol.

— Je ne peux abandonner mon père ! s'écria Philippe. Si notre retraite est découverte, nous nous y défendrons jusqu'à la mort.

Le curé s'inclina. Puis tous les deux se rendirent auprès du marquis. En le voyant rentrer, ce dernier se souleva, et s'adressant à Philippe :

— Le château brûle, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

La réponse de Philippe parut causer à M. de Chamondrin une violente douleur. Après quelques instants, il fit un signe à son fils qui s'approcha de son lit. Alors il reprit :

— Ecoute-moi, Philippe, il faut quitter la France. Ce malheureux pays entre dans une série de maux que ni toi ni tes pareils ne conjurerez et dont vous serez les victimes, si vous y restez exposés. Il faut partir, Philippe. Songe, mon enfant, que tu vas être le seul héritier du nom de Chamondrin.

— Vous vivrez, mon père.

— Non : la mort me presse. Je la sens près de moi, et je ne peux me faire illusion. Aussi, Philippe, je veux te prier d'exaucer un de mes vœux les plus chers. Je veux, avant de mourir, avoir l'assurance qu'après moi, ma famille ne s'éteindra pas. Consens à épouser Antoinette.

Philippe, on le sait, était résolu à ce mariage. Depuis qu'il avait perdu tout espoir de décider Dolores à devenir sa femme, la pensée de s'unir à une autre ne le révoltait plus, alors surtout qu'il se savait aimé.

— Je suis prêt à vous obéir, mon père répondit-il.

— Mais veuillez remarquer que mademoiselle de Mirandol est riche, que je n'ai plus rien.

Le marquis l'interrompit, et, appelant Antoinette, il lui dit d'une voix de plus en plus affaiblie :

— Antoinette, désormais, Philippe est pauvre. Sa position est brisée ; l'appui du roi ne peut plus rien pour lui, et le pouvoir passe aux mains de nos ennemis. Néanmoins, voulez-vous toujours l'épouser ?

— Si je le veux ! s'écria mademoiselle de Mirandol. Je n'ai jamais été plus heureuse d'être riche.

Philippe pressa la main de la noble enfant, tandis que, touchant à l'ago-

nie, le marquis tressaillait de joie. Il reprit :

—Vous partirez, mes enfants. Vous vous marierez aussitôt que les circonstances vous le permettront. Vous vivrez à l'étranger, jusqu'au jour où la France recouvrera la raison qu'elle perd en ce moment. Promettez de m'obéir.

Ils promirent d'un accent que brisaient les sanglots.

—Je suis heureux, dit doucement le marquis, dont l'agonie commençait. L'abbé, donnez-moi l'absolution.

Antoinette et Philippe restèrent à genoux. Un quart d'heure plus tard le marquis expirait. Au même moment l'homme qui avait signalé l'incendie du château, et qui de nouveau était sorti pour veiller autour du pavillon, y entra brusquement.

—Ils se répandent dans le parc ! Ils viennent de ce côté !

Le curé Peretty, qui était en prière, se releva :

—Fuyez tous ! s'écria-t-il.

—Ma place est ici, répondit Philippe.

Antoinette l'approuva d'un regard.

—Au nom de votre père qui vous a ordonné de vivre, je vous ordonne de fuir.

Et parlant ainsi, l'abbé montrait la porte.

—Mais qui lui donnera la sépulture ? s'écria Philippe.

—Moi ! Partez, répondit l'abbé.

Antoinette et Philippe se laissèrent entraîner.

Le curé Peretty resta seul en face du cadavre de M. de Chamondrin. Il s'agenouilla, et, calme comme s'il eût été dans son presbytère, il récita les prières que l'Eglise adresse au ciel pour l'âme des morts. La faible lueur d'une chandelle aux trois quarts consumée éclairait cette veillée funèbre. Au dehors, une clarté resplendissante embrasait la campagne. Les bandits couraient dans le parc en vociférant.

arrachant les fleurs, les arrachant les statues, les vases de assouvissant sur des objets in la fureur qu'ils n'avaient pu a sur des vivants.

Tout d'un coup, l'un d'eux de le pavillon. La porte est ou entre. Quelques-uns de ses cau le suivaient. Un prêtre aux e. blancs se dresse devant eux. D' te, il leur montre le grabat où le corps inanimé du marquis d mondrin et leur dit :

—La mort a passé déjà par l tirez-vous. . .

Il n'a pas le temps d'achev violent coup de hache le renver le sol, la tête fracassée. On fou corps aux pieds, et l'un des ass prend plaisir à promener cont flamme. L'incendie s'allume e roule bientôt ses flammes simi Alors, l'odieuse troupe s'enfuit continuer sa course dévastatrice. pillage du château a duré trois he Les pillards ne se retirent que lo la garde nationale de Remouins courant trop tard au secours du quis de Chamondrin, est signalé l'un d'eux. Ils se dispersent alors tous les sens pour échapper au e ment qu'ils ont mérité.

Lorsque, au surlendemain, de épouvantable nuit, Coursegol a anxieux, éperdu, devant le cha les murs seulement restaient de. De l'imposante demeure où il éta on ne voyait que des ruines, des sortaient des nuages de fumée. ferme, le pavillon, avaient su même sort, et le parc n'offrait qu'un amas d'arbres et de décom parmi lesquels des bohémiens e mendians, vautours que rien n bute, cherchaient encore les e qu'avait épargnés le feu. A ce facile, Coursegol ne put retenir u de désespoir et de rage. Mais con sa douleur s'accrut lorsqu'il ar

deux cadavres, celui du marquis et celui du curé Peretty, avaient été découverts à moitié consumés sous des pierres chaudes encore ! Philippe et Antoinette étaient-ils morts aussi ? Nul ne le savait. Un seul individu prétendit les avoir vus fuir. Ce doute était pour Coursegol plus horrible que la réalité poignante qu'il avait sous ses yeux. Il s'accroupit sur l'herbe calcinée, et là, sombre, immobile, livré à un désespoir le plus effroyable, il pleura amèrement.

CHAPITRE VI

PARIS EN 1792.

Le 3 septembre 1792, vers onze heures du matin, un homme de haute taille, à la physionomie énergique, aux mains hâlées, suivi d'une jeune femme, se présentait, arrivant par la route de Lyon, à la barrière du Trône. Ils étaient l'un et l'autre vêtus comme des paysans du Midi. La jeune femme portait le costume des Provençales et sur le bras une mante de couleur sombre, qui l'avait abritée contre la fraîcheur de la nuit, et que la chaleur du jour rendait inutile. L'homme avait une veste et des culottes de laine noire, un bonnet en peau de renard, des bas bleus et des souliers à semelles épaisses. La fatigue, empreinte sur leurs traits, la poussière qui couvrait leurs vêtements, la sueur qui coulait sur leur visage, attestaient une longue marche. Lorsqu'ils furent en vue de la barrière, l'homme qui tenait une valise à la main s'arrêta pour reprendre haleine. La jeune femme l'imita, et, tandis que, débarrassé de son fardeau, il s'asseyait sur le bord de la route, elle jeta du côté de Paris des regards anxieux.

— Voulez-vous nous laisser passer ? murmura-t-elle à demi-voix, épouvantée déjà d'avoir à subir l'interroga-

toire des soldats qui gardaient la barrière.

— Nos passe-ports ne sont-ils pas en règle ? demanda son compagnon. S'il s'agissait de sortir de Paris, cela ne suffirait peut-être pas. Mais, pour y entrer, c'est plus qu'il n'en faut. Soyez sans crainte, mademoiselle, on ne nous tiendra pas longtemps à la porte.

— Coursegol, cesse de m'appeler mademoiselle. Appelle-moi ta fille. Si tu n'en prends l'habitude, tu te tromperas quelque jour, alors qu'il y aura danger à se tromper.

— Je sais mon rôle et je le joue à merveille, lorsque nous sommes devant les étrangers; mais entre nous, je ne puis oublier que je ne suis que votre serviteur.

— Mon serviteur ! non, mais mon ami, mon père ! N'as-tu pas pour moi la tendresse, les soins que tu aurais eus pour ta fille ?

Coursegol ne répondit que par un regard. Mais ce regard prouvait que Dolorès avait dit la vérité et que l'ancien garde du château de Chamondrin ne cessait pas de lui témoigner la paternelle sollicitude dont on a vu les preuves dans la première partie de ce récit.

— C'est égal, reprit-il au bout de quelques instants, si vous m'aviez cru, nous serions restés dans ce village où le coche s'est arrêté. Nous aurions attendu une occasion plus propice pour arriver au but de notre voyage.

— J'ai tant de hâte d'être rendue. Il me semble qu'en me rapprochant de Paris, je me rapproche de Philippe et d'Antoinette. S'ils vivent encore, c'est à Paris que nous devons les retrouver.

— Oh ! ils vivent, j'en suis bien sûr. Mais n'ont-ils pas émigré ? Et alors, pourquoi resterions-nous dans une ville pleine de périls ?

— Nous y vivrons retirés, tranquilles, à l'affût des événements, sans que nul fasse attention à nous, et mieux

placés pour avoir des nouvelles que si nous étions demeurés dans un village. Mon cœur m'assure que nous ne sommes pas loin de nos amis.

—Allons, Dieu t'entende, ma fille, répondit Coursegol qui s'exerçait à son rôle de père : si, comme j'en ai l'espoir, Bridoul n'a pas oublié l'ami d'autrefois, nous serons en repos dans sa maison.

—N'es-tu pas sûr de lui ? demanda Dolorès avec inquiétude.

—Est-on sûr de quelqu'un par le temps qui court ? Bridoul a été mon camarade au régiment. Il m'aimait. Il aimait surtout M. Philippe, notre capitaine à tous les deux. Mais aujourd'hui le souvenir d'une telle amitié est un crime. Il faut oublier, et la peur rend parfois craintifs et lâches les cœurs les mieux trempés. Cependant, je serais bien surpris si Bridoul avait changé. Enfin, nous le saurons bientôt. Maintenant, en route, ma chère fille, et, à la barrière, ne te trouble pas si l'on nous interroge.

—Sois sans inquiétude, mon père, répondit Dolorès en souriant.

Coursegol reprit la valise. D'un pas ferme, il se dirigea vers la barrière. Dolorès le suivit en essayant de contenir les battements de son cœur, plus troublée qu'elle ne l'avait été durant le cours de ce long voyage. Au moment où ils franchissaient la grille entrouverte, une sentinelle les arrêta et les fit entrer dans une petite maison qu'occupaient des gardes nationaux, chargés de veiller sur ce point à la sûreté de Paris. Le poste était commandé par un lieutenant, un tout jeune homme au visage imberbe, presque un enfant. En voyant entrer une belle fille, suivie d'un homme âgé, il se leva, et, s'adressant à ses soldats :

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

—Je désire pénétrer dans Paris, lieutenant, répondit Coursegol sans être interrogé.

—Pénétrer dans Paris ! tu choisis

bien ton moment ! Il y a force gens qui s'y trouvent et qui voudraient être sortis ! Cette citoyenne ? ajouta l'officier en désignant Dolorès.

—C'est ma fille !

—Assieds-toi, citoyenne, reprit lieutenant en offrant sa propre chaise à Dolorès.

Elle obéit, tandis que l'interrogatoire de Coursegol continuait.

—D'où venez-vous ?

—De Beaucaire !

—A pied ?

—Non, citoyen, nous avons quitté la coche à Montneron. Le conducteur n'avait d'autres voyageurs que moi. En apprenant les troubles de Paris, j'ai déclaré qu'il en attendrait la fin. Une diligence était chargée de marchandise. Il redoutait d'être pillé.

—Prend-il les patriotes pour des lâches ? s'écria l'officier avec colère. Je suis de garde quand sa voiture entrera, il recevra la leçon qu'il mérite. Tu as des passe-ports, je pense ?

—Les voici.

Le chef du poste prit les papiers. Coursegol lui tendait et les examina avec attention.

—Ils ont deux ans de date ! fit-il. as-tu passé ces deux ans ?

—Ma fille a été malade en route, diverses reprises, nous avons dû nous arrêter. Nous avons fait de longs jours à Vienne en Dauphiné, à Dijon à Montereau. Mais tu remarques, citoyen, que les passe-ports portent visa des autorités de ces villes.

—En effet, Eh bien, on va vous conduire à la section, et si vos papiers sont en règle, comme je le crois, vous serez libres dans Paris.

Le jeune lieutenant se retourna pour donner un ordre à l'un de ses soldats. Mais soudain il se rapprocha de Coursegol, et, s'exprimant avec bienveillance, il lui dit à voix basse :

—Vous m'avez l'air de braves gens, ta fille et toi ; je serais désolé que vous arrivât malheur ! Paris n'est

gât. Depuis hier, on massacre des prisonniers, et peut-être ferais-tu bien, pour la citoyenne et pour toi, d'attendre que la colère du peuple soit apaisée.

— Mais nous sommes du peuple nous, répondit Coursegol. Nous n'avons rien à craindre. D'ailleurs, je connais un brave patriote qui peut, au besoin, répondre de nous : le citoyen Bridoul, qui tient dans la rue Antoine un débit de vins.

— A l'enseigne du "Bonnet phrygien ?" s'écria l'officier.

— C'est cela même, répondit Coursegol avec assurance, bien qu'il eût ignoré jusqu'alors l'enseigne sous la protection de laquelle son ami Bridoul avait placé son établissement.

— Bridoul est, en effet, un patriote. Grâce à lui, vous ne risquez rien ! On va vous conduire à la section.

— Merci tout de même, lieutenant, fit Coursegol.

Paris, prenant sous son bras celui de Dolores, il suivit le soldat chargé de les escorter jusque auprès des autorités municipales. Là, l'interrogatoire commença. Coursegol renouvela ses réponses. Comme des gens qui demandaient à entrer dans Paris ce jour-là ne pouvaient inspirer des soupçons, quelques instants après, Coursegol et Dolores, munis de leurs passe-ports visés à nouveau, circulaient librement dans les rues, surpris et alarmés par le spectacle qui se déroulait sous leurs yeux.

Les derniers contemporains du grand drame révolutionnaire disparaissent tous les jours. L'âge a courbé leur corps, blanchi leurs cheveux, affaibli leur mémoire. Bientôt il ne restera plus aucun de ceux dont le témoignage pouvait aider les historiens à ces temps orageux dans la recherche de la vérité. Mais parmi ceux qui survivent et qui, dans l'année 1792, étaient en âge de voir, de comprendre et d'être impressionnés, il en est peu

qui n'aient conservé, pareil à une empreinte ineffaçable, le souvenir de la terreur qui régna dans Paris, durant la journée de septembre. Depuis le dix août, Paris avait été livré aux agitations, aux émeutes. L'arrestation de la famille royale, les débats populaires des sections et des clubs, les rivalités de la Commune et de la Convention, les levées des volontaires, c'était là plus d'événements qu'il n'en fallait pour jeter le trouble, le désordre, l'effroi dans une grande capitale. Les affaires paralysées, les magasins fermés pour la plupart, les quartiers aristocratiques désertés, l'émigration enlevant à la France des milliers de citoyens, les rues pleines d'une foule en haillons, sinistre, féroce ; le luxe qui faisait vivre les artisans, proscrit ; la disette aux portes du pays, l'argent disparu, les lieux de plaisir dévastés, les jardins et les galeries du Palais-Royal restant seuls comme le dernier rendez-vous accessible aux passions sensuelles d'un peuple qui, pressentant la mort, veut frénétiquement jouir de ce qui lui reste de vie : telle était la physionomie de Paris.

Dans les derniers jours d'août, on connut la nouvelle de la prise de Longwy par les Prussiens, le siège de Verdun, les préparatifs des Russes et des Allemands prêts à marcher sur la France. Il n'en fallut pas davantage pour exciter les terreurs du peuple parisien, pour attiser ses colères contre ceux qu'il appelait des aristocrates et qu'il accusait de complicité avec les ennemis de la nation.

Le 29 août, par ordre de la Commune, les barrières sont fermées. On n'entre plus dans Paris qu'avec un passe-port qui doit être visé aux sections. On n'en sort à aucun titre, sous aucun prétexte. Les Parisiens restent prisonniers. Des visites domiciliaires ont lieu dans toutes les maisons, dans chaque appartement. Riche ou pauvre, chacun doit les subir. Tout objet sus-

pect est saisi, tout homme chez lequel on en découvre est arrêté. Les visiteurs accomplissent leur mission brutalement, quelques-uns faisant main basse sur les objets précieux qui se trouvent sous leurs mains. Ils frappent les murs pour voir si aucune cachette n'y est dissimulée : ils sondent les matelas et les éventrent à coups de pique et de poignard. A la suite de ces visites, plusieurs milliers d'individus sont arrêtés, conduits, pour y être interrogés, à l'Hôtel de ville, où le plus grand nombre reste, durant trente heures, debout, sans nourriture, attendant que le tour de chacun soit venu de comparaître devant les membres de la Commune. Après cet interrogatoire, les uns sont relâchés, les autres dirigés sur les prisons, qui s'emplissent à ce point que, le 1er septembre, il ne s'y trouve plus de place pour les derniers venus.

Le lendemain, 2 septembre, vingt-quatre individus -- prêtres presque tous, -- sont arrachés à la mairie, où ils se trouvaient encore, empilés dans des liacres, conduits par une troupe furieuse à l'Abbaye, massacrés en y arrivant. Après ce premier exploit, les massacreurs courent aux Carmes, au Châtelet, à la Conciergerie, répandent autour d'eux le sang, donnant la mort aux innocents et aux coupables, à des voleurs et à d'honnêtes gens accusés de crimes imaginaires, sans qu'il leur soit permis de se justifier. La nuit s'arrête pas la rage des assommeurs ! Le 3 septembre, ils tuent de nouveau à l'Abbaye, à la Force, aux Bernardins. Enfin, le 4, ils mettent à feu et à sang la Salpêtrière et Bicêtre, accomplissant des horreurs que la plume se refuse à raconter.

Durant ces trois jours, le tocsin sonne. Des bandes ivres de luxure et de sang, composées de sans-culottes et de tricoteuses, parcourent les rues, poussant des cris de mort, sans que nul songe à mettre un terme à leurs

sanguinaires fureurs. Terrifiés, proie à une panique véritablement singulière, si l'on considère le nombre relativement restreint des assaillies, les citoyens demeurent enfermés dans leurs maisons. L'Assemblée nationale semble impuissante à arrêter les fureurs de ces heures tragiques : son inertie, la Commune semble favoriser. Quelques efforts isolés vainement tentés.

Des ces journées égales par leur peur qu'elles inspirent à quiconque, après soixante-seize ans, en étudié les péripéties, la plus sombre fut celle du 3 septembre, qui vit périr, parmi tant de victimes, la princesse de Lamballe odieusement massacrée pour avoir trop aimé la reine. Frappé à mort, jeté d'abord sur un monceau de cadavres, dépouillé ensuite de ses vêtements, son corps reste exposé aux regards d'un populace infâme. Un des bandits se détache de ce pauvre corps souillé par la boue, et plus encore par les mains des assassins, la tête charmante qui en était la plus belle part ; d'un geste, écartelant le tronc avec une cruauté que rien ne peut assourdir, s'en disputent les lambeaux sanglants. Puis, commence une épouvantable mascarade. Semblables à des bêtes enragées, portant en triomphe, comme des trophées de victoire, ces dépouilles de mort, la troupe des assassins s'élançe dans la rue du Roi-de-Sicile, où était située la prison de la Force, et va porter la terreur au centre de Paris, en s'arrêtant sous les croisées du Temple et sous celles du Palais Royal.

Il était environ midi, au moment où Courseglou et Dolorès, ayant traversé la place de la Bastille, pénétrèrent dans la rue Saint-Antoine, au milieu d'une foule compacte, composée en grande partie d'hommes et de femmes ivres, d'enfants en haillons, qui hurlaient les uns et les autres et char-

lées, taient d'odieux refrains. Quelques gardes nationaux se mêlaient à eux, nommés à chaque instant par des grousses, pour crier : "Vive la nation !" Es d'ori patriotique que poussaient les solitionats de la République en défendant es nos frontières et que des assassins vo- s ; préférèrent ce jour-là. Les voitures qu' ble essayaient de fendre ce flot mouvant es étaient arrêtées aussi ; ceux qu'elles transportaient, obligés de prouver leur patriotisme en mêlant leurs ac- onclamations à celles du peuple. L'au- die d'ace, la brutalité des sans-culottes et de des tricoteuses n'eurent pas de limi- di tates durant cette journée. Malheur à ibal qui laissait son visage trahir ses sen- aviments, même une seule minute. La meteur, la pitié, la tristesse, étaient ca des crimes qu'on expiait cruellement.

Coursegol avait hésité à s'engager cor dans la rue Saint-Antoine. Il redoutait d' d'exposer Dolorès au contact de cette s multitude aneutée, dont ils ne pou- ou valent encore, ni l'un ni l'autre, s'ex- r pliquer la présence sur ce point. Mais ar plus la grande ville, dans laquelle elle r venait pour la première fois, apparais- u saît à Dolorès sous un aspect odieux, ar plus elle était pressée de se sentir en ur sûreté dans la maison de Bridoul. Or, a la maison de Bridoul était dans la rue e Saint-Antoine ; pour y arriver, il fal- e fait absolument traverser la foule, à u moments de se résigner à attendre qu'elle se fût dissipée. Mais se dissiperait- e elle promptement ? N'y avait-il pas e danger à rester plus longtemps sans e asile, sans protecteur ? Cette pensée é épouvanta Dolorès. Pressée d'arriver, e elle entraîna Coursegol.

D'abord, ils marchèrent sans trop de e difficulté, suivant la masse qui sem- e blait se diriger vers un même but. e Lorsqu'ils eurent dépassé la place e Royale, ils furent obligés de ralentir e leur marche. A la hauteur de la rue e Percée, ils durent s'arrêter. La foule e formait là comme un mur infranchis- e sable. Ils se trouvèrent pressés à ce

point que Dolorès crut qu'elle allait être étouffée. Alors Coursegol étendit les bras, la plaça devant lui, résistant à ceux qui le pressaient en avant et la protégeant contre le choc impé- rieux de cette populace soulevée.

Au milieu du tumulte que nous es- sayons de décrire, Coursegol était préoccupé, autant par l'impatience de Dolorès que par les doutes qu'il éprou- vait lui-même en songeant à Bridoul. Il ne l'avait pas vu depuis trois ans. Il savait seulement que Bridoul, en quittant le régiment, avait acheté le fonds d'un marchand de vin. Mais en apprenant que son ancien camarade débitait sa marchandise à l'enseigne du "Bonnet phrygien", il se deman- dait avec effroi s'il n'allait pas trou- ver, au lieu d'un ami, un patriote exalté qui refuserait de venir en aide à l'ex-serviteur d'un marquis. Ces ré- flexions l'avaient tenu silencieux jus- que-là. Mais en se retrouvant arrêté par la foule, il eut la pensée de s'en- quérir de la cause du mouvement au- quel il était mêlé sans le comprendre. S'adressant à un homme placé à quel- ques pas de lui, qui semblait, tant était grande l'impassibilité de son vi- sage, ne prendre aucune part aux émotions dont il était témoin, Course- gol lui dit :

—Que se passe-t-il donc ?

—Ce qui se passe ! reprit l'inconnu, non sans amertume. On va promener dans Paris la tête de la Lamballe.

Coursegol ne put retenir un mouve- ment d'horreur et de pitié. A diverses reprises, lorsqu'il accompagnait Phi- lippe chez le duc de Penthièvre, il avait entrevu la princesse qui, l'on s'en souvient, protégeait son jeune maître. En même temps, la pensée que Dolorès allait être témoin de cette horrible exhibition l'épouvanta. Il se promit de veiller autour de lui afin d'éviter au regard de la jeune fille le spectacle odieux qu'attendait la cohue frémissante. Tout à coup, Dolorès, qui

depuis un moment était immobile à la même place et sentait sous ses pieds un sol humide et glissant, comme si elle eût marché dans un ruisseau, se retourna vers Coursegol et lui dit :

—Je suis dans l'eau.

Coursegol recula brusquement et parvint à gagner assez de terrain pour déplacer Dolorès. Dégagée, grâce à cet effort, elle put respirer. Machinalement, elle regarda la terre et poussa un cri d'effroi.

—Du sang ! du sang ! fit-elle éperdue.

Les yeux de Coursegol suivirent la direction de ceux de Dolorès. Elle ne s'était pas trompée. Il y avait là une mare de sang, et un peu plus loin un cadavre que la foule piétinait depuis une heure.

—Mais où sommes-nous donc ? murmura Coursegol terrifié.

L'homme qui lui avait parlé déjà se rapprocha et lui dit :

—Vous êtes à cent pas de la prison de la Force, où tout à l'heure encore on massacrait les prisonniers.

Puis se rapprochant plus encore, de façon à n'être entendu que de Coursegol, il ajouta :

—Recommandez à cette jeune fille de ne pas crier de nouveau comme elle vient de le faire tout à l'heure. Si quelque exalté l'avait entendue, on vous eût fait un mauvais parti.

Au même moment la foule se remit en marche. L'homme disparut. Coursegol, agité par des émotions si nouvelles pour lui, se retourna. Dolorès était évanouie dans ses bras. Le pauvre homme promena autour de lui un regard désespéré. Soulain ses yeux s'arrêtèrent sur une enseigne posée au-dessus d'une boutique de l'autre côté de la rue. Cette enseigne représentait un bonnet rouge sur une planche noire, au-dessus duquel on lisait ces mots peints en grosses lettres rouges aussi : "Au Bonnet phrygien". Depuis un quart d'heure, il était, sans le savoir, en face du cabaret de Bri-

doul. Il poussa un cri de joie, et Dolorès dans ses bras robuste d'une voix de stentor :

—Place ! place ! braves citoyens une femme évanouie, ma fille !

Le costume provençal de Dol trompa les individus qui barraient le passage.

—C'est un Marseillais, dit une v

A cette heure, pour les bons patriotes, tout Marseillais était un héros. La grande taille de Coursegol en posait encore.

—Oui, reprit-il, je suis un des Marseillais venus au secours des Français !

On s'écarta devant lui. Il put atteindre la boutique du "Bonnet phrygien" ; il entra. Dans la salle du cabaret, il y avait peu de monde. Il déposa Dolorès sur une chaise. Sans rien voir qu'elle, sans rien entendre, il courut au comptoir prit un verre d'eau, revint vers la jeune fille, lui baigna les poignets et les tempes : bientôt elle ouvrit les yeux.

—Chère petite, es-tu mieux ? demanda-t-il avec sollicitude.

—Oui, oui ! mon bon Coursegol, répondit Dolorès. Elle se reprit : O mon père ; mais j'ai eu bien peur.

—La citoyenne a été pressée dans la foule ! dit tout à coup une voix derrière Coursegol.

Il se retourna et vit une femme jeune encore. Un souvenir rapide traversa son cerveau. Il se rappela que Bridoul était marié.

—N'êtes-vous pas la citoyenne Bridoul ? fit-il.

—Sans doute ! Cornélie Bridoul !

—Votre mari ?

—Le voilà.

Bridoul apparut. Il avait suivi la femme pour voir de près la jeune provençale qu'on venait d'apporter dans son cabaret.

—Me reconnais-tu ? demanda Coursegol.

— Coursegol !

— Oui ! Je suis ton beau-frère. Cette jeune fille est ta nièce. Nous arrivons de Beaucaire. Je t'expliquerai tout.

Bridoul regarda rapidement autour de lui. Nul ne les observait. Les individus attablés dans la salle venaient de se lever en masse et de se porter en avant vers la porte, attirés par le tumulte croissant de la foule qui hurlait au dehors.

— Femme, emmène la citoyenne ! dit Bridoul, nous allons être envahis.

Celle-ci s'empressa d'obéir. Elle entraîna Dolorès dans l'arrière-boutique.

Il était temps. Encore cinq minutes, et les regards de Dolorès auraient eu à subir un spectacle plus hideux encore que celui auquel elle venait d'assister. Le cabaret fut pris d'assaut. La

foule suivait une douzaine d'hommes à figure sinistre, aux cheveux épais, aux regards abrutis, couverts de sang, dépenaillés. On montait sur les chaises, sur les tables, pour les mieux voir.

C'étaient les égorgeurs de la Force. Ils demandèrent du vin, que Bridoul

s'empressa de leur servir. L'un d'eux portait à la main une tête de femme fraîchement coupée, dont la chevelure blonde était enroulée autour de son bras nu. Pour boire, il posa cette tête toute droite sur le comptoir d'étain.

Coursegol ferma les yeux pour ne pas voir. Il avait reconnu les traits de la princesse de Lamballe. Lorsque ces hommes eurent bu, l'un d'eux dit :

— Maintenant nous allons faire reconnaître la tête de la citoyenne afin qu'Antoinette puisse la reconnaître.

En s'adressant à Bridoul, il ajouta :

— Connais-tu un perruquier dans le quartier ?

— A cent pas d'ici, citoyen, place de la Bastille, répondit Bridoul.

— En route ! s'écrièrent les égorgeurs.

L'un d'eux ayant repris la tête de la malheureuse princesse, la troupe se remit en marche, suivie de la foule

qui l'escortait depuis la Force. Quelques minutes après, le cabaret était vide. Bridoul s'élança dans l'arrière-boutique. Coursegol le suivit. Par bonheur, les deux femmes n'avaient rien vu. Grâce aux soins de Cornélie Bridoul, Dolorès était maintenant en possession de tout son calme.

— Avant tout, demanda le marchand de vin à Coursegol, êtes-vous rangés parmi les suspects ? Fuyez-vous des poursuites ? Dois-je vous cacher ?

— Non, répondit ce dernier. Nous sommes venus à Paris avec l'espoir d'y trouver M. Philippe.

— Notre ancien capitaine ?

— Lui-même, reprit Coursegol, qui raconta sur-le-champ à son ancien camarade les événements que nos lecteurs savent déjà.

Bridoul l'écouta en silence, douloureusement ému, en apprenant les malheurs dont son ami lui faisait le récit. Lorsque ce dernier eut fini, il prit la parole à son tour.

— Je suis prêt à affirmer que le capitaine n'est pas à Paris. S'il y était, il aurait couru, comme tous les nobles, de très grands dangers, et, dans le danger, il aurait songé à son ancien soldat Bridoul dont il connaissait le dévouement.

— Ah ! tu n'as pas changé ! s'écria Coursegol en lui serrant les mains.

— Non, je n'ai pas changé : tel tu m'as connu, tel tu me trouves. Seulement, mon brave, il faut être prudent. Tu as bien fait de venir dans ma maison. Jusqu'à nouvel ordre, la citoyenne et toi vous y demeurerez avec nous. Vous êtes de la famille. Plus tard, s'il y a lieu, nous aviserons. Mais, dès ce soir, je te conduirai à la section du Temple dont je fais partie. Je te présenterai comme mon beau-frère, un brave patriote du Midi.

— Que diable veux-tu que j'aie à faire à la section du Temple ? demanda Coursegol.

— Ce que tu iras y faire ? tu iras

hurler avec les loups ; ce qui est le seul moyen de n'être pas mangé par eux.

Coursegol résistait encore.

—M. Bridoul a raison, objecta timidement Dolorès.

—Ma nièce, vous vous rangez à l'avis de votre oncle, et vous faites bien, reprit Bridoul. Seulement, gardez-vous de m'appeler monsieur. Cela suffit, par le temps qui court, pour conduire en prison !

—Tout est donc un crime ? s'écria Coursegol.

—Tout ! répondit Bridoul, et le plus grand de tous serait de te croiser les bras ici pendant que les bons patriotes vont entendre pérorer dans les clubs les amis du peuple. On t'épiérait, on te surveillerait, car nous sommes entourés d'espions, et, à la moindre allure suspecte, nous irions tous dormir sur la paille des Madelonnettes ou de l'Abbaye, en attendant mieux. Ainsi, attention !

Coursegol poussa un gémissement.

—Ne vas-tu pas soupirer ? fit Bridoul. Ce que je dis, ce que je fais n'empêche pas de rendre service à qui le mérite. Au contraire ! Je serais riche, si j'avais autant de mille louis que j'ai fait sauver des gens depuis le 10 août !

—Fais-toi, notre homme ! fit vivement madame Bridoul ; si l'on t'entendait !

—Oui, oui, Cornélie, je m'arrête. Il n'y a ici que des patriotes, des braves sans-culottes, toujours prêts à crier : "Vive la nation !" "

En parlant ainsi, Bridoul passa dans sa boutique, où divers clients venaient d'entrer.

L'ancien dragon Bridoul avait dépassé la quarantaine. C'était un homme de petite taille que les protections seules avaient pu faire entrer dans la cavalerie. Il n'avait rien en effet de ce qui constitue un beau cavalier. Ses jambes courtes, son ventre proémi-

ment, ses bras énormes, ses mains grasses lui donnaient, lorsqu'il se tenait immobile, l'air d'un pingouin au re-



LE DRAGON BRIDOU.

Une grosse tête aux cheveux ébouriffés, déjà gris, avec des yeux ronds surmontant son corps aux allures un peu grotesques. Mais tout de bon éclatait dans son regard, sa voix était si pénétrante que l'on devinait sous ses formes épaisses un brave homme et qu'on se sentait, en le voyant, vivement attiré vers lui. Vingt-cinq ans de sa vie s'étaient écoulés au service du roi. Il avait vaillamment versé son sang, exposé ses jours et gagné, grâce à l'habileté qu'il apportait en traitant avec les recruteurs, quelques mille livres. Cette petite fortune lui permit un jour de quitter l'armée et de se marier. Une

La jeune ouvrière du faubourg du Roule dont les beaux yeux avaient, ainsi qu'il le disait lui-même, percé son cœur de part en part, consentit, bien que beaucoup plus jeune que lui, à l'union de leurs destinées. En 1789, les nouveaux époux achetaient un débit de vin sur la porte duquel, après le 10 août, ils collèrent prudemment l'enseigne du "Bonnet phrygien".

Dans le fond de l'âme, le citoyen Bridoul et sa femme Cornélie nourrissaient les opinions royalistes les plus ardentes. Après l'emprisonnement de Louis XVI et des siens, ils pleurèrent amèrement. Mais ils éprouvaient déjà un sentiment qui allait devenir général, sous l'empire duquel s'accomplirent la plupart des événements de cette sanglante époque. Ils eurent peur. Ils ne voulaient pas être rangés parmi les suspects. Ils n'hésitèrent pas à mentir à leur conscience, à leur cœur, en professant ouvertement des doctrines que, secrètement, ils abhorraient, mais qui leur donnaient la réputation de patriotes irréprochables. C'est alors que le cabaret du "Bonnet phrygien" devint le rendez-vous des révolutionnaires du quartier. Il y eut là des conciliabules secrets — petits clubs dans lesquels on préparait les propositions à faire aux sections — auxquels Bridoul assista, qui l'éclairèrent à diverses reprises sur les projets des sans-culottes et lui fournirent les moyens de sauver la vie à plusieurs citoyens mis hors la loi. La peur l'avait rendu circonspect, mais non lâche. Avec une habileté merveilleuse, il conspira contre le nouvel état de choses, en se faisant le complice de quelques proscrits, en favorisant leur fuite, en se chargeant de veiller sur leurs biens, destinés à la confiscation. Il eut le bonheur de trouver dans sa femme une auxiliaire, dont la résolution, le courage, le sang-froid ne lui firent jamais défaut. On ne sera plus surpris, après ces explications, de l'ac-

cueil que les époux Bridoul avaient fait à Dolorès et à Coursegol. Pour accomplir le bien, on les trouvait toujours prêts.

Le soir même de son arrivée, Dolorès fut installée dans une chambre que les époux Bridoul possédaient au-dessus de leur cabaret. Coursegol se logea dans un petit cabinet attenant à cette chambre. On pouvait arriver sans traverser l'établissement à ce local, que, jusqu'à ce jour, Bridoul avait loué au mois. Une allée étroite, mais propre, y conduisait. Dolorès et Coursegol n'étaient donc pas exposés à se mêler, contre leur gré, à la foule des consommateurs qui, durant de longues heures, remplissaient la salle du marchand de vin. Il fut décidé que les repas auraient lieu en commun dans l'arrière-boutique où couchaient les époux Bridoul. On décida également que Dolorès quitterait le costume provençal sous lequel elle était arrivée à Paris. Elle se vêtit comme les jeunes filles de la petite bourgeoisie. Il fallait éviter tout ce qui pouvait attirer l'attention, et déjà la beauté de Dolorès n'était que trop faite pour provoquer dans les rues les regards curieux des passants.

A dater de ce jour, commença pour elle une vie modeste, mais agitée. Condamnée, dès qu'elle quittait sa chambre, à vivre parmi les gens du peuple, elle était chaque jour témoin des événements tumultueux qui caractérisaient cette époque.

Le dimanche qui suivit son arrivée à Paris, Dolorès, qui s'était convaincue que Cornélie Bridoul professait des sentiments religieux, lui dit dès le matin :

— A quelle heure allez-vous à l'église ? J'y veux aller avec vous.

— A l'église ! pourquoi faire ? demanda Cornélie étonnée.

— Pour entendre la messe.

— Vous iriez entendre la messe d'un prêtre assermenté ?

Et comme Dolorès la regardait avec surprise, Cornélie ajouta :

—Les offices divins sont célébrés par des prêtres renégats, qui ont adhéré à la constitution civile du clergé.

—Alors, vous n'allez plus dans les temples ?

—Puisqu'on ne nous laisse pas la liberté d'y prier.

Le soir venu, après le souper, comme Dolorès se préparait à se retirer pour regagner sa chambre, Cornélie, qui était restée seule avec elle dans l'arrière-boutique, tandis que Bridouil, aidé de Coursegol, se préparait à fermer le cabaret, lui dit :

—Ce matin, vous regrettiez de ne pouvoir assister à la messe. J'ai été prévenu qu'un saint vieillard, caché près d'ici par des âmes charitables, célébrerait ce soir le saint sacrifice.

—Oh ! allons-y, s'écria Dolorès.

—Soit ! Je vous emmène. Coursegol nous accompagnera ; Bridouil gardera la maison.

Quelques instants après, Dolorès, Cornélie et Coursegol, munis de la carte de civisme dont tout bon citoyen devait être porteur pour circuler dans Paris après dix heures du soir, sortaient furtivement du cabaret et se dirigeaient vers la place Royale. Les quartiers qu'ils traversaient en faisant de longs détours et en veillant, afin de ne pas se laisser suivre, étaient solitaires. On ne rencontrait guère que des groupes de deux ou trois personnes qui passaient rapidement, comme si les uns se fussent défilés des autres. Une patrouille arrêta nos personnages. Ils exhibèrent leurs cartes de civisme. On les laissa aller sans les interroger. Enfin, ils arrivèrent place Royale, gagnèrent une rue obscure. Une porte était entr'ouverte, contre laquelle se tenait un homme, vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge. Cornélie lui dit quelques mots à voix basse.

—Passez, répondit-il.

Il s'écarta. Dolorès et Cornélie traversèrent rapidement. Coursegol, qui devait garder la rue, ne les suivit pas. Les deux femmes gravirent cinq marches. Au dernier, nouvelle porte basse comme celle du bas. Cornélie dit le mot d'ordre au gardien, qui la fit sa pénétrer. Elles traversèrent plusieurs pièces, peu ou mal meublées, se trouvèrent enfin dans une chambre, éclairée par deux bougies n'ayant pour croisées qu'une lucarne dans le plafond, couverte d'une toile destinée sans doute à cacher ce qu'allait se passer aux espions qui rôdaient en la fantaisie de se promener sur les toits. Au fond de la chambre on voyait une grande alcôve, dont l'intérieur était dissimulé derrière de riches rideaux. Dans cette alcôve quelqu'un allait et venait, sans que nul pût voir ce qui s'y passait. Il y avait dans la chambre environ vingt personnes, toutes femmes pour la plupart. Chacune se tenait debout, silencieuse, immobile dans l'attente de quelque mystérieux événement. Quand onze heures sonnerent, une voix se fit entendre derrière les rideaux.

—Fermez les portes !

Le gardien obéit, vint se placer derrière les assistants qui, d'un mouvement unanime, s'agenouillèrent. Au même moment, les rideaux s'ouvrirent, laissant voir, au fond de l'alcôve, à l'extrémité de la place du lit, un autel illuminé, devant lequel était dressé un crucifix de bois noir, et, au pied de l'autel, un vieillard, un prêtre en cheveux blancs, vêtu des ornements sacerdotaux, assisté de deux hommes, jeunes encore, qui remplissaient l'office de chantants de chœur. La messe commençait. A ce spectacle, Dolorès ne put retenir ses larmes. Après avoir pleuré, elle pria. Elle pria avec ferveur pour Philippe, pour Antoinette, pour ce qu'elle aimait, pour elle-même. La cérémonie dura peu. Le prêtre adressa aux assistants quelques courtes

Exhortations. Le temps était passé des grandes pompes et des longs sermons. À toute minute, on pouvait être surpris, et la vie de tous ceux qui étaient présents eût été menacée, si on les eût arrêtés dans cette modeste chambre, devenue, pour quelques instants, le dernier asile de l'Église romaine proscrite. Lorsque la messe fut dite, les rideaux furent de nouveau fermés et les fidèles sortirent peu à peu, non sans avoir déposé dans un tronc une offrande destinée au vénérable prêtre qui avait officié. Au moment où Dolorès et Cornélie allaient se retirer, le courageux vieillard passa auprès d'elles. Il était vêtu comme un brave patriote, et si bien déguisé qu'elles ne l'auraient pas reconnu s'il ne leur eût adressé la parole. Quant à l'autel et aux vases sacrés, ils avaient disparu comme par enchantement.

Tantôt dans cette maison, tantôt dans une autre, Dolorès put assister régulièrement aux offices. Il ne se passait pas de dimanche sans que Cornélie la conduisit dans quelque mystérieux réduit où des chrétiens en petit nombre semblaient se donner rendez-vous pour prier. Elle fut de la sorte initiée à des actions héroïques dont le spectacle lui apprit à braver les persécutions qui menaçaient les citoyens. Elle fut entraînée à son insu, mais heureuse de se dévouer, dans un complot immense, sorte de ligue secrète, formée naturellement, sans entente préalable, par les gens de bien, pour venir en aide à ceux d'entre eux que le bras redoutable du Comité de sûreté générale pouvait atteindre. C'est ainsi qu'un soir, elle accompagnait Cornélie qui allait porter des vivres à un noble poursuivi et caché aux environs des Invalides ; c'est ainsi qu'un autre soir, elle aidait une vieille religieuse à sortir de Paris où elle était vouée à la mort. À cette existence de dévouement, Dolorès se passionna jusqu'à s'exposer parfois imprudemment,

sans nécessité. Elle était fière de pouvoir seconder les époux Bridou. Elle conçut pour eux une admiration et un attachement qui lui inspiraient tous les jours le désir de les égaler dans la tâche à laquelle ils s'étaient si courageusement consacrés.

Cependant Coursegol, ignorant la plupart des dangers auxquels Dolorès s'exposait, ou ne les connaissant que lorsqu'ils avaient cessé d'exister, alors qu'il ne pouvait plus que blâmer ce qu'il appelait des témérités inutiles, ne perdait pas de vue les causes qui l'avaient décidé à faire avec elle le voyage de Paris. Ce qu'ils se proposaient, c'était, l'on s'en souvient, de retrouver Philippe de Chamondrin et Antoinette de Mirandol, disparus l'un et l'autre durant l'incendie du château au moment où le marquis allait mourir. Bien que Bridou persistât à affirmer que son ancien capitaine n'était pas dans Paris, Coursegol ne se décourageait pas. Durant trois mois, il se livra aux recherches les plus actives. Il retrouva d'anciens soldats qui avaient, comme lui, fait partie de la compagnie de M. de Chamondrin. Il arriva jusque chez quelques-uns des amis de son maître qu'il avait connus lors de son premier séjour à Paris. Il fréquenta les lieux publics. On le vit tour à tour aux Jacobins, aux séances des sections, dans les tribunes de la Convention, au Palais-Egalité, partout où il pensait pouvoir retrouver Philippe. Nul ne put le mettre sur les traces de ce dernier. Chaque soir, en rentrant, après avoir battu le pavé durant toute la journée, il rendait compte à Dolorès de l'inutilité de ses recherches. Celle-ci l'écoutait tristement. Puis, elle hochait la tête et disait :

—Bridou a raison. Philippe et Antoinette ont émigré. Nous sommes condamnés à ne les revoir peut-être jamais. Après tout, cela vaut mieux, puisqu'ils sont en sûreté.

Mais, même en essayant de se consoler ainsi, elle ne parvenait pas à imposer silence au chagrin profond déchiré dans son cœur. Ce qui la désespérait, c'était moins la séparation que l'incertitude. Si vivre loin de ceux que l'on aime est un mal cruel, ce mal n'est-il pas plus cruel encore lorsqu'on est à ce point incertain de leur sort, qu'on ne peut dire s'ils vivent ou s'ils sont morts ? Dolorès aimait Antoinette comme une sœur, et Philippe avec des sentiments plus tendres, bien qu'elle se fût sacrifiée volontairement, résignée à ne voir jamais en lui autre chose qu'un frère. Elle ne pouvait cependant oublier les émotions violentes que ce nom si cher faisait jaillir naître en elle. Elle eût payé de sa vie la satisfaction d'apprendre que Philippe était heureux.

—Allons, ma fille, ne pleure pas, dit saït Coursegol, nous finirons par savoir ce qu'ils sont devenus.

—Ils habitent pour sûr quelque part, en Allemagne ou en Angleterre, ajoutait Bridoul, tourmentés à cause de vous, comme vous l'êtes à cause d'eux. Vous les reverrez un jour. Jusque-là, prenez patience.

Plus de quatre mois s'étaient écoulés ainsi, lorsqu'on annonça tout à coup que le roi, prisonnier au Temple, allait être mis en jugement. En même temps, le bruit se répandit que, dans le but de le sauver, un certain nombre de gentilshommes émigrés, trépanant la vigilance meurtrière de la police, étaient entrés dans Paris, décidés à tenter un coup de main au dernier moment.

Coursegol sentit renaitre ses espérances. Il ne doutait pas que Philippe ne fût accouru pour jouer sa vie dans cette partie suprême. Ce fut avec l'espoir de le rencontrer qu'il assista au procès du malheureux Louis XVI et que, le 21 janvier, il se rendit avec Bridoul jusqu'au pied de l'échafaud. Le roi fut décapité et Philippe ne pa-

rut pas. Alors Coursegol se donna une dernière démarche à laquelle pensait depuis plusieurs semaines, se rappela que Philippe avait été taché, dès son arrivée à Paris, maison du duc de Penthièvre, laquelle le chevalier de Florian s'était fait son introducteur. Seul de la famille royale, ce prince était demeuré en France sans y être inquiété. Il dut à ses vertus, à sa réputation de sa bienfaisance, ce privilège dont le stoïcisme de ce temps n'offre pas d'autre exemple. Depuis la mort de sa belle-princesse de Lamballe, qu'il n'avait pu sauver des mains des égorgeurs, habitait avec sa fille, la duchesse d'Orléans, le château de Bisy, à Vernon. Il vivait là, non en proscrit, en prince, déjà malade, frappé au cœur par la mort des siens, presque mourant, entouré de quelques amis protégé contre toutes les tentatives des révolutionnaires par la vénération des habitants de Vernon, qui l'avaient exprimée, en plantant en grande pompe, devant le château du bon duc, un arbre de liberté couronné d'une inscription ainsi conçue : "Hommage à la vertu", et qui l'exprimèrent même encore en envoyant, un peu plus tard, à son lit de mort une députation, pour le supplier de bénir, avant de quitter la terre, la petite ville dans laquelle il avait vécu ses derniers jours.

Un matin, Coursegol s'étant fait livrer, avec l'aide de Bridoul, un passe-port à la section du Temple, se partit pour Vernon. On sait que cette petite ville est située à quelques lieues de Paris, sur la route de Normandie. Coursegol, qui, en sa double qualité de paysan et d'ancien soldat, ne doutait pas la marche, fit à pied le trajet, durant lequel il put voir de ses yeux la misère qui régnait alors dans les provinces aussi bien qu'à Paris. C'était horrible. Il ne trouva sur son passage que des champs désolés, vastés, incultes, des villageois en ha-

ons, affamés, tremblants de peur. La révolution, qui s'était annoncée à ces malheureux comme la délivrance et la réparation, ne leur avait encore apporté que des maux dont le terme semblait s'éloigner chaque jour.

Après avoir marché durant plusieurs heures, Coursegol entra dans Vernou sur le soir, passa la nuit dans une auberge, et le lendemain, au lever du soleil, il se présenta au château du duc de Penthièvre. Le bon vieillard pratiquait depuis longtemps l'habitude de recevoir tous ceux qui demandaient à lui parler. Il fut donc facile à Coursegol d'être admis auprès de lui. On le fit entrer dans une galerie où se trouvaient déjà quelques personnes et par laquelle le duc devait passer pour se rendre à la messe qu'on célébrait tous les matins dans la chapelle du château.

A dix heures, le duc parut. Coursegol, qui l'avait vu peu d'années auparavant le trouva vieilli. Mais ce visage encadré de cheveux blancs n'avait rien perdu de l'expression de bonté qui lui était particulière. C'était toujours cette simplicité d'allures qui le rendait cher aux pauvres gens. Au moment où il entra dans la galerie, les personnes s'avancèrent au-devant de lui. C'étaient pour la plupart des gentilshommes que son nom protégeait, dont il avait fait ses familiers, qui, grâce à lui, pouvaient demeurer en France sans danger. Il les écouta d'un air distrait, regardant à droite et à gauche, tandis qu'ils lui présentaient leurs hommages. Tout à coup, il aperçut Coursegol qui s'était discrètement tenu à l'écart, en attendant son tour. Il marcha vers lui, l'interrogea.

— Que désirez-vous, mon ami ?

Coursegol s'était incliné.

— Monseigneur, répondit-il, je suis le serviteur du marquis Philippe de Chamondrin, qui jadis eut l'honneur de faire partie de votre maison.

— Chamondrin ! Je m'en souviens, en effet ; un vaillant jeune homme auquel cette pauvre Lamballe avait fait obtenir une compagnie dans les dragons. J'ai eu récemment de ses nouvelles.

— De ses nouvelles ! s'écria Coursegol avec joie. Ah ! monseigneur, où est-il ? Que fait-il ?

— Avez-vous intérêt à le savoir ? demanda le duc.

— Que Votre Altesse soit juge !

Et aussitôt Coursegol se mit à raconter brièvement l'histoire des événements qui l'avaient séparé de Philippe, et comment Dolores et lui étaient arrivés à Paris avec l'espoir de le retrouver. Son récit dut être éloquent, pathétique, car, lorsqu'il fut fini, des larmes roulaient dans les yeux de monseigneur de Penthièvre.

— Ah ! combien cette jeune fille doit être alarmée sur le sort de son frère ! s'écria le prince. Mais je veux la rassurer. Oui, j'ai reçu dernièrement une lettre du marquis de Chamondrin. On va vous la remettre. Vous la porterez à sa sœur. Elle me devra quelques heures de tranquillité. Mon cher Mironesnil, ajouta le duc en s'adressant à un vieillard qui se tenait près de lui, veuillez faire rechercher, dans la correspondance du mois d'octobre dernier, une lettre portant la signature de Chamondrin. Vous la remettrez à ce brave homme.

Coursegol se confondait en remerciements. Mais, sans l'écouter, le duc s'était rapproché de lui et lui dit à voix basse :

— Mademoiselle de Chamondrin est-elle à l'abri du besoin ?

— Oui, monseigneur, répondit Coursegol.

N'oubliez pas que je suis prêt à lui venir en aide, si cela était nécessaire. Faites-le lui savoir en l'assurant de la part que je prends à ses malheurs.

Après ces paroles, l'aimable prince

continua sa route, en s'appuyant sur le bras d'un gentilhomme de sa maison Coursegol, rendu fiévreux par la certitude que Philippe était vivant, ne contenant qu'à grand peine son impatience. Il attendait la lettre qui venait de lui être promise et qui lui permettrait de rapporter à Dolorès une preuve de l'existence de ceux qu'elle aimait. Au bout de quelques instants, M. de Miromesnil revint. Il tenait dans les mains la précieuse lettre et la remit à Coursegol, qui s'empressa d'y jeter les yeux. Elle était datée de Londres et avait été adressée au duc après la mort de madame de Lamballe. Il n'y était pas question d'Antoinette de Mirandol. Philippe y parlait même fort peu de lui. Mais n'était-ce pas déjà beaucoup que d'acquiescer la certitude qu'il était vivant et de savoir où il était ?

Pressé de placer ce document sous les yeux de Dolorès, Coursegol partit sur-le-champ. Mais, au lieu de faire de nouveau la route à pied, il prit la diligence qui se dirigeait de Rouen sur Paris, et le même soir il pouvait, après plusieurs mois de recherches, rassurer enfin Dolorès sur le sort du jeune marquis de Chamondrin. La joie de la jeune fille fut immense. Elle remercia Dieu qui lui ramenait l'espérance dans son cœur au moment où elle commençait à désespérer. Si Coursegol l'eût écoutée, ils seraient partis sur-le-champ pour Londres, tant elle avait hâte de rejoindre Philippe et Antoinette qu'elle supposait mariés. Mais il lui démontra l'impossibilité actuelle de ce voyage. On ne pouvait gagner la mer qu'à travers les dangers les plus grands, auxquels il était difficile d'échapper. Il y avait des camps formidables à traverser, les terribles décrets de la Convention et la mort peut-être avant d'arriver au terme de la route.

—D'ailleurs, ajouta Coursegol, que prouve cette lettre ? que M. Philippe

est sain et sauf. Mais elle ne prouve pas qu'il soit encore à Londres.

—Coursegol a raison ! reprit Br..., avant de songer à partir, il faut écrire à M. Philippe.

—Mais les lettres passent-elles facilement la frontière que les personnes ? demanda Dolorès.

—Oh ! pour cela, j'en réponds ! vous voulez écrire, ma nièce, je n'ai jamais un gentilhomme qui cherche à rejoindre Monsieur et qui se charge de faire parvenir votre lettre.

Allons ! j'écrirai, fit Dolorès, poussant un soupir. C'est égal, j'aurais préféré y aller moi-même. Mais puisque c'est impossible...

Elle s'arrêta, résignée à attendre événements.

Coursegol respira. Il avait espéré qu'elle ne persistât dans la volonté de partir et ne l'obligeât à lui avouer ses ressources étaient presque à sec et hors d'état de suffire aux exigences d'un long et pénible voyage.

Depuis la destruction du château Chamondrin, Dolorès n'avait vécu des bienfaits de Coursegol. Ce dernier était parvenu à réaliser dans d'excellentes conditions la petite fortune qu'il tenait de ses parents. Mais son séjour de quinze mois dans Beaumarchais, une année consacrée au voyage à Paris, à des temps d'arrêt dans diverses villes où il était nécessaire, Dolorès se reposait, avaient fort ébréché son capital. Par bonheur, arrivant à Paris, l'hospitalité généreuse des époux Bridoul s'était présentée à point pour lui permettre d'épargner ses dernières ressources. Elles consistaient encore en douze cents livres en or. Néanmoins, il prévoyait l'heure où l'on ne pourrait plus voir sous le toit de ces braves gens se débarrasser de leur complaisance. Ils se débattaient avec énergie toute espèce de paiement, et il se demandait avec effroi comment il ferait vivre Dolorès lorsque les douze cents livres seraient

épuisées. Il fit part de ses alarmes à Bridoul. Mais celui-ci, loin de les partager, lui démontra qu'une somme semblable était dans ce temps une fortune.

— Douze cents livres ! disait-il. C'est plus qu'il n'en faut pour entreprendre des affaires lucratives, solliciter une fourniture au comité de la guerre, spéculer sur les assignats et, avec de la prudence, réaliser des bénéfices.

Le conseil était bon. L'or et l'argent commencent à devenir rares. Les assignats subissent des variations quotidiennes qui laissent la place à des opérations avantageuses pour qui-conque pouvait disposer d'une somme en numéraire et savait l'employer habilement.

CHAPITRE VII.

LE CITOYEN JEAN VAUQUELAS.

Au mois d'avril 1793, ou en germinal, comme on disait alors, environ huit mois après son arrivée à Paris, Coursegol se rendit un soir au Palais-Egalité. Le ci-devant Palais-Royal avait, à cette époque, un éclat dont son aspect ne saurait donner une idée. Il faut lire dans les journaux du temps la description des galeries où se pressait la foule, attirée par les distractions puissantes et malsaines réunies sur ce point. En un langage acerbe, indigné, Mercier nous en a laissé un tableau saisissant. Des tripots de jeu, des boutiques de filles, des bals publics, des librairies vouées à la vente des productions les plus infâmes, des restaurants pour les parties fines : voilà ce que l'on pouvait voir de chaque côté des galeries. La spéculation tenait là ses assises. Le vice y trônait et, le soir venu, c'était le tumulte épouvantable d'un peuple circulant affamé de plaisirs, à la lueur des lanternes, au son des violons qui montait des salles de bal, placées dans les sous-

sols, jusqu'aux oreilles des promeneurs.

Coursegol venait fréquemment au Palais-Egalité. Il y avait tenté, sur le conseil de Bridoul, quelques opérations, qui consistaient à profiter de la dépréciation des assignats pour en acheter, de la hausse des cours pour les revendre. C'était le seul négoce auquel Coursegol eût consenti à se livrer. On trafiquait aussi sur les biens d'émigrés, que la République mettait en vente à vil prix. Mais il n'avait jamais voulu se rendre acquéreur de maisons ou de terres qu'il considérait comme volées. Après quelques soirées passées au Palais-Egalité, Coursegol connaissait la plupart des spéculateurs qui travaillaient en cet endroit, personnages gras, opulents, réjouis, satisfaits, dont l'aspect florissant semblait une ironie sanglante jetée à la face des malheureux qui mouraient de faim dans les faubourgs de Paris. On les voyait circuler dans le jardin, sous les galeries, donnant rapidement des ordres à des agents subalternes dont le rôle consistait à recruter les clients, à tromper les nouveaux venus, les provinciaux, les naïfs, pour leur extorquer leurs ressources, pour les jeter dans le gouffre qui avait déjà dévoré des fortunes en grand nombre.

A ces financiers de bas étage, tous les moyens étaient bons pour duper ceux qui se confiaient à eux. Ils appelaient à leur aide les vins et les jolies filles, la luxure et l'ivresse, et désarmaient ainsi tous les crédules qui venaient au marché d'argent avec l'espoir d'y doubler leurs capitaux. Dans le Palais-Egalité, on conspirait contre la République, contre la fortune, contre le repos et même contre la vie des citoyens. Le terrible Comité de Salut public, cependant, fut toujours impuissant pour y découvrir les ennemis redoutables du nouveau gouvernement qui s'y tenaient cachés. Si dans cette caverne mystérieuse, perfé-

de Coursegol ne fut pas perdu en y mettant le pied, c'est que Bridoul voulut lui servir de guide et de protecteur. Bridoul possédait de l'influence. Il présenta son camarade à quelques-uns des heureux spéculateurs du moment, le leur recommanda, et fit si bien que plusieurs d'entre eux prirent Coursegol sous leur protection. Plein d'intelligence, d'énergie, de finesse, inspiré par le désir de réaliser rapidement des gains considérables en vue d'assurer le sort de Dolorès, il rendit en plus d'une circonstance des services importants. Obscur et modeste, il prêta son nom, à diverses reprises, pour cacher des opérations qu'un personnage connu n'aurait pu faire sans danger. On l'employa, on voulut l'enrichir parce qu'on y avait intérêt, et tout d'abord il n'eût qu'à se louer d'avoir cherché la fortune de ce côté. Il était lancé, depuis plusieurs semaines, dans le vertigineux tourbillon où les uns, le plus petit nombre, trouvaient la richesse, presque tous la ruine. Chaque jour, après six heures, tandis que Dolorès demeurait auprès de Cornélie Bridoul, tandis que Bridoul se relâchait dans les cercles où il était populaire, Coursegol se rendait au Palais-Egalité, se mêlait à la foule, s'informait de l'état des cours, quêtait les nouvelles, et, riche de renseignements plus ou moins authentiques, tentait à la suite de ses puissants amis une petite opération, de laquelle il attendait l'accroissement de son mince capital.

Coursegol n'était qu'un paysan. Mais, longtemps soldat, il s'était frotté au public des grandes villes. Il avait ainsi beaucoup appris. Le ferme bon sens de son ancien maître, le marquis de Chamondrin, avait en outre laissé en lui des traces profondes. Ses facultés intellectuelles s'étaient fortifiées d'une instruction relative, et si, faute de pouvoir faire mieux, il n'avait

abordé qu'avec répugnance un métier si nouveau pour lui, du moins il apportait, en même temps que beaucoup d'honnêteté, une prudence, un tact, une froideur qui, au milieu de la perturbation des cerveaux, devaient contribuer notablement à ses succès.

Ce soir-là, il arriva comme de costume au Palais-Egalité. La nuit était venue. Les restaurants situés dans les galeries autour du jardin vomissaient une foule de gens repus, contents, excités, sinon ivres, heureux d'avoir oublié, dans les distractions du jeu de la spéculation, de la bonne chère des femmes, les maux de la patrie, leur propre dégradation. Quelques-uns se pressaient pour trouver des places au théâtre de la République, à ce pas de là. D'autres achetaient les gazettes du jour. Ceux-ci se promenaient avec l'insouciance gaieté qui n'abandonne jamais les Français, même dans les jours difficiles, lognant insolument des femmes échantonnées qui, les épaules au vent, provoquaient les passants. Ceux-là étaient aux tripots, rêvaient déjà de coups formidables qui devaient griser les liasses d'assignats dont les poches étaient remplies.

Dans cette foule, certains promoteurs s'abordaient avec des promesses mystérieuses, échangeaient des signes de reconnaissance, et s'éloignaient ensuite pour causer plus librement dans le jardin. C'est là qu'on se faisait des confidences, là que naissaient les espérances les plus contraires; que les royalistes, les amis, les parents d'émigrés ou de suspects emprisonnés prenaient le retour des Bourbons ou la délivrance des malheureux entassés dans les prisons. Là les observateurs de l'esprit public, espions au service du Comité de sûreté générale ou de la Commune, essayaient de surprendre les secrets qu'ils jugeaient hostiles à la nation. Parfois, des hommes à visage assombri, des femmes à

traits défaits, pâlis, traversaient la cohue. Le plus souvent, c'était un père qui, vainement, avait cherché du pain pour ses enfants ; une femme dont le mari attendait, au Luxembourg ou à l'Abbaye, le jugement redoutable du tribunal révolutionnaire. Ces visages livides, affamés, désespérés, faisaient

lorsqu'il rencontrait un groupe dans lequel on racontait, en les commentant, les nouvelles du jour. Tout à coup, on frappa sur son épaule. Il se retourna.

— C'est toi, citoyen Vauquelas ?

— J'ai à te parler, Coursegol.

En même temps, l'homme qui venait d'interrompre la promenade de Coursegol le prit par le bras et l'entraîna du côté du jardin. Il était vêtu de noir, enveloppé dans une sorte de douillette puce qui lui eût donné l'air d'un prêtre, si son chapeau de forme élevée, orné de la cocarde nationale, ne l'eût désigné comme un patriote de la classe aisée. Son visage sec, maigre, creusé de rides profondes, indiquait qu'il avait depuis longtemps dépassé la soixantaine. Mais il n'avait d'un vieillard que la figure. Sa taille était si droite, son regard si ferme, sa démarche si pleine d'assurance, la blancheur naturelle de ses cheveux si bien dissimulée sous la poudre, que, vu de dos, il ressemblait à un jeune homme, et, vu de face, à un officier que la vieillesse aurait surpris dans les camps sans lui rien enlever de sa vigueur.

Lorsqu'ils eurent fait quelques pas dans le jardin, Vauquelas regarda autour de lui, ne trouva pas le lieu suffisamment sûr pour y faire à Coursegol la confidence qu'il venait de laisser prévoir, et sembla changer de plan.

— Je craindrais que les arbres n'eussent des oreilles, fit-il, et ce que j'ai à te dire ne doit pas être entendu.

Sans rien ajouter, il se dirigea, toujours suivi de Coursegol, vers le café Corazza. Ils y entrèrent : la grande salle était pleine de consommateurs qui lisaient les journaux ou discutaient avec chaleur. Un homme, monté sur une table, avait entrepris un long discours, afin de démontrer que la France était trahie par les agents des émigrés qui se cachaient dans Paris. La thèse n'avait rien de neuf. Mais l'orateur la développait avec



LE CITOYEN VAUQUELAS

tache dans l'excitation générale. Mais nul ne les voyait, et les malheureux disparaissaient sans avoir excité ni la colère ni la pitié.

Les yeux de Coursegol étaient faits à ce spectacle, auquel il assistait tous les soirs. Aussi marchait-il dans les galeries, indifférent au tumulte déchaîné autour de lui, ne s'arrêtant que

énergie, et les auditeurs lui faisaient la politesse de paraître la trouver à leur goût. Vauquelas, qui paraissait être un habitué de la maison, traversa cette salle pour aller dire un mot à un homme adossé contre le comptoir. Ce dernier, qui n'était autre que le propriétaire du café, s'empressa de le guider vers un petit cabinet. Coursegol les suivit, et le propriétaire s'étant retiré, les deux hommes se trouvèrent seuls.

—Voici plusieurs mois que je médite la proposition que je vais te faire, dit alors Vauquelas. Le jour où je t'ai vu pour la première fois, j'ai compris que tu convenais aux projets que je formais depuis longtemps, et que, faute d'avoir rencontré un homme digne de ma confiance, je n'avais pas encore exécutés. Mais, avant de te les communiquer, j'ai voulu te connaître. A ton insu, je t'ai étudié. J'ai apprécié la prudence que tu apportes dans toutes les affaires que tu traites. Tu me conviens. Si ce que j'ai à te confier te convient également, notre fortune à tous deux est assurée.

—Je t'écoute, citoyen Vauquelas, répondit Coursegol : mais je dois te dire qu'il est inutile de me confier tes plans, s'ils ne sont d'une probité absolue.

—Tu vas en juger, reprit Vauquelas, sans paraître blessé par la réflexion de Coursegol. Le mois dernier, la République a rendu un décret contre les émigrés, qui ordonne la confiscation de leurs biens au profit de la nation. La mesure a été exécutée sur-le-champ. Le gouvernement se trouve donc possesseur d'une quantité considérable de biens nationaux. Il va les mettre en vente. Ces biens tomberont dans toutes sortes de mains. Ils seront divisés, morcelés, et les propriétaires actuels, lorsqu'ils rentreront en France, n'auront aucun droit à faire valloir pour entrer en possession de ce qui leur appartenait. Eh bien, je me

suis demandé si procéder à l'ac d'une partie de ces biens ne coûterait pas à la fois une opération bile et une bonne action.

—Comment cela ? demanda Coursegol, qui écoutait attentivement son interlocuteur.

—Sans doute, continua ce dernier. Quel est l'intérêt des propriétaires possédés ? C'est que leurs biens sont achetés aux conditions les plus avantageuses pour les acquéreurs, et sont tenus en bon état par ces derniers. Les brigands qui nous gouverneront alors les frontières se rouvriront eux. Ne seront-ils pas heureux retrouver leurs propriétés entre des mains habiles, soigneuses, et de pouvoir en recouvrer la possession par remboursement pur et simple du prix d'achat ?

Coursegol ne répondit pas sur-le-champ. Il réfléchissait.

—L'opération serait honnête, en effet, dit-il tout à coup. Mais si vous achetez aujourd'hui des biens nationaux, vous les cédez plus tard à prix coûtant aux propriétaires que la République a déposés, où sera votre bénéfice ?

—J'aurai payé en assignats, on me remboursera en numéraire.

Vauquelas prononça ces paroles avec une certaine torieusement. Puis, comme s'il eût douté les objections et les scrupules de Coursegol, il s'empressa d'y répondre à l'avance en développant ses projets.

—Les assignats ont déjà subi une dépréciation considérable. Avec cinquante mille francs d'argent on peut aujourd'hui, se procurer pour deux cent mille francs d'assignats. La dépréciation deviendra plus grande encore surès la prochaine émission. C'est un bien, est te, immeuble, dans le faubourg Saint-Germain ou dans le faubourg Roule, qui sera vendu par la République au prix de deux millions, ne qui, en réalité, ne coûtera à l'acq

reux que deux cent mille livres. Plus tard, ce dernier reviendra au prix nominal qu'il aura payé. Seulement, il exigera d'être remboursé en deniers sonnans. Il n'y a rien là que de très naturel.

—Et en quoi puis-je vous servir ? demanda timidement Coursegol, que la perspective d'une fortune assurée à Dolorès disposait à se laisser convaincre.

—En me prêtant ton nom. Nous acheterons tantôt sous le mien, tantôt sous le tien, de façon à ne pas être accusés d'avoir accaparé.

—Mais où trouverons-nous de l'argent ?

A cette question, Vauquelas se leva et, sans hésiter, il répondit.

—Puisque j'ai commencé à te donner ma confiance, tu l'auras tout entière ; viens chez moi.

Il était environ huit heures. Ils montèrent dans l'un des cabriolets qui stationnaient près du théâtre de la République, et Vauquelas donna l'ordre au cocher de les conduire à l'extrémité du faubourg du Roule.

Au bout de vingt minutes, la voiture s'arrêta non loin des Folies-Beaujon. Le cocher payé et renvoyé, Vauquelas et Coursegol traversèrent des terrains vagues qui s'étendaient en cet endroit entre la rue du Roule et les Champs-Élysées. Tout ce quartier était sombre, isolé. On n'y voyait qu'un petit nombre de maisons entourées de jardins. Des hôtels somptueux se sont élevés depuis sur cet emplacement, des boulevards y ont été ouverts ; mais, à l'époque où se passe ce récit, il n'y avait qu'un faubourg semblable à un village. C'est là qu'habitait Vauquelas. Au milieu d'un grand jardin s'étendait une maison assez vaste. Tandis que les deux hommes, se dirigeant vers l'habitation, traversaient une allée de tilleuls coupés à leur sommet aussi uniformément que ceux de Ver-

sailles, un énorme chien vint se jeter dans leurs jambes en aboyant. D'un geste et d'un mot, Vauquelas l'apaisa. Puis, se retournant vers Coursegol, il dit en souriant :

—C'est le gardien de ma demeure. Il suffirait au besoin pour tenir en échec une bande de malfaiteurs.

Ils arrivèrent à la maison et furent reçus par une vieille femme, qui les introduisit dans une salle située au rez-de-chaussée.

—Donne-moi une lanterne et va dormir, ma bonne, lui dit Vauquelas.

La vieille disparut et revint bientôt portant d'une main un flambeau de cuivre à deux branches qu'elle déposa sur une console, et, de l'autre, la lanterne demandée qu'elle remit à son maître.

—Suis-moi ! fit alors ce dernier en s'adressant à Coursegol.

Coursegol le suivit. Ils sortirent du salon, traversèrent plusieurs pièces peu et mal meublées, à l'extrémité desquelles ils se trouvèrent dans un couloir. Là, Vauquelas ouvrit une porte. Coursegol vit alors un escalier étroit qui descendait en spirale dans un caveau, où ils s'arrêtèrent.

—C'est ici ma cave ! Oh ! elle est bien garnie, fit Vauquelas en souriant.

Il n'affirmait rien qui fût contraire à la vérité. Bouteilles et tonneaux pleins, les uns rangés le long du mur, les autres placés sur des étagères, attiraient les regards de Coursegol. Mais il ne comprenait guère pourquoi Vauquelas l'avait fait venir jusque-là, s'il ne devait lui montrer autre chose. Soudain celui-ci s'écria :

—Tu me demandais tout à l'heure si je possédais des fonds suffisants pour l'affaire que je te propose. Tu en jugeras, car je vais te révéler un secret.

En même temps il saisit un outil de jardinier qui se trouvait là comme par hasard, gratta le sol sous ses pieds et mit à nu une dalle blanche de forme carrée, au centre de laquelle était

scellé un anneau qui lui peuvait de la soulever.

— Regarde ! dit-il.

Coursegol baissa la tête et regarda. Il vit une sorte de caisse enfoncée dans la terre, dont les parois étaient en fer, et dans l'intérieur de laquelle étaient entassés des sacs de toile grise pleins d'or et d'argent. A travers les mailles de la toile, le métal apparaissait resplendissant, tirant l'œil, avec des reflets éblouissants. Vauquelas parut jouir un moment de la surprise de Coursegol. Mais c'est en vain qu'il essaya de découvrir, sur le visage de ce dernier, un sentiment de cupidité ou d'envie. Coursegol était étonné, peut-être ébloui par la vue de tant de richesses, mais nulle mauvaise pensée ne traversa son esprit. Vauquelas respira. Il venait de soumettre l'homme auquel il accordait sa confiance à une épreuve décisive, de laquelle celui-ci sortait victorieux. Puis il reprit :

— Il y a deux millions !

— Deux millions ! Ils vous appartiennent ?

— Ils m'appartiennent.

— Et vous ne vous trouvez pas assez riche ? Vous voulez en acquérir encore ?

— Oh ? c'est pour moi une question de santé. Si je cessais de travailler, je ne tarderais pas à mourir, c'est certain, et je veux vivre ! Oh ! c'est bon de vivre !

Il y eut un moment de silence. Vauquelas jetait sur la fortune cachée là des regards épris, remplis de tendresse.

— D'ailleurs, je te l'ai dit, reprit-il, en nous enrichissant, nous accomplirons une bonne action. Nous achèterons quelques-uns de ces beaux hôtels du faubourg Saint-Germain, dont les maîtres ont émigré et que la nation a confisqués. Nous les entretiendrons soigneusement. En d'autres mains, ils ne tarderaient pas à tomber en ruine. Dans les nôtres, leur valeur ne fera

que s'accroître, et lorsque les premiers propriétaires voudront y trer, ils retrouveront leurs appements tels qu'ils les avaient lui. Ils nous payeront et nous en gardons une éternelle reconnaissance. Ah ! mon garçon, décide-toi ; accepte de devenir mon associé, un autre, même ?

— J'accepte, répondit Coursegol.

Il voyait à quelques années de là fortune assurée, Dolorès pour toujours à l'abri du besoin.

— Sais-tu écrire ? demanda tout coup Vauquelas.

— Mal !

— Tant pis. Tu aurais tenu les comptes de nos opérations, et de la sorte nous n'aurions pas eu à mettre un employé dans nos secrets ; je ne pourrais faire moi-même ce travail. Mes yeux ne sont pas très bons.

— J'essayerai, répondit Coursegol qui maudissait intérieurement son ignorance.

Soudain une idée traversa son cerveau.

— Mais, j'y songe, s'écria-t-il tout coup. Ce travail que tu ne peux faire et que je ferai mal, nous pourrions le confier à ma fille.

— Ta fille ! Tu as donc une fille ? Tu ne m'avais pas dit que tu fusses marié !

Coursegol garda le silence. Il se débattait à hésiter.

— Ma foi, fit-il soudain, confie-moi pour confiance !

Et il reconta sur-le-champ l'histoire de Dolorès et la sienne. Lorsqu'il eut fini, Vauquelas se frottait les mains en signe de joie.

— Oh ! celle-là ne nous trahira pas, dit-il. Allons, tout est pour le mieux.

En même temps, il recouvrait la cachette dans laquelle étaient enfouies ses trésors. Puis, les deux hommes montèrent dans le salon où Coursegol avait été d'abord introduit. Ils y restèrent longtemps encore, l'un exp

...sant ses plans pour l'avenir, l'autre
l'écoustant et ne relevant que par des
observations courtes, mais judicieuses,
ce qui ne lui paraissait pas suffisam-
ment clair. Il était plus de minuit
lorsqu'ils se séparèrent.

Coursegol revint à pied à la rue An-
toinette. A deux reprises, il fut arrêté
par des patrouilles de sectionnaires
qui circulaient dans Paris durant tou-
te la nuit. Mais, grâce à sa carte de
citoyennisme, il fut aussitôt relâché.

A huit jours de là, Dolorès et Cour-
segol quittèrent la maison de Bridoul
pour aller s'établir dans celle de Vau-
quelas. Cette séparation fut triste.
Cornélie Bridoul aimait Dolorès au-
sant que celle-ci l'aimait. Mais on se
promit de se voir souvent, et cette pro-
messe atténua beaucoup la tristesse
des adieux.

CHAPITRE VIII

UN EPISODE DE L'EMIGRATION

Le premier dimanche du mois de
septembre 1793, vers dix heures du
matin, une jeune fille vêtue de deuil
sortait d'un joli cottage situé aux en-
virons de Londres. Elle descendit len-
tement les degrés de l'élégant perron
qui précédait l'habitation, traversa un
jardin, et, ayant ouvert la grille qui
dominait sur la route, regarda attenti-
vement dans la direction de la ville.

Bonne, un peu frêle, petite plutôt
que grande, elle avait sinon une beau-
té éclatante, du moins un visage sym-
patique et tout à fait charmant. L'é-
légance innée de sa personne, la blan-
cheur de ses mains, la timidité natu-
relle peinte sur ses traits délicats,
révélaient une jeune fille appartenant
à la classe aisée. Elle ne paraissait
pas avoir dépassé vingt ans. Dans tout
son être, sa radieuse jeunesse débord-
ait, parée d'une fraîcheur et d'un
parfum pénétrants. A voir l'anxiété
avec laquelle ses grands yeux bleus

interrogeaient l'horizon, il était facile
de deviner qu'elle attendait un être
aimé. Mais, sans doute, celui que son
cœur appelait n'arrivait pas assez vite
au gré de ses désirs, car elle semblait
inquiète, préoccupée.

— Ne viendrait-il pas ? murmura-t-
elle tout à coup.

Au même moment, comme si ces pa-
roles eussent été entendues, une voix
y répondit.

— Ne vous impatientez pas, chère An-
toinette ; M. Philippe nous a annoncé
sa visite pour aujourd'hui sans en
fixer l'heure, et la journée commence
à peine. Vous le verrez, soyez-en sûre.

La personne qui venait de parler
ainsi s'exprimait dans la langue an-
glaise. Déjà sur le retour, vêtue comme
une bonne bourgeoise, n'affichant
dans ses allures et dans ses manières
d'autres prétentions que celles d'une
femme qui veut mettre une certaine
coquetterie à vieillir, elle inspirait,
dès le premier abord, la sympathie.
Elle avait rejoint Antoinette, compre-
nant l'impatience qui dévorait la jeu-
ne fille et voulant tenter de l'apaiser.
Celle-ci lui répondit, non sans amer-
tume :

— Je veux bien croire que nous le
verrons, chère madame Reed. Mais
n'ai-je pas le droit d'être inquiète ?
N'est-il pas resté trois semaines sans
venir ?

— Ne savez-vous pas quels intérêts le
retiennent à Londres ?

Antoinette secoua la tête. Puis,
ayant jeté sur la route déserte un
nouveau regard, elle se dirigea triste-
ment vers la maison. Madame Reed
la suivit, essayant de la distraire, afin
de lui faire oublier les tourments que
causait à son cœur la longue absence
de Philippe. Les deux femmes entrè-
rent dans un petit salon simplement
meublé, mais égayé par le paysage
des environs que, de cette pièce, l'oeil
embrassait tout entier. Elles s'assirent
devant une table ronde sur laquelle

une servante venait de déposer une théière fumante, des tasses vides et des tranches de pain beurrées. Au même moment, un gros homme entra. C'était M. Reed, le propriétaire du cottage. Il ressemblait beaucoup à sa femme. Même âge, même corpulence, même bonne figure bienveillante et réjouie.

—Eh bien ! mademoiselle, dit-il à la jeune fille, en se versant une large rasade de thé, c'est grande fête aujourd'hui ? Vous attendez M. Philippe ?

Antoinette ne répondit pas. Madame Reed prit la parole pour elle :

—Mademoiselle Antoinette a peur que son cousin ne lui manque de parole.

—Elle se trompe alors, dit simplement M. Reed, qui, tout en buvant son thé à petites gorgées, s'était approché de la croisée. Elle se trompe, car le voilà.

Antoinette se leva, poussant un cri de joie. Elle allait s'élançer au dehors à la rencontre de Philippe. Mais celui-ci ne lui en laissa pas le temps. Il entra presque aussitôt, et Antoinette vola dans ses bras. Toutes ses peines, tous ses griefs étaient oubliés. Ah ! si l'heure de la séparation est cruelle lorsqu'elle sonne aux oreilles de ceux qui s'aiment, combien en revanche est douce celle qui les réunit ! Antoinette, heureuse, extasiée, se pressait contre Philippe. Les époux Reed, voulant laisser entièrement les jeunes gens au bonheur de leur entrevue, se retirèrent. Mais, avant de sortir, M. Reed dit à Philippe :

—Vous nous donnez cette journée, n'est-ce pas ? Vous dînez avec nous ?

—Hélas ! je le voudrais, mais je suis obligé de partir dans une heure.

M. Reed stupéfait resta un moment immobile.

—Quoi ! vous allez me quitter ? s'écria Antoinette.

—Je vous expliquerai tout, répliqua Philippe.

M. Reed s'inclina et suivit sa femme qui venait de disparaître. Des larmes s'étaient écoulées depuis longtemps où Philippe avait entraîné Antoine loin du château de Chamondrin, cagé, pillé, incendié, et du malade expirant. En quittant le théâtre de la catastrophe qui détruisit son berceau, Philippe, accompagné de mademoiselle de Mirandol, s'était rendu à Valence. Là, un ami de sa famille de Chamondrin s'était employé de mettre à sa disposition quelques secours qui lui permirent, après quelques péripéties dont la relation allongerait inutilement ce récit, de gagner la Bretagne avec mademoiselle de Mirandol.

Londres, comme un grand nombre d'autres villes étrangères, servait de refuge aux émigrés. Mais si Philippe avait choisi la capitale de la Grande-Bretagne pour y mettre Antoinette en sûreté, c'est qu'il savait qu'une partie de la fortune de mademoiselle de Mirandol était déposée chez un banquier de cette ville, et qu'en outre il lui serait plus facile à Londres qu'à Paris de correspondre avec la Louisiane, l'héritière de M. de Mirandol possédait encore des biens considérables. En arrivant au terme de ce pénible voyage, Philippe n'eut qu'à se présenter du parti qu'il avait pris. Les biens de mademoiselle de Mirandol n'étaient pas perdus, car les héritiers de la terre étaient morts. Mais, en la faisant connaître, il put la faire déclarer sur-le-champ en possession d'une partie de leur héritage et la mettre à l'abri du besoin.

Un mois s'était écoulé de la sorte au milieu d'émotions quotidiennes que n'avaient pas permis aux jeunes gens de se rendre compte de l'état de leur cœur. Mais lorsqu'aux agitations qui suivirent le grand désastre auquel ils venaient d'échapper et qui les frappait si cruellement dans les objets

Pour tendresse, succéda un calme relatif, chacun d'eux se trouva en face de la situation que ce désastre leur créait et l'envisagea à son point de vue. Antoinette ne se rappelait qu'une chose, c'est qu'elle aimait Philippe, et n'était obéissant à son père mourant, ce premier s'était engagé à l'épouser. Elle attendait l'exécution de sa promesse et se considérait déjà comme sa femme. Quant à Philippe, il maudissait intérieurement cette promesse. Il songeait à Dolorès ; il se disait que, les liens n'existant plus, si elle n'était pas morte, elle était libre. Et il ne voulait pas croire qu'elle fût morte. Tout lui portait à croire qu'elle vivait encore, que Coursegol était demeuré au-dessus d'elle pour la protéger, et qu'un jour prochain verrait leur réunion. Cette pensée rendait son cœur rebelle aux sentiments auxquels il avait vainement tenté de le soumettre. Quoi qu'on fasse pour la détruire, l'espérance ne meurt pas dans un cœur sincèrement amoureux. Elle résiste au temps, aux épreuves. La mort seule peut, sinon la briser, du moins la transformer, en en rattachant la réalisation aux perspectives d'une vie future, contre les douceurs de laquelle la mort ne prévaut plus.

Animé de ces pensées, Philippe n'osa cependant parler avec franchise à mademoiselle de Mirandol. Il l'aimait fraternellement. Ses résolutions se faisaient lorsqu'il songeait au mal qu'il ferait à cette jeune fille naïve et tendre que les événements précédents devaient disposer à se voir, dans un avenir prochain, la femme de celui auquel elle s'était moralement donnée. Et puis, la promesse qu'il avait faite à son père était sans cesse devant ses yeux, cause constante de trouble et de remords. Il ne poursuivait donc pas d'autre but que celui de gagner du temps. Le temps, il le gagna aisément. Peu de jours après leur arrivée à Londres, il eut une explication avec

Antoinette. Sans revenir sur des engagements que celle-ci avait le droit de regarder comme irrévocables, il demanda que l'accomplissement en fût retardé jusqu'à l'expiration du deuil qu'il portait.

Il alléguait la mort tragique de son père, l'incertitude dans laquelle il était encore sur le sort de Dolorès et de Coursegol, pour faire comprendre combien son cœur était en ce moment peu disposé à se livrer aux joies radieuses de la lune de miel. Antoinette comprit et consentit. Puis il songea à l'éloigner de lui. Il lui donna à entendre que, n'étant pas mariés, ils ne pouvaient habiter sous le même toit. Il lui annonça qu'il lui avait trouvé un asile chez de braves gens qui habitaient aux environs de Londres et qui, n'ayant pas d'enfants, seraient heureux de prendre auprès d'eux, comme pensionnaire et moyennant un prix modique, une jeune fille. Antoinette consentit encore. C'est ainsi qu'elle fut installée chez les époux Reed. M. Reed était un ancien négociant de la Cité qui s'était retiré des affaires pour donner à sa vieillesse et à celle de sa femme la solitude et le repos. La situation des émigrés français répandus dans toute l'Angleterre l'avait disposé à leur venir en aide, et il accepta avec joie la proposition de Philippe. Antoinette s'installa donc dans sa maison. Elle y fut tout d'abord choyée, soignée comme si elle eût été la fille de ces excellents vieillards. Ils l'aimèrent bientôt, et elle put alors goûter un bonheur relatif qui la reposa des alarmes précédentes.

Philippe habitait Londres. Mais, une fois toutes les semaines, il venait passer une journée auprès d'Antoinette, présentée comme sa cousine. Ce jour-là, pour la fêter, M. et madame Reed mettaient, pour nous servir d'une expression vulgaire, les petits plats dans les grands. Ces heures, que mademoiselle de Mirandol trouvait charmantes,

s'envolaient, hélas ! trop vite. On ne parlait jamais de l'avenir. Philippe paraissait éviter avec soin de mettre l'entretien sur ce sujet. Mais on parlait du passé, de Dolorès, dont le sort était encore un mystère. On n'osait vivre d'espérances, mais on vivait de souvenirs.

Parfois, accompagnée de madame Reed, Antoinette se rendait à Londres, afin de visiter les pauvres émigrés et de leur distribuer quelques secours. Elle avait enjoint à Philippe, qui gérait ses biens, de ne jamais refuser une aumône. Elle exigeait qu'il s'en servit comme des siens propres et trouvait dans les bienfaits qu'elle répandait secrètement autour d'elle des allègements à ses tristesses. Quant à Philippe, comme s'il eût voulu demander aux distractions l'oubli de ses peines secrètes, il s'était plongé dans la vie active et fiévreuse que menaient la plupart des émigrés. Londres était alors le rendez-vous d'un grand nombre de ceux qui avaient fui la Terreur. On y trouvait des princes, des gentilshommes, des prélats, des grandes dames qui cherchaient à tromper les douleurs de l'exil en donnant à leurs espérances un aliment quotidien. On conspirait contre la République, on ne rêvait que descentes en France, marches sur Paris, mouvements en Vendée, coups de main pour faire disparaître Robespierre et ses amis. Mais presque tous ces efforts étaient stérilisés par les rivalités et les intrigues. L'accord régnait sur le but à atteindre : la division, sur les moyens à employer pour y parvenir. Dans ce grand parti, il y avait mille partis. On se brouillait pour un mot, on se réconciliait pour un rien. On se calomniait. On n'agissait pas. La société française, émigrée, avait apporté dans l'exil tous ses défauts, ses vanités, sa légèreté, son ignorance. Les femmes tenaient une grande place dans ce tumulte. Plusieurs avaient sa-

lon ouvert, et c'est là que se faisaient les grands complots et avortaient à l'heure de l'exécution. Philippe de Chamondrin était dans ce monde. Mais, plus que d'autre, il se révélait à ses yeux. Du moment qu'il vivait dans une fièvre constante, il trouvait l'oubli. Mais il n'en était de même d'Antoinette, et s'il avait péré qu'en vivant loin de lui, et voyant qu'à des intervalles de plus en plus éloignés, elle cesserait de le voir, il se trompait. Le cœur d'Antoinette restait le même. Elle attendait jour après jour, et sans les événements ne venant point précipiter une solution, elle toujours attendu ainsi.

Trois ans s'écoulèrent de la sorte sans rien changer dans la vie d'Antoinette. Elle souffrait. Mais elle prenait à tâche de cacher son mal à tous les yeux, et les époux Reed, près desquels elle vivait, qui l'aimaient comme si elle eût été leur fille, ne s'en rendaient jamais sa peine. Cependant, mesure que les jours, les semaines, les mois passaient ainsi, les visites de Philippe devenaient de plus en plus rares, comme s'il eût voulu, par ses longues absences, obliger madame Reed de Mirandol à cesser de lui faire des peines perdues ! Quand elle donnait son cœur, c'était pour trois jours. Et puis, elle ne possédait pas une expérience telle qu'elle pût nier l'indifférence de Philippe et ne pas en avoir la preuve qu'elle n'était pas digne de lui. Elle attribuait sa froideur à ses maux successifs qui l'avaient fatiguée et elle attendait du temps l'oubli qui permettrait l'explosion de sentiments semblables aux siens.

On comprendra maintenant pourquoi ce jour-là elle avait attendu Philippe avec une si vive impatience. Trois semaines s'étaient écoulées depuis qu'elle ne l'avait vu, et les solutions que lui prodiguait la Providence, madame Reed ne pouvaient rien

le chagrin qu'elle ressentait. Enfin, Philippe s'était présenté à ses yeux. Elle s'était précipitée dans ses bras et songer à cacher la joie que lui trait la perspective de toute une année à passer avec lui. Puis le jeune homme lui avait annoncé qu'il allait la quitter dans une heure.

— Expliquez-vous la cause de ce départ ? demanda-t-elle lorsqu'ils furent seuls.

— Sa voix tremblait. Des larmes obscurcissaient ses beaux yeux.

— Je vous quitte, Antoinette, pour aller où le devoir m'appelle, répondit vivement Philippe.

— Le devoir ! Quel devoir ?

— La reine est toujours en prison au Temple. On assure qu'elle va passer son jugement. C'est dire assez ce que le procès la destinent les bourreaux la retiennent prisonnière. J'ai formé le projet de l'arracher de leurs mains, de la soustraire à leurs sanguières fureurs.

— Seul ! s'écria Antoinette, terrifiée, reine, en songeant aux dangers que Philippe allait courir.

— Nous sommes six résolus à la sauver, nous mourir ! Nous partons ensemble. Un bateau doit nous transporter sur les côtes de Bretagne. De là, nous gagnerons Paris.

— Mais, que pourrez-vous en si petit nombre ?

— Nous aurons Dieu pour nous ! répondit Philippe. D'ailleurs, à Paris, nous retrouverons quelques amis qui joindront à notre petite troupe.

— Pendant ces paroles qui lui annonçaient que la résolution de Philippe était inébranlable, Antoinette ne put pas maîtresse de son émotion. Elle se passa tomber dans un fauteuil, couvrit de ses mains fiévreuses son visage, et fondit en larmes.

— Apaisez-vous, amie, dit Philippe, ne vous désolez pas de ce désespoir.

— Au même temps il s'agenouilla devant elle.

— Que ne m'avez-vous consultée avant de vous engager dans cette expédition felle et périlleuse ? fit-elle enfin. Vous m'abandonnez ! Vous vous éloignez de moi sans vous demander quel sera mon sort lorsque je ne vous aurai plus pour me protéger : sans vous dire, ingrat, que je souffrirai de votre absence, et que si vous veniez à mourir, je mourrais du coup qui vous aurait tué !

Philippe, attendri, lui prit les mains ; puis d'une voix douce :

— Avant tout, rassurez-vous : dites-vous bien que je vivrai, que bientôt vous me reverrez. Et puis, comprenez donc que je ne déshonorerais, si je reculais devant la tâche qui s'impose à moi. Voudriez-vous d'un homme que le premier venu pourrait accuser d'avoir manqué à ses devoirs, d'avoir été lâche ? La reine fut jadis ma protectrice ; ne dois-je pas tenter aujourd'hui de l'arracher à la mort ?

— Mais, si tu meurt ?

— Ce cri trahissait tout l'amour d'Antoinette. Il eut un écho dans le cœur de Philippe.

— Je ne mourrai pas, dit-il, en essayant de faire partager à mademoiselle de Mirandol la conviction qui l'animait lui-même.

En même temps, il eut, en la voyant si triste, si désolée de son départ, comme un remords mêlé d'un regain de tendresse. Il ajouta :

— A mon retour, rien ne s'opposera plus à ce que je tiens enfin la promesse que je vous fis.

Depuis longtemps, il ne s'était exprimé aussi clairement, et cette simple parole fut un baume délicieux pour le cœur d'Antoinette.

— Je n'ai pas le droit de vous retenir, dit-elle. Partez, Puissiez-vous réussir et revenir bientôt ! Je prierai pour vous.

Ils s'entretenaient longtemps encore. Philippe, qui jusqu'à ce jour avait pris soin des intérêts d'Antoinette, lui

annonça qu'il allait en charger, jusqu'à son retour, M. Reed. M. Reed était un honnête homme en qui l'on pouvait avoir toute confiance. Il donna ensuite à la jeune fille des éclaircissements sur l'état de sa fortune. Puis il voulut voir M. et madame Reed. Il leur recommanda mademoiselle de Mirandol et, pour la première fois, leur révéla qu'elle devait être un jour sa femme. Au moment de s'éloigner d'elle, il s'efforçait ainsi de lui rendre la séparation moins amère. Les adieux furent touchants. L'espoir d'un bonheur prochain atténua la douleur d'Antoinette, et Philippe s'était à peine éloigné d'elle qu'elle commençait à oublier le passé pour ne plus songer qu'à l'avenir.

Durant les six semaines qui suivirent le départ de son ami, Antoinette vécut dans les trances et dans les alarmes. Elle ne pouvait se dissimuler les périls de l'aventure dans laquelle Philippe venait de se jeter. Ce qu'à Londres on disait de Paris, n'était pas fait pour la rassurer. Elle connaissait l'active surveillance du Comité de Salut public, l'éclat de ses vengeances. Sans cesse elle tremblait, redoutant qu'il n'arrivât quelque malheur à Philippe. Tous les matins, tous les soirs, elle priait pour lui. Dans la journée elle y pensait encore, essayant de deviner où il pouvait être, ce qu'il pouvait faire en ce moment. Puis, chaque jour elle attendait quelque lettre qui vint apaiser ses craintes. C'était en vain. Aucune nouvelle ne lui arrivait, et elle était obligée de se contenter des rumeurs que M. Reed allait recueillir pour elle dans la Cité.

Le 22 octobre, le brave homme ne revint de Londres que fort tard dans la soirée. Antoinette l'avait attendu plus anxieusement que de coutume, l'âme pleine de pressentiments sinistres. Lorsqu'il arriva, elle remarqua sur-le-champ qu'il était ému, et son visage bouleversé.

—Vous avez appris de nouvelles ? s'écria-t-elle.

M. Reed n'essaya même pas de lui en dire. Il fit connaître à Antoinette que la reine, la malheureuse reine de France, avait été mise à mort le 16, six jours avant.

—Ils l'ont assassinée ! murmura la jeune fille.

En même temps, elle demanda non sans épouvante, quel avait été le sort de Philippe. Si la reine était morte, c'est que la conspiration qu'elle et Philippe prenaient part à devait échouer ; c'est que, sans doute, les conspirateurs étaient découverts, arrêtés ! Cette pensée mit sur son visage une pâleur mortelle. M. et madame Reed la virent chanceler ; ils se précipitèrent pour la retenir. Elle se cramponna dans leurs bras, en poussant des sanglots désespérés.

—Dites-moi tout ce que vous savez, dit-elle en s'adressant à M. Reed.

—Hélas ! je sais fort peu de choses, répondit ce dernier. La reine a été condamnée le 16 et exécutée le 17. Plusieurs des personnes qui étaient gardées au Temple, arrêtées avec elle, sont en prison aujourd'hui, accusées d'avoir conspiré dans le but de délivrer et de faire monter son fils sur le trône. On ne dit rien de plus.

—C'est assez ! s'écria-t-elle. Philippe est arrêté.

Elle garda un moment le silence. Puis, tout à coup, elle dit d'une voix ferme :

—Je veux partir !

Les époux poussèrent en même temps une exclamation d'effroi.

—Partir ! Pourquoi faire ? demanda le mari.

—Pour rejoindre Philippe.

—Mais, c'est vouloir aller au-devant de la mort, continua la femme.

Antoinette répéta :

—Je veux partir.

En même temps, elle pleura et se désespérait. Alors, madame Reed

fit entre ses bras, séchant ses larmes, efforçant de la rassurer, lui prodigant toutes les consolations qu'un cœur tendre et bon sait prodiguer à un cœur affligé.

— Chère demoiselle, disait-elle, M. Philippe vous a placée sous notre garde. Nous ne pouvons vous laisser nous quitter. D'ailleurs, qui vous dit que votre fiancé n'aura pas échappé aux dangers que vous redoutez pour lui ? Il est jeune, vigoureux, habile. Peut-être, en ce moment, est-il en route pour revenir vers vous.

Antoinette ne répondait pas. Elle se massait la tête, indiquant ainsi qu'elle conservait aucune espérance. Néanmoins, elle se montra docile. Madame Reed la conduisit doucement dans sa chambre, l'obligea à se coucher et ne quitta que lorsqu'elle la vit endormie. Ce premier sommeil fut de courte durée. Il était à peine minuit lorsque Antoinette se réveilla en sursaut. Elle avait eu une vision épouvantable. Un être était apparu à ses yeux, les mains liées derrière le dos, le cou nu, les cheveux coupés ras, dans la lugubre toilette des condamnés. Il appelait Antoinette avec des supplications dans un voix.

— Oh ! j'irai ! j'irai pour le sauver ou mourir avec lui !

Tel fut le premier cri d'Antoinette en se réveillant. Elle fut bientôt sur pied, se vêtit à la hâte, prit sur elle l'argent qui se trouvait dans ses tiroirs, quelques bijoux, et, au premier rayon du jour, animée d'un saint courage, elle quitta furtivement la maison où elle avait vécu trois années. Ors, quelques heures plus tard, Madame Reed entra dans la chambre de la jeune fille, elle ne trouva rien d'autre qu'une lettre qui l'avertissait de la solution inébranlable prise par celle-ci, et qui la remerciait avec effusion de ses soins et de son amitié. M. Reed avait aussitôt pour Londres, avec l'espoir de rattraper la fugitive. Peine

inutile ! Ses recherches furent vaines. Antoinette avait disparu.

CHAPITRE IX

LE RIDEAU QUI TREMBLE

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où Dolores et Coursegol étaient venus s'installer dans la maison du citoyen Vanquelas, située, ainsi que nous l'avons dit, dans le fond du faubourg du Roule. Coursegol, pour les besoins du commerce qu'il avait entrepris de concert avec Vanquelas, sortait tous les jours, allant dans les clubs, dans les sections, à la Convention, au Palais-Egalité, fréquentant les hommes les plus en évidence de cette triste époque. Dolores, au contraire, ne quittait qu'à de rares intervalles l'asile que le hasard lui avait donné. Si parfois elle s'échappait et gagnait le centre de Paris, c'était pour aller voir Cornélie Bridoul, pour entendre avec elle une messe dite à la hâte, dans quelque chambre obscure, par un prêtre courageux que cachaient les bonnes âmes, afin de le soustraire aux rigueurs du Comité de Salut public. Sauf ces sorties rares et rapides, Dolores restait chez elle. Elle y vivait tranquille et calme, sans connaître, autrement que par les récits de Vanquelas et de Coursegol, l'intensité de la terreur profonde qui régnait sur Paris.

Sa vie s'écoulait solitaire et triste. Sans amies de son âge, sans amour, frappée par l'absence de ceux qui lui étaient chers, sa jeunesse s'étiolait ainsi qu'une fleur privée de soleil. Elle se voyait en quelque sorte dépérir. Depuis trois ans, tant de malheurs avaient surgi autour d'elle, qu'elle ne conservait plus même l'espérance d'un bonheur à venir. Dégoûtée de la vie, le courage pour s'y rattacher lui manquait. Un immense affaissement s'é-

taît enparé de tout son être. Elle ne possédait plus le rire joyeux et sonore de la vingtième année. Au lieu des beaux rêves qui viennent charmer le sommeil des jeunes filles, elle voyait, durant ses nuits agitées, que les tristes souvenirs de son passé. Comme dans un nuage sombre apparaissaient tous ceux qu'elle avait perdus après les avoir aimés : la marquise de Chamondrin, qui lui avait tenu lieu de mère ; le marquis, dont la tendresse avait versé de si pures joies sur ses jeunes ans ; Philippe et Antoinette, son frère et sa sœur d'adoption. Les morts tant pleurés, les vivants, — à supposer qu'Antoinette et Philippe vécussent encore, étant d'ailleurs pour elle comme s'ils n'étaient plus, — passaient devant ses yeux désespérés sans éveiller dans son cœur meurtri autre chose que la douleur profonde des éternelles séparations. Elle ne pouvait même plus goûter la triste douceur des austérités monacales et de cette vie commune du couvent, dans laquelle le sacrifice de soi-même puise des encouragements précieux. De quelque côté qu'elle regardât autour d'elle, elle ne trouvait aucun appui. Elle était condamnée à porter seule le lourd fardeau de ses chagrins amers. Et puis, en ces jours de terreur et de périls incessants, la défiance était générale. Il n'était guère d'amitié qui pût naître et se développer. On était réduit à vivre pour soi, entre soi, dans la crainte d'ouvrir, sans le savoir, sa maison aux émissaires de l'échafaud. Or, ni Vauquelas ni Coursegol n'étaient pour Dolorès des compagnons tels qu'il les aurait fallu pour la distraire et l'égayer. Durant les courts instants que Coursegol passait auprès d'elle, elle le voyait absorbé, préoccupé, entièrement livré à ses calculs. Quant à Vauquelas, il témoignait à la jeune fille les regards respectueux et un peu froids qu'un vieillard peut prodiguer

à une femme. Il était difficile voir exactement ce que pensait l'homme. Sa face ridée ne trahait aucune de ses impressions, et pas en lui que Dolorès pouvait trouver les consolations dont elle eu besoin. Le matin, elle tra aux comptes qu'elle était chargée de tenir. A midi, elle prenait sur la hâte un léger repas, et c'est seulement que le dîner réuni, tout d'elle les compagnons ha de sa triste vie.

Un soir du mois d'octobre, elle seule dans sa chambre, située au-dessus de la maison, et s'étendant sur le jardin par une grande portière, devant laquelle tombait un rideau. Il était environ neuf heures. Vauquelas et Coursegol étaient couchés, les gens de service, re chez eux. Dolorès pouvait se croire abandonnée. Assise devant le feu, auprès d'un guéridon, elle était. Mais il était facile de voir que son corps était là, occupé par un travail machinal, sa pensée était loin. Elle rêvait au passé. Elle se demandait en quel point du monde devait chercher à rejoindre Antoinette et Philippe de Chamondrin.

Que font-ils ? se demandait-elle. Songent-ils à moi ? sont-ils heureux ?

Et de telles questions lui ouvraient des perspectives sans fin, elle se donnait aux rêveries les plus délicieuses. Soudain, le souffle bruyant de la porte se fit entendre au dehors. Le vent se fit violemment secoué dans le jardin arriva jusqu'à ses oreilles, tressaillit. En même temps, une commotion plus tumultueuse que les autres se fit dans le silence de la nuit avec des mugissements inquiétants. On entendit le vacarme d'une mer furieuse. par la porte vitrée que le rideau levé laissa voir à demi, un nuage de poussière entra. La flamme des chandeliers trembla. De la cheminée

un tapage de fumée fut rejeté dans l'appartement. Enfin, un bruit semblable à celui d'une porte qu'on referme fut s'ajouter au tapage mystérieux qui causait la tempête.

— On a oublié de fermer cette porte, pensa Dolorès.

Et murmurant quelques mots qui, malgré elle, traduisaient sa pensée, elle se leva pour aller réparer l'oubli des domestiques de Vauquelas. Soudain elle s'arrêta, stupéfiée, presque effrayée. Elle venait de voir le rideau agiter, non pas seulement parce qu'il battait au vent, mais encore parce qu'une main invisible semblait en secouer les plis.

— Ciel ! il y a quelqu'un derrière ce rideau.

Qu'un malfaiteur eût pu s'introduire dans la maison, à cette heure de la nuit, cela n'avait rien d'impossible. Cette pensée fut la première qui se présenta à son esprit. Coup sur coup, elle se rappela que Coursegol et Vauquelas venaient de sortir, que les domestiques étaient couchés ; qu'elle était, en quelque sorte, seule dans la maison. L'esprit d'une femme est prompt à s'alarmer. La nuit, la solitude, ajoutent encore à l'effroi si prompt à naître dans une imagination effrayée. Dolorès eut peur. Elle pâlit, ses lèvres tremblèrent ; machinalement, elle étendit les mains derrière elle, soit pour chercher une arme, soit pour rencontrer le dossier d'une chaise, où elles pussent s'appuyer.

— Je suis folle ! se dit-elle tout à coup. Par le temps qui court, qui songerait à s'introduire ici, si ce n'est le vent ? Allons fermer la porte.

Et se roidissant contre l'effroi qui la dominait, elle marcha vivement devant elle. Soudain, elle s'arrêta de pureté. Ses yeux avaient parfaitement vu une ombre humaine se dessinant derrière le rideau.

— Oh ! c'est affreux ! fit-elle en portant la main à son cœur.

Et d'une voix faible, elle dit :

— Qui va là ?

Pas de réponse.

Alors, elle s'arma de courage, fit deux pas en avant, saisit le rideau et



le souleva. Appuyé contre la porte vitrée, maintenant fermée, un homme se tenait debout. Elle était si troublée que, n'osant lever les yeux elle ne vit pas son visage.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

Elle n'avait pas encore prononcé ces trois mots que l'homme qu'elle interrogeait s'avança sans lui répondre et en criant :

— Dolorès ! Dolorès !

— Philippe !

Et elle tomba dans les bras de son ami, de celui qu'elle n'osait plus appeler son frère, séparé d'elle depuis trois ans. Ils restèrent quelques minutes ainsi, sans parler, livrés à leur émotion. C'était Philippe, mais Philippe vieilli, maigri, la barbe inculte, les vêtements en désordre, l'œil éteint, pâle à faire pitié. Ils se regardèrent longtemps, et en voyant les ravages du temps et de la souffrance sur les traits de son ami, Dolorès fondit en larmes.

—O Dolorès, dit-il enfin, est-ce bien toi que je retrouve après t'avoir tant cherchée ?

Elle pleurait et souriait à la fois, tandis que, ramené peu à peu par la douce chaleur qui régnait dans la salle, il dévorait des yeux sa chère aimée. Elle passa derrière lui, s'assura que la porte vitrée était bien fermée, laissa tomber le rideau, et entraîna Philippe dans un fauteuil devant le feu.

—Me trouves-tu changée ? demanda-t-elle.

—Plus belle encore que par le passé.

Elle rougit, détourna la tête ; puis, tout à coup :

—Comment es-tu ici, Philippe ?

—J'étais venu à Paris, avec quelques gentils-hommes, pour tenter l'arracher la reine à ses bourreaux. Triste expédition ! La reine est morte sur l'échafaud. Mes camarades sont arrêtés. Seul, j'ai pu m'échapper.

—Mais, alors, tu es poursuivi, fugitif, signalé peut-être aux agents du comité ?

—Pendant huit jours, je suis resté caché chez un brave homme que ma misère avait touché. J'espérais vivre dans sa maison jusqu'au moment où il me serait possible de quitter Paris. Avant-hier, il est venu tout à coup m'annoncer qu'il était soupçonné de donner asile à des ennemis de la nation : que son domicile pouvait, d'une minute à l'autre, être envahi par les émissaires de Robespierre, et que si je ne voulais sa mort, je devais fuir. Je suis parti, et depuis j'ai erré dans les rues de Paris, cherchant les quartiers solitaires, vivant jour et nuit comme un chien, n'osant demander l'hospitalité de peur d'être dénoncé. Ce soir, mourant de froid et de faim, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux aller me livrer, lorsque, à deux pas d'ici, j'ai rencontré un ancien serviteur du duc de Penthièvre auquel j'avais autrefois rendu quelques ser-

vices. Croyant qu'il ne les aurait oubliés, je me suis approché de lui, me suis nommé. Le misérable, jurant, a voulu m'arrêter. L'effroi de la conservation a doublé mes forces. J'ai lutté avec lui, je l'ai vaincu, et tandis qu'il appelait du secours, je me suis enfui à travers les ténueuses vagues qui avoisinent cette rive. Un mur peu élevé s'est rencontré devant mes pas. Je l'ai franchi, et me suis trouvé dans ce jardin. Ici, à cette croisée, j'ai vu de la lumière. Une porte était entr'ouverte, j'y suis entré, et Dieu a voulu que les misères d'angoisses que je viens de traverser m'aient conduit auprès de toi. Tu ne peux mourir, maintenant. Puisque t'ai vue, Dolorès, je mourrai content.

—Que parles-tu de mourir ? dit Dolorès. Puisque te voilà, tu es sauvé. Tu resteras ici.

Elle s'arrêta soudain ; se rappelant que cette maison n'était pas à elle, elle hésita. Philippe surprit son hésitation.

—Suis-je chez toi ? demanda-t-elle.

—Non. Tu es chez le citoyen Vauquelas, dont Coursegol est l'associé.

—Vauquelas ! Malheur !

—Pourquoi ?

—Parce que, à moins qu'il n'y ait deux individus de ce nom, le maître de cette maison est un des amis de Robespierre, un de ceux qui ont contribué à faire découvrir le complot que nous avons formé, mes collègues et moi, pour sauver la reine.

Dolorès poussa un cri et, se précipitant, cacha son visage.

—Que faire ? murmura-t-elle.

—Coursegol n'est-il pas là ? dit-elle à Philippe.

—Il ne rentre que fort tard le soir, dit-elle.

—Il aurait pu me cacher jusqu'à demain !

—Je te cache-rai dans sa chambre, dit Dolorès, subitement inspirée.

roïque devoir, elle se leva, et d'une voix émue, mais ferme :

— Philippe, dit-elle, je ne dois pas en entendre davantage. J'appartiens à Dieu et toi-même tu n'es pas libre. Antoinette...

— Veux-tu donc m'obliger à la haïr ?

Ce cri effraya Dolorès et remplit son âme de pitié tendre pour le malheureux qui se tordait à ses pieds et qu'elle adorait, en le désespérant.

— Eh bien, répondit-elle, ne l'épouse pas, si l'union que ton père avait souhaitée est au-dessus de tes forces. Mais n'espère pas que jamais je sois assez faible pour céder à tes prières. Que tu l'aimes ou que tu la détestes, Antoinette sera éternellement entre nous.

Philippe, qui était debout, bondit à cette déclaration. Puis il se laissa aller dans le fauteuil, et, la tête dans ses mains, il éclata en sanglots.

Dolorès était à bout de forces. Elle eut cependant assez d'énergie pour tenter de mettre un terme à cette scène cruelle.

— L'heure approche, dit-elle, où le maître de cette maison a l'habitude de rentrer. Il ne faut pas qu'il te trouve ici. Je vais te conduire dans la chambre de Coursezol. Tu y seras en sûreté.

Mais Philippe ne l'entendait pas. Il pleurait comme un enfant et parlait au milieu de ses larmes.

— Ah ! c'est exiger plus que l'homme ne peut faire ! disait-il. Dieu ne demande pas tant à notre faiblesse, et s'il veut, après nous avoir créés l'un pour l'autre, que nous vivions éternellement séparés, éternellement malheureux de l'être, pourquoi nous a-t-il réunis ce soir ? Notre rencontre n'a-t-elle pas quelque chose de providentiel ? Dolorès, ta décision ne peut être irrévocable.

Elle arma son cœur de courage, afin de retenir les paroles qui gonflaient sa poitrine oppressée.

— Viens, Philippe, dit-elle, sachant de donner un accent à sa voix.

— Mais, alors, promets-moi !

— Eh bien, demain, fit-elle ment, en essayant de l'apaiser.

Elle y réussit. Philippe se cila et prêt à la suivre. Déjà pris un flambeau et marchant lui, lorsque soudain des pas retent dans la pièce voisine.

— Ciel ! Vauquelas ! Nous perdus !

— Il n'entrera peut-être pas, dit Philippe, qui se redressa vivement.

D'un geste, Dolorès lui indiqua l'entrée, et, prêtant l'oreille, elle dit, espérant que Vauquelas devant sa chambre sans s'y attendre fut déçu. Vauquelas pa deux fois contre la porte.

— Puis-je entrer, citoyenne ?

— Non ! répondit celle-ci, couchée.

— Lève-toi, alors, et ouvre le volet tout à l'heure un homme se tapait le mur qui sépare le jardin de la maison. Il doit rôder autour de la maison, s'est mis à sa poursuite. Une fois le est derrière moi.

— Je me lève ! fit Dolorès, en cherchant à gagner du temps. Mais, dit-elle, comment elle fera-t-elle ?

— La nuit est sombre, dit-elle à voix basse. Je vais dans la chambre. Je m'y cacherai et j'y attends que les soldats soient partis.

Dolorès l'approuva d'un signe de tête, marcha sur la pointe des pieds jusqu'à la porte vitrée, afin d'ouvrir et de faire fuir Philippe. Elle tourna doucement le bouton de la porte à elle, s'écarta pour laisser son ami. Mais elle poussa un cri dans le fond du jardin, éclairé par la clarté des bougies placées dans la chambre, elle venait de voir entrer des nationaux qui s'avançaient vers la maison, en battant avec la crosse.

Il fusil les massifs qui bordaient le se. Elle recula épouvantée. Philippe s'élança pour fuir avant que les soldats fussent arrivés jusqu'à lui. Et le mirant vivement en joue. Ne tirez pas ! s'écria-t-il. Je me suis.

Il s'arrêtant, il les attendit. Au même moment, par l'autre porte, Vauquelas entra. Dolorès jeta sur Philippe un regard éperdu. Puis, par un mouvement instinctif, elle se rapprocha de lui. Il y eut d'abord un moment de silence causé par la surprise d'un, par l'effroi des autres. Philippe était atterré, non que le courage lui était défaut, mais parce qu'il se sentait devenu pour Dolorès l'auteur d'une catastrophe. Celle-ci n'éprouvait pas un effroi moindre en se disant que Philippe allait être arrêté sous ses yeux par les soldats qui venaient d'envahir la maison. Ceux-ci considéraient d'un oeil inquiet ce beau jeune homme et cette jeune fille se demandant si leur arrivée ne semblait pas simplement un doux rendez-vous, et s'ils avaient devant eux des amoureux ou des conspirateurs.

Quant à Vauquelas, il promenait de l'autre des regards interrogatifs, irrités et surpris à la fois. La vue d'une patrouille dans son appartement, les soupçons auxquels l'arrestation d'un inconnu trouvé en tête-à-tête avec Dolorès, pouvaient l'exposer, un si pur patriote, troublaient son jeu sa cervelle. Peut-être allait-il se tomber sur Philippe toute sa rage, quand le sergent qui commandait les soldats prit la parole, et s'adressa au jeune homme :

— Ne fais-tu dans cette maison, rien ? Qui es-tu ?

— Non, allait répondre, Vauquelas impécha.

— Tu il est ! s'écria-t-il, rien de plus à deviner : un ennemi de la République, qui a cherché un asile chez

moi, au risque de compromettre l'honneur de cette jeune fille, et mon propre civisme.

A ces mots, Dolorès tressaillit, et avec un effort qui semblait coûter à sa pudeur :

— Tu te trompes, citoyen Vauquelas. Cet homme est mon mari !

— Ton mari ! tu es mariée ?

— Pour des causes particulières, je cachais à tous la vérité.

— Mais Coursegol...

— Lui-même l'ignorait ! dit Dolorès en baissant les yeux.

— Mariée ! répétait machinalement Vauquelas.

Philippe se rapprocha, et d'une voix dont nul n'entendit les accents, il dit à Dolorès :

— Ah ! cruelle ! si tu l'avais prononcé plus tôt, ce mot, nous ne serions pas ici.

Dolorès ne répondit pas. Elle suppliait du regard Vauquelas, qui pouvait d'une parole éloigner les soldats. Quant à celui-ci, il se rappelait l'histoire de Dolorès, dont Coursegol lui avait raconté les détails. Il se disait que la fille adoptive du ci-devant marquis de Chamondrin n'avait pu épouser qu'un gentilhomme, et que ce gentilhomme devait être un de ces adversaires implacables du nouvel état de choses, que le Comité de Salut public poursuivait et frappait sans rémission. Qu'un tel personnage fût rencontré dans sa maison, c'était plus qu'il n'en fallait pour le perdre lui-même, quelle que fût d'ailleurs son influence sur Robespierre. Aussi était-il nécessaire de frapper un grand coup, afin de sortir pur et sans tache de cette épreuve.

— Pourquoi m'avoir caché que tu étais mariée ? demanda-t-il à Dolorès.

— Pour des causes purement intimes.

— Et pourquoi ton mari pénètre-t-il chez moi comme un malfaiteur, au lieu d'entrer par la porte ?

— Parce que nous voulions garder notre mariage secret.

—Tout ceci n'est pas clair, dit alors le chef de la patrouille.

Et s'adressant à Philippe, il ajouta :

—Ton nom ? D'où viens-tu ?

Philippe ayant hésité, cet homme reprit :

—Le citoyen et la citoyenne vont nous suivre à la section. Ils s'expliqueront là, et s'ils n'ont rien à se reprocher, on les mettra sur-le-champ en liberté.

—Oui ! oui ! emmenez-les, répondit Vauquelas, heureux d'une solution qui éloignait les soldats de chez lui.

Alors, seulement, Dolorès comprit que le mensonge auquel elle avait eu recours pour sauver Philippe ne le sauvait pas et la perdait elle-même. Elle n'en éprouva de regret qu'en ce qui touchait son ami. Quant à elle, depuis longtemps, elle avait fait le sacrifice de sa vie. Mais Philippe ne voulait pas de ce sacrifice. Alors qu'il vit qu'on allait les arrêter tous les deux, il s'écria :

—Cette jeune fille a menti, sans doute pour sauver un inconnu qu'elle aura oublié dans quelques heures. Je ne suis pas son mari, et si l'on me trouve auprès d'elle, c'est que, fuyant tout à l'heure un homme qui me poursuivait, je me suis réfugié ici. Je me nomme le marquis Philippe de Chamondrin ; je suis un conspirateur et un émigré.

—Ah ! le malheureux ! murmura Dolorès. Il se perd !

Quant à Vauquelas, en entendant la déclaration de Philippe, il avait bondi.

—Tu t'appelles Philippe, de Chamondrin ? demanda-t-il.

—C'est mon nom, répondit Philippe.

—Mais, alors, tu es le frère adoptif de cette jeune fille, et si tu es ici, toi un conspirateur, toi un émigré, c'est qu'elle est ta complice. La coquine ! faire de ma maison un rendez-vous d'ennemis de la nation !

La colère avait rougi son teint, agrandi ses yeux. Il écumait.

—Qu'on les arrête ! s'écria-t-il

Philippe qui supposait, par la réaction qu'il venait de faire, sans l'ordre, eut un mouvement de puissance.

—Monsieur, dit-il, ceci vous malheur.

—Ce qui me porterait malheur serait d'abriter sous mon toit de trocrates tels que vous. Mais je suis patriote, moi ! j'aime la république la France avant tout ! Citoyen, cet homme est dangereux. Ci-devant, dit-il, il a conspiré pour s'emparer du trône et faire monter le petit sur le trône. Quant à celle-ci, c'est la mère qui payait d'une trahison l'hospitalité que je lui ai donnée. Emmenez-les, et périssent les ennemis de la nation !

Il prononça ces paroles d'une voix énergique, comme s'il eût voulu tester ainsi son patriotisme. Pendant ce temps, les soldats causaient avec eux. Lorsqu'ils eurent fini, la patrouille se divisa en deux escouades. L'une arrêta Dolorès, l'autre Philippe. Les entraîna. Il était environ onze heures du soir.

CHAPITRE X

LES EXPLOITS DE COURSEGOL

Coursegol rentra vers minuit, sans son habitude, il allait tranquillement sans s'y arrêter, les couloirs de la rue de chaussée, pour gagner sa chambre située au premier étage, lorsqu'il tendit l'oreille. Il reconnut la voix de Vauquelas. Elle venait de la chambre de Dolorès. Surpris que celle-ci ne fût pas couchée à une heure aussi tardive, craignant qu'elle ne fût en danger, il entra. Vauquelas était seul, pâle, ému, fiévreux. Le lit de la jeune fille n'avait pas été défait. Son sac à dos frappa Coursegol.

—Où est Dolorès ? demanda-t-il vivement.

—Coursegol, pourquoi ne m'avoir pas qu'elle recevait ici secrètement Philippe de Chamondrin ?

—Elle recevait M. Philippe ! s'écria Coursegol stupéfait.

—Dans ma maison, dans cette chambre. On les a surpris là tous les deux.

—Mais alors, M. Philippe vit !

—Il vit, pour mon malheur.

—Que veux-tu dire ? demanda Coursegol qui ne comprenait qu'une chose, est que son maître n'était pas mort.

—Je veux dire que Dolorès, qu'à ta mère j'avais reçue ici, y donnait asile à risque de me compromettre et de le perdre à jamais, à un réactionnaire exalté, à ce Philippe de Chamondrin, un des chefs de la conspiration formée par les émigrés pour sauver la royauté. Capet.

—Ah ! je comprends, murmura Coursegol, qui devina sur-le-champ que Philippe fugitif, s'était réfugié dans le domicile de Vauquelas et y avait trouvé Dolorès. Eh bien, citoyen, reprit-il, ce jeune homme ne restera pas. Nous le ferons partir, et nul ne saura...

—Il ne peut plus partir.

—Pourquoi ?

—Il est arrêté ainsi que Dolorès, lui, pour son crime de conspiration contre l'État ; elle, comme complice du même crime.

Coursegol laissa échapper une imprecation terrible. Puis, s'élançant vers Vauquelas et le saisissant au collet :

—C'est toi, misérable vieillard, qui es as livrés.

—Tu m'étrangles ! dit Vauquelas, qui gardait haleine sous la pression de ce poignet énergique.

—Mais dis-moi donc où ils sont ! commandait Coursegol, sans l'entendre. Je veux les voir. Où sont-ils.

—Tâche-moi d'abord, répondit Vauquelas d'une voix éteinte.

Coursegol obéit. Mais il resta debout, menaçant, devant Vauquelas.

Celui-ci tremblait. Il n'avait pas prévu que Coursegol se vengerait sur lui de l'arrestation de Dolorès et de Philippe.

—Explique-toi donc ! cria Coursegol.

—La patrouille est entrée ici, poursuivant le jeune Philippe qui s'était caché dans cette chambre. Pour le sauver, Dolorès a dit qu'elle était sa femme ; Philippe craignant qu'elle ne fût compromise, a démenti cette allégation, et comme leurs explications n'ont pas paru suffisamment claires, on les a conduits l'un et l'autre en prison.

—Ne pouvais-tu répondre d'eux, déclarer que tu les connaissais ?

—J'ai tout fait pour les sauver ! objecta Vauquelas.

—Tu mens ! tu mens ! Je te dis que tu mens. C'est toi qui les as livrés, j'en suis sûr. Tu as eu peur pour ta vie, pour ton argent ! Malheur à toi !

Et Coursegol accompagna ces paroles d'un geste si terrible que Vauquelas, croyant sa dernière heure arrivée, tomba sur ses genoux en disant :

—Pitié !

Mais Coursegol semblait impitoyable. Des plaintes et des menaces sortaient de sa bouche.

—Pauvres enfants ! les tuer au moment où la Providence prend soin de les réunir ! Vieillard imbécile ! tu as été moins clément que le destin.

—Aie pitié de moi !

—As-tu donc eu pitié d'eux ? Non ! Eh bien, tu vas mourir.

Et, tirant de sa poche un poignard qu'il portait toujours sur lui, Coursegol le leva sur la tête de Vauquelas.

—Mais, si je te promettais de les sauver ?...

La main de Coursegol, prête à frapper, s'arrêta.

—Tu les sauverais ! Mensonge ! Comment t'y prendrais-tu ? Les prisons de la République ne laissent sortir ceux qu'elles gardent que pour les envoyer à l'échafaud.

—Je donnerai tant d'argent aux géo-

liers, qu'ils ouvriraient les portes devant ceux que tu réclames.

—Les géoliers ne sont pas seuls maîtres. D'ailleurs, quel est celui d'entre eux qui, même pour s'enrichir, s'exposerait à la mort.

—Eh bien, reprit Vauquelas, je ferai mieux encore. Je séduirai les juges du tribunal révolutionnaire, et ils prononceront l'acquiescement.

—Mauvais moyen ! Les juges exigent l'argent auparavant, et, quand ils l'auront touché, ils condamneront.

—Mais que faire, alors ?

—Le mal est sans remède, et c'est parce que tu en es l'auteur, que je vais me venger sur toi.

—Arrête. J'irai, s'il le faut, jusqu'à Robespierre.

—Il te refusera.

—Non. Mon influence sur lui est toute-puissante. Je sais ce qu'il faut lui dire pour l'obliger à me satisfaire.

—Même lorsqu'il saura qu'il s'agit de l'un des auteurs du complot formé pour délivrer la reine ?

—Oui, il accordera la grâce.

Coursegol réfléchit un moment. Vauquelas, agenouillé devant lui, avait levé la tête, essayant de lire dans ces yeux où brillait la vengeance, quel allait être son sort.

—Ecoute, dit enfin Coursegol, je te fais grâce de la vie provisoirement. Il dépend de toi que mon arrêt devienne définitif.

—Ordonne, j'obéirai ! murmura servilement Vauquelas, qui commençait à respirer.

—Je veux demain, au coucher du soleil, recevoir de tes mains un ordre en blanc signé de Robespierre, à l'aide duquel il soit possible de faire sortir des prisons deux des personnes qui y sont enfermées.

—Tu l'auras.

—Je veux, en outre, que Robespierre ignore le nom des prisonniers que sa signature doit délivrer.

—Il l'ignorera.

—A ce prix, ta vie est sauvée. Ajoute, ajouta Coursegol, n'essaie de me tromper. Je sais que tu pourrais obtenir, au lieu d'un ordre d'arrêt, un ordre de prestation pour moi, et te préserver ainsi du châtiement que tu mérites.

—Oh ! peux-tu croire ?...

Vauquelas ne put achever sa phrase. Il baubutia et rougit, en voyant plus secrètes pensées devinées. Coursegol reprit :

—Mais afin que tu ne puisses, de la sorte, c'est dans cette maison, je vais attendre ton retour, et si, un jour, des soldats conduits par toi venaient m'y arrêter, ils me trouveraient dans le caveau où tu caches tes richesses. C'est moi qui aurais le plaisir de les initier aux secrets de ta patrie.

Vauquelas poussa un cri étouffé.

—C'est là, continua Coursegol, que j'entends recevoir de tes mains, sans-conduit que je t'ai demandé. Maintenant, à toi de décider si tu veux mourir ou si tu veux vivre.

En disant ces mots, Coursegol, par quel l'émotion avait coupé la parole, poussa la porte qui conduisait au caveau transformé en coffre-fort.

Vauquelas, et disparut. Vauquelas, qui, pendant une partie de la nuit précédente, était resté à genoux, releva atterré par ce qu'il venait d'entendre. Ce qui le désolait, c'était la proximité à laquelle il était réduit.

Il se leva pour aller solliciter l'incorruptible Robespierre. En faisant cette promesse à Coursegol, il était résolu à ne pas tenir, à le dénoncer. Mais l'habitude avec laquelle celui-ci avait déjoué ses plans le plaçait dans un embarras cruel. Obligé d'agir ainsi qu'il l'avait promis, il ne pouvait le faire sans compromettant son influence et son crédit.

Et cependant il était persécuté par les menaces de Coursegol, qui avait promis de le perdre, qu'à prononcer un mot, c'est-à-dire à révéler le

eret où il cachait ses richesses. Com-
 in il regretta les forces et l'énergie
 sa jeunesse maintenant paralysées
 r l'âge! S'il avait eu seulement vingt
 s de moins, avec quelle joie il serait
 té en lutte avec Coursegol devenu
 n ennemi, afin de le tuer et de lui
 mer à jamais la bouche! Mais un
 plan n'était plus possible, et force
 était de baisser la tête sous la fa-
 lité qui l'accablait. Une heure après
 le Coursegol l'eut quitté, il gagna sa
 chambre afin de prendre un repos
 ut le besoin se faisait impérieuse-
 ment sentir. Il s'étendit sur son lit.
 Mais le sommeil refusa de venir l'y
 ouver, et il passa la nuit dans une
 itation pire que la fatigue la plus
 cessive. Au lever du jour il était
 r pied. Il voulait, avant de quitter
 maison, revoir Coursegol. Ce der-
 er avait dormi, la main sur un pis-
 let, gardant le coffre-fort qui servait,
 cette heure, de garantie à ses pre-
 es jours aussi bien qu'à ceux de Do-
 rès et de Philippe.

— As-tu le sauf-conduit? demanda
 Coursegol.

— Je vais l'aller quérir, répondit Vau-
 quelas.

— Ne reviens pas sans l'apporter, si
 veux sortir vivant de ce caveau.

Vauquelas se retira en chancelant.
 Robespierre habitait rue Saint-Hono-

rest de ce côté que Vauquelas
 ra ses pas, se demandant sous quel

omme il présenterait sa requête.
 mpiré que lui portait le célèbre

tre du Comité de Salut public
 de vivre et profonde. Elle avait son

gée dans des relations anciennes,
 des services mutuellement ren-

dans une entière communauté
 s. Mais, de la part de Robes-

, elle n'allait pas au-delà de ce
 considérait comme son devoir.

dans ses décisions les plus san-
 naires, il était de bonne foi; il se

mit au sérieux, et aucune consi-
 ation étrangère à ce qu'il entendait

être le bien du pays ne pouvait le tou-
 cher. Il n'accorda jamais une grâce;
 il ne se laissa jamais fléchir, et, lors-
 qu'on lit son histoire, on ne sait ce
 qui est le plus horrible, des actes de sa
 vie ou de l'épouvantable bonne foi qui
 les inspirait. Vauquelas connaissait la
 trompe de ce caractère fanatique, de
 cette nature froide et convaincue.
 Aussi, après avoir réfléchi longtemps,
 il perdit l'espérance de toucher Robes-
 pierre par le récit des infortunes de
 Dolores et de Philippe, ou de le con-
 vaincre par l'exposé de l'embarras
 dans lequel il se trouvait, et se décida
 à recourir à la ruse pour se procurer
 le sauf-conduit.

Lorsqu'il arriva chez Robespierre, ce
 dernier venait de sortir. Vauquelas
 n'en parut pas contrarié. Il entra dans
 le cabinet de travail — lieu redoutable
 d'où partaient les accusations qui al-
 laient frapper les citoyens suspects.—
 Le vieillard était connu par les fami-
 liers de la maison; il lui était facile
 de circuler dans les appartements. Il
 se trouva donc seul un moment, ayant
 prétexté qu'il attendrait le retour de
 Robespierre. Il courut au bureau de
 ce dernier, et, tout en veillant afin de
 n'être pas surpris, il se mit à fouiller
 dans les papiers amoncelés dans les
 tiroirs et sur les tablettes. Il y avait
 là des ordres en projet, des listes de
 proscription, des documents venus
 des provinces, des notes de police.
 Mais Vauquelas ne fit aucune atten-
 tion à ces pièces. Il continua à cher-
 cher jusqu'au moment où la signature
 de Robespierre placée au bas d'une
 page en blanc vint frapper ses yeux et
 lui arracher une exclamation de joie.

Cette page blanche, revêtue de la
 griffe du puissant triumvir, était la
 dernière d'un rapport de police ap-
 prouvé par le Comité et la seule sur
 laquelle l'expéditionnaire chargé de
 copier le rapport n'eût rien écrit. C'est
 sur celle-là que Robespierre avait pla-
 cé son visa. Son nom, écrit de sa main,

orné de son paraphe, s'étalait dans la blancheur immaculée du papier, comme une tache de sang. Vauquelas, sans hésiter, arracha au volumineux cahier la précieuse feuille. Puis, d'une écriture contrefaite, il traça ces mots : "Ordre de laisser sortir de prison le "citoyen et la citoyenne porteurs du "présent." Ces deux dignes, placées au-dessus de la signature, transformèrent le papier en sauf-conduit, tel que Coursegol l'avait exigé. Singulièrement ému par l'acte qu'il venait d'accomplir, Vauquelas enferma dans sa poche le document fabriqué par lui. Il cacha le cahier déchiré au fond d'un tiroir, sous une liasse de dossiers. Puis, ayant laissé à son trouble le temps de se dissiper, il sortit et passa en fredonnant devant les gens qui gardaient la porte, et auxquels il jeta ces mots :

—Je n'ai pas en ce moment le loisir d'attendre. Mais je reviendrai.

A peine dans la rue, il se mit à marcher à grands pas, comme s'il eût redouté d'être suivi. Bien qu'on fût au commencement de la mauvaise saison, il arriva chez lui, suant, essoufflé, courut au caveau, et s'adressant à Coursegol qui n'avait pas changé de place, il lui dit :

—Voilà ce que tu désirais ! Va-t'en.

Coursegol prit, sans répondre, le papier qu'on lui tendait, l'examina, afin de se convaincre que la signature n'était pas fautive. Puis, satisfait de son examen, il répondit :

—Je m'en vais avec l'espoir que je pourrai sauver Dolorès et Philippe. Mais je ne te tiens pas encore pour pardonné du mal que tu leur as fait. Souviens-toi que si mes efforts échouent et que s'il leur arrive quelque malheur, c'est sur toi que je les vengerai. Il se leva pour sortir. Mais, s'étant ravisé, il ajouta :

—Depuis six mois nous travaillons de concert à des opérations industrielles. Comme j'aurai vraisemblablement

besoin de beaucoup d'argent réussir dans la tâche que je va treprendre, je réclame ma part de bénéfices.

—Estime-la toi-même ! répondit Vauquelas, qui avait trop peur pour sayer de marchander.

—Donne-moi cinquante mille livres, moitié en assignats, moitié en or.

Vauquelas respira. Il avait ce que Coursegol n'exigeait une somme dix fois plus considérable. Il ca les cinquante mille livres. Coursegol serra les assignats dans son portefeuille, l'or dans sa ceinture de cuir, qu'il portait toujours sur lui. Mais sans ajouter un mot, il se mit en route à la recherche de Dolorès et de Philippe.

Comment arriverait-il jusqu'à elle ? Telle fut la première question qu'il se dressa. Il fallait d'abord les découvrir. Les prisons étaient alors fort nombreuses. Il y avait le Luxembourg, l'Abbaye, la Force, les Carmes, Madelonnettes, Saint-Lazare, le Grand Libre, beaucoup d'autres encore, celle qui avait reçu Dolorès et Philippe. Les avait-on laissés ensemble ? Les avait-on séparés ? Vauquelas avait hors d'état de fournir aucun renseignement à ce sujet, et Coursegol pouvait former que des conjectures. Décidé à commencer sur-le-champ ses recherches, il se rendit d'abord à la prison de Bridoul, où il prit provisoirement son logement, et auquel il confia les éléments qui s'étaient accomplis de la veille. Cornélie ne put retenir ses larmes en apprenant que sa jeune amie était sous les verrous. Quant à Bridoul, il avisa sur-le-champ ce qu'il y avait à faire. Dans la plupart des prisons de Paris, tant que ceux qui y étaient détenus n'étaient pas passés en jugement, ils jouissaient d'un dépit de la surveillance dont ils étaient l'objet, d'une liberté relative. Ils ne pouvaient pas absolument interdire de communiquer avec le dehors, et,

CHAPITRE XI

LA CONCIERGERIE

possédaient quelques ressources pécuniaires, il leur était possible d'acheter la complaisance de leurs gardiens et d'obtenir d'eux la permission de recevoir des lettres ou des vivres du dehors, et parfois même des visites. Soit que le nombre des prisons et celui des prisonniers empêchassent le maintien d'une discipline sévère, soit que, résolu à frapper successivement tous ceux sur lesquels il mettait la main, le Comité de Salut public ne voulût pas maintenir une surveillance trop étroite et trop rigoureuse, il tolérait cet état de choses, sous la responsabilité du concierge de chaque maison de détention. Les communications des prisonniers avec le dehors étaient quotidiennes. Les femmes et les enfants arrivaient sans trop de difficultés à être admis à visiter leurs époux et leurs pères, et il s'était établi, pour remplir les messages des détenus, des commissaires reconnus, avoués, autorisés, qui entraient et sortaient librement à toutes les heures du jour, à condition de laisser entre les mains des gardiens une part de leurs bénéfices. Coursegol ignorait ces détails. Mais Bridoul les lui fit connaître.

— J'ai pour ami un des individus qui se mettent au service des prisonniers. C'est un homme inoffensif qui, moyennant une honnête rétribution, consent à l'amener avec lui comme auxiliaire dans les prisons. A sa suite, et sans courir aucun danger, tu les visites toutes jusqu'à ce que tu aies trouvé ceux que tu cherches.

Cette proposition combla de joie Coursegol. Le même soir, il fut mis en relation avec l'homme dont Bridoul lui avait parlé. Le lendemain, il entra en campagne, et, à trois jours de là, il savait que Dolorès était enfermée à la Conciergerie et Philippe aux Madelonnettes.

Arrêtés chez Vauquelas, à onze heures du soir, Philippe et Dolorès avaient été conduits à la section du Roule. On les introduisit dans une salle où se trouvaient déjà trois personnes, arrêtées comme eux dans la soirée et qui attendaient d'être interrogées. Malheureusement, le délégué de la Commune, chargé de procéder à l'interrogatoire, s'était déjà retiré. Comme il ne devait plus revenir que le lendemain, il fut décidé par le chef du poste que les prisonniers passeraient la nuit dans cette salle. Une lampe resta allumée ; on étendit des matelas par terre, et se coucha qui voulut. Dolorès refusa de prendre aucun repos. Elle s'assit dans un fauteuil déchiré que Philippe ne se procura qu'à grand'peine et déclara qu'elle passerait la nuit ainsi. Philippe prit place à ses pieds sur un escabeau, et ils attendirent que le jour parût.

Cette nuit, qui s'annonçait comme une nuit d'insomnie cruelle et de fatigue, s'écoula pour Dolorès et pour Philippe comme un rêve splendide. Leurs compagnons s'étaient étendus sur des matelas et dormaient.

Eux seuls veillèrent, en proie à des pensées diverses qu'ils se communiquèrent, qui, se concentrant peu à peu sur un même objet, leur procurèrent une ivresse fiévreuse pleine de charme. Ils ne pouvaient se faire d'illusions sur le sort qui les attendait. Philippe avait conspiré en faveur de la reine. C'est dans ce but qu'il était revenu de l'émigration. En le recevant dans sa chambre, Dolorès s'était faite sa complice. Un tel crime ne devait rencontrer aucune indulgence. Au matin, ils seraient interrogés par un commissaire à l'avance prévenu contre eux, que ne saurait émouvoir ni leur beauté ni leur jeunesse : légalement

accusés d'avoir souhaité le renversement de la République et le retour des Bourbons, envoyés en prison, traînés devant le tribunal révolutionnaire.



LA CONCIERGERIE SOUS LA TERREUR

condamnés à l'échafaud : telle était la procédure sommaire de la Terreur. Espérer qu'elle s'adoucirait en leur faveur eût été folie. Il ne leur resta

donc plus qu'à se préparer à mourir. Si la perspective d'un tel destin mit d'abord des larmes dans leurs yeux, ce n'était pas qu'aucun d'eux manquât de courage et gémit sur son sort. Non, c'est sur le sort de l'autre qu'il pleurait. Mais lorsqu'il leur fut prononcé, par l'échange de quelques paroles, qu'ils étaient mutuellement résignés, leur douleur s'apaisa, et, comme si leur jugement eût été déjà prononcé, ils ne songèrent qu'à rendre douces et calmes les heures qui leur restaient à vivre.

— Pourquoi craindrais-je de mourir ? disait Dolorès à Philippe, qui avait d'abord tenté de lui faire partager des espérances menteuses. La mort n'est redoutable que pour ceux qui laissent après quelque objet qui les aime. Mais toi ne vivant plus, qui restera après moi pour me pleurer ? Antoinette ! Ne suis-je pas morte depuis longtemps pour la chère petite ! Je peux donc disparaître sans creuser de vide dans un cœur quel qu'il soit, sans lui faire une blessure. Je peux sans souci aller chercher l'éternel repos après lequel j'aspire.

— Y as-tu donc parfois songé ? demanda Philippe.

— J'ai vu peu à peu tomber autour de moi tant d'êtres que je chérissais, mes yeux ont vu tant de catastrophes ; j'ai subi tant de meurtrissures intérieures ; après une enfance fortunée, ma jeunesse a été si triste que j'ai souvent supplié Dieu de me rappeler à lui.

— Cependant, Dolorès, si tu avais voulu m'entendre : si, lorsque j'essayais en vain de te fléchir, ta main était tombée dans la mienne, que de maux tu eusses moins ressentis !

— Ne seraient-ils donc pas arrivés ?

— Qu'importe ! nous aurions été deux pour les supporter, et, après avoir pleuré ensemble, nous nous serions consolés l'un par l'autre.

— Je ne pouvais être ta femme.

— Est-ce donc que tu ne m'aimes pas ?

A cette question, Dolorès garda le silence. Ehardi par le calme solennel de ces instants qui, dans leur pensée, précédaient pour eux l'éternité, Philippe continua :

— Toutes les fois que je t'ai pressée d'être sensible à mes prières, tu ne m'as objecté que la volonté de mon père. Obéissant à de puérides ambitions, il souhaitait de me voir épouser Antoinette. Eh bien, la volonté de mon père n'existe plus, les engagements que je pris vis-à-vis d'Antoinette et qu'elle-même aurait déliés si jamais j'avais eu le courage de lui dire que je t'aimais, ces engagements sont détruits par la situation nouvelle qui nous est faite. Nous voici libres en face de la mort qui nous attend. Ne me diras-tu pas toute la vérité ? ne m'ouvriras-tu pas ton cœur comme je t'ai ouvert le mien ?

Dolorès avait écouté ces paroles l'œil ardemment fixé sur Philippe, la poitrine oppressée, frappée surtout par cette phrase : "Nous voici libres en face de la mort qui nous attend", se disant qu'elle ne pouvait refuser à son ami la dernière joie qu'il réclamait ; qu'elle-même, dont les jours passés n'avaient été qu'un long sacrifice devant lequel elle s'était plu à briser héroïquement son bonheur et ses espérances, avait bien le droit de laisser échapper de son âme le secret si longtemps contenu. Enfin, de ses lèvres tombèrent ces mots :

— Entends donc, puisque tu le veux, mon Philippe, un aveu suprême : je t'ai toujours aimé comme je t'aime, et je t'aime comme je suis aimée.

Il y avait tant de tendresse dans la manière dont elle parla, que Philippe, éperdu, se releva, le regard ombragé d'une joie immense.

— Le voilà donc cet aveu que tu me refuses depuis cinq ans ! Je savais bien, moi, que mon amour était partagé. Tu l'as dit, et devrais-je payer

de ma vie le bonheur de l'apprendre de ta bouche, que je ne trouverais pas l'avoir payé trop cher. Mais tu m'as rendu mon énergie, ma vaillance. Je me sens fort à soulever le monde pour nous sauver, pour assurer la félicité à laquelle nous avons droit. Nous vivrons, Dolorès, pour être l'un à l'autre et pour nous chérir.

—Je t'en supplie, s'écria Dolorès, ne demande pas à vivre, puisque la certitude de mourir m'a seule décidée à parler.

—Encore ! répondit Philippe frémissant. Mais, si, dans le péril extrême où nous sommes, je parviens à te délivrer en me délivrant moi-même, seras-tu plus rigoureuse que le destin ? Ne voudrais-tu pas reconnaître que Dieu est avec nous, et que c'est lui qui prend soin de nous réunir ?

—Philippe ! Philippe ! murmura Dolorès.

Elle ne put achever, et vaincue par les prières de son ami, elle laissa rouler sa tête sur cette mâle poitrine que depuis longtemps son image et son souvenir embrassaient de l'amour le plus pur et le plus fidèle, et commença la confidence des tendres aspirations dont son cœur était rempli.

Il était neuf heures du matin, lorsque le délégué de la Commune, dont l'absence avait contraint les prisonniers à coucher dans la grande salle de la section, y fit son entrée. Tout se passa comme Philippe et Dolorès l'avaient prévu. Il les interrogea sommairement, entendit le rapport verbal du chef de la patrouille qui les avait arrêtés, prit des notes, forma un dossier, puis ordonna que les inculpés seraient envoyés l'un à la Conciergerie, l'autre aux Madelonnettes.

—Ne peut-on nous laisser ensemble ? demanda Philippe que désolait la perspective d'une séparation.

—Le Comité décidera. Pour le moment, je suis obligé de vous séparer, répondit le délégué de la Commune.

Philippe s'approcha de Dolorès —Ne perds pas courage, lui dit te rejoindrai bientôt.

Dolorès avait été désignée pour conduite à la Conciergerie. Un couade de gendarmes se présent la demande de la jeune fille, l'un fit avancer un fiacre. Elle y s'assit dans le fond, tandis que hommes chargés de l'accompagnaient place les uns dans rieur de la voiture, à ses côtés autres sur le siège du cocher. arriver à la Conciergerie, on e passer devant le Palais de justice les degrés du palais, non loin porte de la prison, étaient grandes des femmes en grand nombre, robes et tricoteuses qui venaient diennement assister au départ condamnés à mort. Il fallut que Dolorès descendit de voiture sous yeux. Les mains se réunirent pour applaudir, les bouches s'ouvrirent crier, et ce fut sous les huées, les libets et les insultes qu'elle fit le court trajet qui la séparait de la prison, protégée à grand-peine des furies populaires par les hommes qui formaient son escorte. Enfin la porte fatale s'ouvrit devant elle, et elle fit pénétrer dans le greffe, petite où se tenait l'employé auquel elle confiait la triste comptabilité du registre d'écrou. inscrivit sur son registre son nom, ses prénoms, son âge. Puis on la conduisit à un guichetier, chargé de lui procurer un logement dans la partie de la prison placée sous ses ordres.

—J'ai deux grâces à vous demander dit Dolorès à cet homme, dont l'air guère bienveillant lui inspira l'idée d'une fiancée.

—Que désires-tu, citoyenne ?

—D'abord, avoir une chambre à moi seule, si c'est possible. Je paie pour cela.

—Ce sera difficile. Mais, enfin, j'essaierai. Et encore ?

lors — Faire parvenir une lettre à une
d'une personne qui m'est chère.

— Son nom ?

pour — Coursegol. Elle habite chez le ci-
l'ancien Vauquelas, où j'habitais moi-
même, lorsque j'ai été arrêtée en son
absence. Vous pourrez prendre con-
naissance du contenu de cette lettre,
ce qui vous convaincra qu'elle ne renferme
rien de contraire aux lois.

s — Bien, citoyenne ! répondit le cou-
cheur, qui touchait le sort de cette
jeune fille. Je vais te conduire
dans une salle où tu seras seule et tu
y écriras ta lettre.

En parlant ainsi, il introduisit Do-
lors dans une petite pièce au second
étage de la prison, qu'éclairait une
lampe à huile haute et grillée donnant sur la
cour.

— Tu resteras ici autant que tu vou-
dras, et nul ne viendra t'y troubler.
Les repas se prennent en commun
dans le réfectoire, à moins que l'on
ne préfère être servi à part, moyen-
nant six livres par jour.

— Je n'aurai d'argent que lorsque la
lettre que je vais écrire sera parvenue
à sa destination, objecta Dolorès. J'ai
donné celui que je possédais pour
payer le fiacre qui m'a conduite ici.

— Je te ferai crédit, reprit le guiche-
tier. C'est bon ! c'est bon ! ne me re-
viens pas. Il faut bien s'entraider
parmi nous. Je vais maintenant
chercher du papier, de l'encre et une
plume.

Le brave homme sortit et revint
bientôt apportant à Dolorès les objets
qu'elle avait demandés. Elle écrivit à
la hâte un billet à Coursegol, afin de
lui annoncer son arrestation et celle
de Philippe, et de le prier de lui faire
parvenir quelque argent. Le guiche-
tier lui promit que sa lettre serait re-
mise dans la journée. Puis il se retira.
Dolorès, restée seule, tomba à genoux
et pria pour Philippe. Elle ne l'avait
jamais tant aimé, et le malheur immé-
rité qui venait de la frapper n'eût été

rien s'il eût été seulement allégé par
la joie de savoir son ami auprès d'elle.

Durant une partie de ce jour, elle
demeura seule, surprise elle-même du
repos de son esprit et de son cœur ;
livrée à des pensées qui la ramenaient
sans cesse aux immortelles espérances
qu'éveille dans les âmes chrétiennes la
perspective de la mort ; planant dans
une sphère idéale où l'avaient élevée
le terrible résultat des événements de
la veille et les aveux éloquentes de Phi-
lippe complétés par les siens, et d'où
elle voyait la vie comme une chose
méprisable, indigne d'elle, et qu'elle
quitterait sans regrets. Vers le soir, le
guichetier revint. Il rapportait la let-
tre écrite par Dolorès. On n'avait pu
trouver Coursegol. Il n'habitait plus
chez Vauquelas, et l'on ignorait ce
qu'il était devenu.

Cette nouvelle ramena Dolorès à la
réalité de sa situation. Elle devinait
ce qui avait dû se passer après son
arrestation. Elle craignait que Cour-
segol n'eût excité par ses menaces, le
courageux de Vauquelas et attiré sur
lui-même quelque malheur. En outre,
la disparition de son protecteur la lais-
sait privée de toutes ressources pécu-
niaires, alors que, dans sa position
nouvelle, les prisonniers n'obtenant
les plus légères faveurs qu'à prix d'or,
ces ressources pouvaient seules aider
à adoucir la rigueur de son sort. Le
guichetier eut pitié de sa peine. Il
n'était pas rare qu'on rencontrât, en
ces temps de terreur, parmi les indi-
vidus auxquels était confiée la garde
des prisonniers, des cœurs généreux,
charitables, qui prenaient en pitié les
maux dont ils étaient témoins et s'ef-
forçaient de les soulager.

— Ne te tourmente pas, citoyenne, dit
cet homme à Dolorès. Tu seras nour-
rie ici et tu y demeureras seule, sauf
contre-ordre des inspecteurs. Plus tard
tu te souviendras, je l'espère, de ce
que je fais pour toi.

Pénétrée de reconnaissance, Dolorès

prit une petite croix ornée de brillants qu'elle portait au cou, et l'offrant au guichetier :

—Acceptez ceci en garantie des dépenses que je vous occasionnerai. Si je meurs, vous la garderez. Si je vis, j'irais la reprendre entre vos mains, auxquelles je la confie aujourd'hui à titre de dépôt.

Le guichetier commença par refuser. Mais les prières de Dolorès eurent raison de ses scrupules, et il accepta.

—Quel est votre nom ? lui demanda-t-elle.

—Je m'appelle Aubry ; tu me trouveras toujours prêt à te servir, citoyenne.

Tels furent les incidents qui marquèrent l'arrivée de Dolorès à la Conciergerie. Cette première journée s'écoula tristement. Elle ne sortit pas de sa cellule, où, vers le soir, Aubry lui monta un repas composé de deux plats aussi fades à l'odorat qu'à l'œil. En les posant devant elle et en voyant le mouvement de dégoût que Dolorès ne put contenir, Aubry eut presque honte de se trouver dans la nécessité de la servir ainsi.

—Dame ! dit-il, ce n'est pas ici comme dans ton château.

—Peu importe, mon brave Aubry, je suis contente, répondit Dolorès.

Restée seule, elle mangea, car depuis la veille au soir, elle était à jeun. Puis, ayant approché la table du mur au haut duquel se trouvait la croisée qui éclairait sa cellule, elle y monta afin d'aspirer quelques bouffées d'air pur. Elle entr'ouvrit le vasistas : un vent plus frais entra, en passant à travers les barreaux épais ; mais Dolorès ne put rien voir que le ciel gris, voilé déjà par les brumes épaisses du soir.

Couchée une heure après, au moment où des patrouilles circulant dans les corridors veillaient à ce que les prisonniers n'eussent chez eux ni feu ni lumière, Dolorès dormit avec calme,

et, pour rendre son premier prisonnier moins douloureux, ce joli rayon de soleil qui, au matin, la saluait.

Lorsqu'à dix heures Aubry pour le déjeuner, elle était sur

—Citoyenne, lui dit-il, je dois venir qu'étant sorti ce matin, abordé près d'ici par deux hommes dont l'un m'a demandé si je n'avais pas vu dans les prisons une fille, belle, blonde, avec des yeux bleus.

—Comment était cet homme ?

—Un grand, à cheveux gris, qui paraissait très affligé.

—C'est Coursegol, c'est à lui que tu as destinée la lettre. Ne le reviens-tu pas voir ?

—Comme son chagrin m'a tourmenté, lui ai-je promis de l'aider dans ses recherches. Il a été convenu que, demain, à dix heures, il viendrait me voir, afin de demander à un employé dans la prison : qu'à la telle heure, tu entreras au greffe sous un prétexte quelconque. De cette manière, si vous ne pouvez vous parler, vous verrez et vous saurez, lui dit-elle, celle qu'il cherche : toi, s'il te plaît, à qui tu avais écrit.

C'est ainsi que, quelques jours après, Dolorès se trouva en face de Coursegol. Il leur fut impossible de changer un seul mot. Mais, dit-elle, Coursegol fit comprendre à Dolorès qu'il allait employer tous ses efforts pour arriver jusqu'à elle et la récupérer de sa délivrance. Jusqu'à demain, elle vécut heureuse et saine, sans qu'un cœur dévoué veillât sur elle et sur Philippe. Enfin, ce jour-là, au moment où elle s'y attendait le moins, la porte s'ouvrit et Coursegol entra.

—Je remplace Aubry pour la nuit, dit-il.

Dolorès s'avança vers lui. Ils se regardèrent. Ils n'étaient séparés

— Puis trois jours, mais ces trois jours, m'ont paru eux, avaient été longs comme un siècle.

— As-tu vu Philippe ? demanda Dolorès.

— Je l'ai vu hier, après t'avoir quitté, ma fille.

— Est-il toujours dans cette prison de Madelonnettes ?

— Oui ; mais, la semaine prochaine il y aura tel.

— Aucune nouvelle ne pouvait être plus venue au cœur de Dolorès. Elle re-

chercha le protecteur dont le dévouement s'efforçait ainsi d'apporter des secours à son sort. Puis, ce fut

elle qui raconta ce qu'il avait fait durant les jours précédents, comment il

avait mis Vauquelas en demeure de lui procurer un sauf-conduit.

— Je l'ai, ce sauf-conduit, ajouta-t-elle, et, d'ailleurs, pour qu'il soit possible de

te servir, il faut que Philippe habite la même maison que toi. Il sera ici

pendant quelques jours, et alors vous sortirez, mes chers enfants. Moi, pendant

ce temps, je vais tout préparer pour que nous quittions Paris aussitôt

qu'il sera votre élargissement.

— Cette entrevue, qui se prolongea pendant quelques heures, transforma Dolorès. Elle

avait senti la possibilité d'être heureuse et libre, et avec la mobilité d'une imagination ardente et jeune, elle passa

d'une série de préoccupations graves que nous avons analysées déjà à des préoccupations

plus douces, qui lui montraient Philippe intimement uni à toutes ses

affaires et demeurant éternellement à ses côtés.

— La première fois, depuis son arrestation à la Conciergerie, elle descendit dans la

salle commune. Cette salle se trouvait sur un préau fermé d'un

par des grilles de fer qui le séparait d'un

corridor étroit et bas, le séparant de la

partie du logement des détenus. C'est dans ce corridor que se trouvaient les prisonniers. C'est contre les grilles dont les barreaux étaient

suffisamment espacés, qu'ils s'appuyaient, lorsqu'ils voulaient correspondre avec les prisonnières. Durant le jour, il arrivait fréquemment qu'une porte s'ouvrait et permettait aux détenus des deux sexes de se rapprocher. Alors les promenades succédaient aux promenades, les rencontres aux rencontres : des groupes se formaient où l'on voyait des hommes jeunes et beaux, des femmes élégantes deviser entre eux comme dans un salon.

La vieille société française, sous les verrous, protestait ainsi contre les persécutions dont elle était victime, prouvant à ses persécuteurs qu'ils n'auraient raison ni de son courage, ni de sa gaieté, ni même de son insouciance en face de la mort.

Tous ceux qui, les documents et les preuves en main, ont essayé de décrire l'intérieur des prisons de ce temps sont d'accord pour affirmer que le mépris de l'échafaud ne fut jamais poussé si loin que par les détenus de cette époque sanglante.

Les femmes déployaient un luxe inouï, digne des jours de la Régence. Le plus souvent, on les voyait apparaître, dès le matin, en galant négligé. A midi, elles s'habillaient avec plus d'élégance et de recherche, et, le soir, elles se paraient de robes à traîne, comme si elles eussent encore conservé l'espérance d'aller promener à la cour leur grâce et leur beauté. Celles qui, par les circonstances de leur arrestation, avaient été empêchées d'apporter avec elles un assortiment de toilettes, s'ingéniaient pour rivaliser d'éclat avec celles de leurs compagnes mieux favorisées. Aussi la prison, loin d'avoir le sombre aspect d'un cachot, antichambre de la mort, ressemblait-elle à un lieu de plaisir. Les femmes s'y montraient séduisantes, coquettes ; les hommes, prévenants, passionnés ; et plus d'un amour naquit, vécut et mourut entre l'espérance et l'effroi, à

l'ardeur duquel les craintes du lendemain n'avaient pu rien enlever et dont les ivresses charmaient les dernières heures de ceux qui le partageaient. Sans doute, tout n'était pas folie durant ces journées troublées à chaque instant par l'arrivée de victimes nouvelles. Celui-ci pleurait ses enfants, celle-là pleurait son mari. Puis, le géolier apparaissait ; il faisait l'appel de ceux qui devaient mourir. Des cris, des adieux déchirants marquaient les séparations, le bourreau entraînait sa proie, et c'était tout. Ceux qui restaient serraient les rangs, et, se regardant avec une angoisse qui n'enlevait rien à leur courage, se disaient :

— Qui de nous mourra demain ?

Mais une flamme secrète alimentait tous les cœurs, donnait l'énergie aux plus faibles, la résignation aux plus forts, et les lâchetés étaient aussi rares qu'étaient communs les grands dévouements. Ce qui ajoutait encore au spectacle émouvant de tant de vertus déployées en présence du péril, c'était le mélange, les rapprochements qui s'opéraient entre les prisonniers, quelle que fût la condition sociale de chacun d'eux. La France de ce temps fit dans les prisons l'apprentissage de l'égalité.

Il était environ deux heures de l'après-midi, lorsque Dolorès, rassurée par l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec Coursegol, fit son entrée dans la salle où se réunissaient les prisonniers. Ils s'y trouvaient au nombre de cent, environ, divisés en groupes, et les conversations étaient très animées. Ici une vieille douairière racontait à quelques hommes, charmés par son esprit, les anecdotes les plus piquantes de la cour de Louis XV. Là, un pimpant abbé tournait des bouts-rimés pour plaire à une demi-douzaine de jeunes filles. Plus loin, quelques hommes d'Etat discutaient les derniers

débats de la Convention, et s'efforçaient de tuer le temps, que doivent le faire des voleurs, qu'un orage a arrêtés dans une chaumière auberge et qui cherchent à distraire entre eux, en attendant le lail qui leur permettra de se remettre en route.

D'abord, Dolorès, confondue dans la foule des prisonniers, ne fut pas remarquée. Chaque jour l'on voyait de nouveaux visages, et, pour un nouveau de plus, on ne prenait pas la peine de s'émouvoir. Bientôt cependant cette jeune fille qui paraissait seule d'un air curieux et timide, et qui, par ses questions et ses regards divers groupes formés de tous côtés, attirait l'attention. L'un la montrant à un autre, on le sait, possédait ces beautés éclatantes qui ne tentent pas aux femmes qui en sont rées de passer jamais inaperçues. Ses blonds cheveux tordus en une tresse sur sa nuque blanche, son front candide encadré par le sage de leurs bandeaux soyeux, elle était coiffée d'un bonnet rond, en étoffe sombre, et ses ailes se relevaient d'un côté, et sa robe couleur feuille morte, et sur son corsage d'un fichu gris derrière la taille, était bien simple, elle la portait avec tant de simplicité, avait dans sa démarche tant de distinction, dans son regard tant de fierté, qu'elle fut bientôt l'objet d'une curiosité générale.

— Eh quoi ! dit une voisine, si belle, et emprisonnée !

— La jeunesse et la beauté tendent à jamais les tigres, répétait-on.

Un murmure de pitié circula dans les groupes. Quelques jeunes filles vinrent se placer sur le passage de Dolorès pour la mieux voir. Alors elle comprit que sa beauté, causait une certaine sensation, troubla et revint sur ses pas pour se retirer. Mais, au moment, une femme jeune et jolie

pré la blancheur précoce de ses cheveux, s'approcha d'elle et lui dit :

— Pour quoi nous fuyez-vous, mon enfant ? Vous faisons-nous peur ?

— Non, madame, répondit Dolorès, en me trouvant inconnue au milieu de vous, j'ai voulu me retirer. Mais je resterai, si vous voulez me servir de protectrice.

— Prenez mon bras, chère petite, je vous présenterai. On me nomme la marquise de Beaufort. Et vous ?

— Je m'appelle Dolorès. Je n'ai connu ni mon père ni ma mère. Le marquis de Chamondrin m'adopta. J'ai été élevée dans sa maison, comme sa fille.

— Le marquis de Chamondrin ? mais, lors, son fils Philippe !...

— Mon frère d'adoption ! Vous le connaissez, madame ?

— Il est de mes amis et venait souvent dans mon salon... lorsque je possédais un salon, ajouta la marquise souriant tristement.

— Philippe avait émigré, reprit Dolorès ; mais il a eu le malheur de revenir en France. Il voulait, avec quelques gentilshommes de cœur comme moi, tenter de sauver la reine. Hier, il fut auprès de moi, lorsque nous avons été arrêtés l'un et l'autre. Lui parce qu'il émigré, moi pour lui avoir servi d'asile.

Il suffit de ces quelques mots qui racontaient son histoire pour éveiller les sympathies les plus vives parmi les personnes qui l'avaient écoutée. Elle fut aussitôt entourée, et, respectueusement, diverses offres lui furent faites, dans le but de lui procurer quelques-unes des douceurs qu'il était permis aux prisonniers de se donner, moyennant argent. Elles les refusa ; elle fut admise dans le cercle des femmes, grandes dames pour la plupart, et y resta jusqu'au soir, aux côtés de la marquise de Beaufort, qui lui adressa dès ce moment un maternel

intérêt, et dont la protection lui fut douce et précieuse.

Les jours qui suivirent n'offrirent rien de remarquable, sinon les scènes quotidiennes auxquelles n'étaient pas encore faits les yeux de Dolorès, mais qui semblaient laisser ses compagnons insensibles. Le soir, un homme passait rapidement, appelait quelques prisonniers, et leur remettait un papier plié en quatre, couvert d'une écriture menue et serrée, illisible le plus souvent, où l'orthographe des noms n'était même pas respectée et qui parfois, par suite d'erreurs assez fréquentes, n'arrivait pas à son véritable destinataire. C'était un acte d'accusation. Celui qui l'avait reçu, sans qu'on lui laissât le temps de répondre aux griefs relevés contre lui et de préparer sa défense, comparait le matin devant le tribunal révolutionnaire, et le même jour, le lendemain au plus tard, était conduit à la mort.

Que d'innocents, en moins d'une semaine, Dolorès vit ainsi passer devant ses yeux et disparaître ! La faux des moissonneurs n'a pas de coups plus rapides ! Mais les victimes, quel que fût leur sexe, montraient une vaillance, une fermeté, un héroïsme tels ; elles marchaient au supplice avec tant de fière audace, ceux qui leur survivaient conservaient si peu de doutes sur le sort qui leur était réservé à eux-mêmes, qu'on les voyait partir d'un regard attristé, mais non désolé.

Des scènes de ce genre, dont elle était témoin à toute heure, raffermirent l'âme de Dolorès, déjà préparée au dégoût de la vie et au mépris de la mort. Elle eût cependant un profond chagrin, lorsque, le matin du neuvième jour de sa captivité, elle dut se séparer de la marquise de Beaufort, appelée à son tour devant le tribunal révolutionnaire, avec une religieuse ex-abbesse du couvent de Bellecombe, en Auvergne, et un prêtre, ancien curé des environs de Paris. Ils étaient ac-

cusés tous les trois d'avoir conspiré contre la République. Ils restèrent absents deux heures environ. Lorsqu'ils revinrent, ils étaient condamnés. L'exécution devait avoir lieu le même jour au coucher du soleil. Ils passèrent en prières le temps qui les séparait du supplice. Agenouillée avec eux, Dolorès pleura sur le sort de sa nouvelle amie.

—Ne vous désolez donc pas, chère petite, lui dit la marquise. Je meurs sans regrets. Je n'étais utile à personne ici-bas. J'ai perdu mon mari, mon fils, tout ce que j'aimais. Je vais les rejoindre. Mon sort n'a rien que d'enviable.

Elle parla sur ce ton, jusqu'à l'heure où l'exécuteur la fit appeler, ainsi que ses compagnons, pour procéder à la dernière toilette. Alors, elle s'agenouilla devant le prêtre.

—Mon père, dit-elle, bénissez-moi !

Et le prêtre, qui allait mourir avec elle, étendit sur sa tête ses mains chargées de bénédictions. Lorsque la marquise se releva, son visage rayonnait. Elle attira Dolorès dans ses bras.

—Adieu, mon enfant, lui dit-elle. Vous êtes jeune. J'espère que vous échapperez à ces coquins. Priez pour moi.

Et comme les prisonniers l'entouraient, en lui tendant les mains :

—Au revoir ! mes amis, au revoir !

On l'entraîna. Au moment où elle allait disparaître, elle se retourna une dernière fois, envoya dans un baiser un adieu suprême à Dolorès. Puis, d'une voix forte, elle poussa un cri semblable à un chant de victoire :

—Vive le roi !

Le lendemain, Dolorès vit partir de la même manière deux jeunes hommes dont l'attitude ne fut pas moins vaillante que celle de la marquise. Ils ne partageaient pas les idées royalistes. Ils moururent accusés de modérantisme, mot épouvantable à l'aide duquel

la Révolution frappait les vœux de ses enfants. La marquisse Beaufort avait crié : Vive le roi !

—Vive la République !

CHAPITRE XII

ANTOINETTE DE MIRAN

Quinze jours s'étaient écoulés depuis que Dolorès avait été en la Conciergerie. Au milieu de tions de toutes sortes auxquelles se trouvait condamnée, elle se soutenue par l'espérance d'être bientôt à Philippe. Elle n'osait que les efforts de Coursegol, ni le sauf-conduit qu'il avait obtenu l'intermédiaire de Vauquelas, seraient. Mais il lui semblait avant de mourir, elle pouvait son ami, elle irait à l'échafaud regret.

Un matin, au moment où elle trait dans la salle commune, elle eut Coursegol à l'extrémité du de l'autre côté de la grille. Elle fut à lui, et, à travers les barreaux Coursegol lui fit connaître que Philippe avait obtenu d'être transféré à la prison des Madelonnettes de la Conciergerie, et que le transfert aurait lieu le lendemain. Cette nouvelle combla de joie Dolorès. Elle eut la plus douce des émotions que encore goûtées depuis son incarcération.

—Aussitôt que M. Philippe sera ajouté Coursegol, nous aviserons les moyens d'utiliser le sauf-conduit pour vous faire sortir l'un et l'autre de la prison, sans exciter de soupçons.

—Sera-ce possible ? demanda Dolorès.

—Sans doute. Les prisonniers qui sont en liberté sont relâchés sur l'ordre du Comité. Qu'est-ce que le sauf-conduit qui m'a été remis par Vauquelas, sinon un ordre du même

— Avec cette différence cependant que les noms de ceux qui doivent sortir sont encore à y mettre, objecta Dolorès.

Qu'à cela ne tienne, dit Coursegol, si noms, je les écrirai, moi, et le tout conduit se trouvera rédigé en faveur du citoyen et de la citoyenne hamondrin.

— Mais si nous parvenons à quitter cette prison, Coursegol, où nous conduiras-tu ?

— Chez Bridoul d'abord, où vous serez en sûreté durant vingt-quatre heures, et de là dans une maisonnette située au milieu des bois de Chevreuse à quelque distance de Versailles. C'est presque un désert, cet endroit, et personne ne songera à venir vous y chercher, ni toi, ma fille, ni M. Philippe.

Les paroles de Coursegol exerçaient sur Dolorès une impression profonde. Après s'être crue à jamais séparée de son mari ; après avoir sacrifié son projet et renoncé au bonheur de se laisser aimer par Philippe et de l'élever ; alors que tout lui semblait perdu, son avenir, son repos, sa vie même, voilà que des diverses causes qui avaient amené ses malheurs naissent, comme une fleur sous des ruines, l'espérance de pouvoir sans crainte ni remords s'abandonner aux vœux et aux aspirations de son âme, et être enfin pour toujours à celui dont les circonstances avaient voulu jusqu'à ce moment la séparer.

Et Antoinette ! dira-t-on, Dolorès blârait-elle qu'Antoinette avait des torts sur Philippe ? Non, et par ce qui a été raconté dans ce récit, on sait que quel héroïsme elle s'était toujours effacée devant son amie, afin d'obliger Philippe à exécuter la volonté formelle et dernière du marquis Chamondrin. Mais Philippe, en la trouvant dans la maison de Vauzelles, avait oublié les récents engagements qui l'attachaient plus étroite-

ment encore que par le passé à mademoiselle de Mirandol, et, au lieu de les révéler à Dolorès, il ne s'était appliqué qu'à diminuer à ses yeux l'importance des premiers, de ceux dont elle avait eu connaissance, afin de la disposer à l'écouter favorablement. Puis il lui avait dit qu'il n'éprouvait pas d'amour pour Antoinette et qu'il n'en éprouverait jamais ; que c'était elle, Dolorès, qu'il aimait toujours ardemment et qu'il voulait pour femme. Si l'on ajoute à l'influence qu'un tel langage devait exercer sur Dolorès les circonstances dans lesquelles ils se retrouvaient et qui, par les dangers mêmes dont elles étaient pleines, ajoutaient à l'exaltation de leurs cœurs ; si l'on considère qu'Antoinette était éloignée d'eux ; qu'ils la savaient à l'abri de tout péril et de toute misère, on comprendra sans peine comment, en quelques jours, ils en arrivèrent à ne plus songer qu'à leur propre bonheur et à regarder leur mariage, une impossibilité jusqu'à cette heure, comme une chose facile, naturelle et possible.

C'est dans ces dispositions d'esprit que Dolorès écoutait la description faite par Coursegol de cette petite maison de la vallée de Chevreuse, où il leur offrait un asile. Il parlait de bois épais, d'allées étroites que le printemps tapisse de mousse verte et de violettes ; d'un pavillon, ancien rendez-vous de chasse de Louis XV, placé à quelque distance d'un hameau. Ce pavillon, construit en briques, n'avait qu'un étage. Le mobilier en était modeste et riait. La croisée de la chambre destinée à Dolorès s'ouvrait sur un balcon de pierre, dont la rampe disparaissait sous le chèvrefeuille et la vigne vierge. De ce balcon, l'œil embrassait le coin le plus adorable de la vallée. Dans un rêve rapide, éveillé dans son imagination par cette description enchanteresse, Dolorès se voyait, à quelques semaines de là, ha-

bitant cette maison et unie à Philippe par un prêtre insermenté réfugié dans les environs. C'était le soir. L'hiver finissait. Les bourgeons naissaient aux branches des lilas. La terre, comme une femme en travail d'enfantement, ne pouvait plus contenir dans ses entrailles la végétation prête à s'en échapper. Au sein des bois, sous l'écorce des chênes, à la cime des peupliers, des bruits mystérieux, confus, se faisaient entendre. Les brumes de la nuit descendaient peu à peu sur les champs. Les étoiles brillaient au ciel. À côté d'elles, la lune montait dans l'horizon, comme un char de feu. Sur les bords de la mare voisine, le cri métallique des grenouilles se faisait entendre. Accoudée sur la terrasse de sa maisonnette, Dolorès attendait Philippe éloigné d'elle pour quelques heures. Dans l'intérieur, le souper préparé par Coursegol les attendait, sous la clarté joyeuse d'une lampe de cuivre. Bientôt un bruit de pas se faisait entendre sur les feuilles desséchées. Dolorès devenait anxieuse. Le bruit s'approchait. Elle poussait un cri de joie. Elle avait reconnu le pas de Philippe, dont la voix lui répondait. C'est ainsi qu'on attendrait dans une existence simple, modeste, cachée, la fin des jours de deuil que traversait la France.

Dolorès fut violemment arrachée à ce beau rêve par un grand mouvement qui se fit autour d'elle et vint la rappeler à la réalité. On faisait l'appel des prisonniers désignés pour comparaître devant le tribunal révolutionnaire. Le soir de ce jour, comme Dolorès, pressée d'être au lendemain, afin de voir arriver Philippe, regagnait sa cellule, elle y fut suivie par Aubry, le guichetier, qui portait une couchette en fer et se mit à la dresser non loin de celle qu'occupait Dolorès.

—Que faites-vous ? demanda la jeune fille.

—Un lit pour une compagne que je

serai obligé de te donner de
toyonne. Jusqu'à ce jour, j'ai
toutes les ruses, de tous les
mes pour arriver à ce que
ton désir, tu fusses seule dans
chambre. Mais ce n'est plus
aujourd'hui. On attend un
prisonniers envoyés de Vendée
lesquels se trouvent des fem
faut leur trouver de la place.
est déjà plein ici, comme par
dant que tu te tenais en bas
grande salle, l'inspecteur est
a voulu entrer dans cette cel
m'a donné ordre d'y mettre
sonnière de plus. Cela te con
Mais, sois sans crainte, quand
veaux venus arriveront, je te
moi-même ta nouvelle compagne
seras contente. Les physiomi
me trompent pas.

Dolorès, qui ne goûtait que
pos au milieu des misères
ses qui l'entouraient que
solitude de sa prison, éprouva
regret en apprenant que
elle ne serait plus seule. Mais
de voir Philippe les attendait
Le lendemain, le jour comm
raître, elle venait de quitter
lorsqu'elle entendit des pas
corridor. Elle acheva sa toilette
hâte. Bientôt on tourna la clef
serrure de sa prison. La porte
et Aubry entra. Il n'était
Une femme l'accompagna.
Dolorès ne put voir les traits,
cause du voile qui les cachait
que, à cette heure matinale,
re du dehors n'avait pas au
son éclat.

—Voici ta compagne de prison
toyonne, dit Aubry, à Dolorès.
l'espoir que tu seras contente
choix. Je l'ai choisie dans les
exprès pour toi. La pauvre
a l'air bien lasse et bien attrist
La nouvelle venue, sans
voile, s'était assise sur sa
dans une attitude qui révé

grande fatigue ou une grande douleur. Aubry lui donna quelques indications et elle écouta d'une oreille distraite, sans répondre ni même regarder le valet de chambre. Ce dernier se retira. Alors Dolorès, s'approchant de sa compagne inconnue, lui dit :

— Puisque, pour un temps plus ou moins long, nous devons vivre ensemble, vous plaît-il que nous soyons amies ?

À la première parole prononcée par Dolorès, l'inconnue avait tressailli. Puis, elle s'était levée et maintenant, sous son voile, elle regardait Dolorès avec une fixité singulière :

— Si je veux que nous soyons amies ? — s'écria-t-elle. Dolorès, ne me reconaissez-vous pas ?

Ce fut au tour de Dolorès de tressaillir. Elle croisa les mains, poussa un cri de surprise, dans lequel il y avait de la terreur et de la joie, et se précipitant vers celle dont la voix avait de l'émouvoir, elle enleva vivement ce voile qui l'avait empêchée de reconnaître :

— Antoinette ! Antoinette !

— Dolorès ! vous ici !

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre, s'embrassant, après quatre années de séparation, s'interrogeant au milieu de leurs sourires et de leurs larmes, et s'interrompant pour s'embrasser encore.

— Mais, enfin, me direz-vous ?...

— Mais, vous-même ?...

— Tout à l'heure, ma chérie, répondit Dolorès. D'abord, couchez-vous, vous êtes pâle.

— J'ai passé la nuit en route !

Dolorès l'entraîna jusqu'à son propre lit, l'aïda à quitter ses vêtements humides, souillés de terre, et l'obligea de se coucher. Puis elle disparut un moment, afin d'obtenir d'Aubry qu'il apportât à Antoinette une boisson chaude. Le brave homme déploya, suivant sa coutume, un grand zèle, et bientôt les deux jeunes filles, l'une

couchée, l'autre assise à son chevet, causaient ensemble de leur vie passée. Mais, dès le début de leur entretien, Antoinette avait prononcé ces mots :

— Avez-vous vu Philippe ?

À cette question, une pâleur légère blanchit les joues de Dolorès ; puis, d'une voix calme, elle dit :

— J'ai vu Philippe. Comme nous, il est arrêté, et aujourd'hui même il sera ici.

Antoinette voulut connaître sur-le-champ les circonstances de l'arrestation de Philippe. Dolorès les lui raconta, obligée aussi de raconter rapidement sa vie, depuis le jour où, quatre ans auparavant, elle avait quitté le château de Chamondrin. Au récit de ses maux, Antoinette fut émue jusqu'aux larmes. Elle l'interrompit souvent pour la plaindre et l'embrasser, sans que Dolorès lui fit connaître le plus cruel de tous et se laissât aller un seul moment à lui confier l'amour qu'elle ressentait pour Philippe, ni rien de ce qui s'était passé entre eux.

Puis, ce fut le tour d'Antoinette de revenir sur le passé. Elle en révéla tous les détails à Dolorès, y mêlant ceux qui touchaient l'état de son cœur. Elle lui dit comment Philippe avait pris avec elle des engagements solennels et sacrés, et comment, séparée de lui, elle n'avait pu demeurer seule en Angleterre, et s'était enfuie de chez les époux Reed. À Londres, elle avait réclamé la protection du chevalier de Millemont, un vieux gentilhomme présenté chez elle par Philippe. Le chevalier, après avoir essayé de la détourner de ses projets, s'était engagé à lui procurer les moyens de la faire partir et arriver en France. C'est grâce à lui qu'Antoinette eut une place sur un petit bateau qui portait en Venise un message des princes. Arrivée sur les côtes de Bretagne, où l'on débarqua, ses compagnons de route l'abandonnèrent. Alors,

abord, à Antoinette ensuite. Qu'im-
 porte qu'il m'aime ! Ne me voyant
 us, il m'ouddiera ! Antoinette lui re-
 viendra chère. Ils seront heureux.
 ne suis-je, moi, pour troubler par ma
 essence des projets si chers au cœur
 mon bienfaiteur ? Ne n'étais-je
 is déjà sacrifiée ? Pourquoi ne pas
 continuer mon sacrifice ? Allons, Do-
 rès, sois courageuse, sois forte. Si
 j'épousais Philippe, tu ferais le mal-
 eur d'Antoinette. Elle en mourrait,
 toute ta vie tu verrais entre ton
 mari et toi planer l'ombre éplorée de
 elle dont tu aurais causé la mort.
 Elle est innocente, elle ! Elle ne sait
 is que j'aime Philippe. Il ne le lui a
 mais dit. Moi, je le lui cacherai tou-
 jours. Elle sera heureuse sans re-
 cord, et fera descendre dans le cœur
 celui qui lui est cher la résignation,
 l'apaisement et l'amour.

Dolorès se préparait ainsi à se mon-
 trer digne de ce qu'elle avait toujours
 le jusque-là. Elle fut en ce moment
 admirable de renoncement volontaire.
 Elle n'avait qu'un mot à dire à Phi-
 lippe pour qu'il fût à elle à jamais.
 Mais elle ne voulait pas d'un bonheur
 qu'elle ne pouvait atteindre qu'en gé-
 nérant l'âme tendre d'Antoinette et
 en manquant de respect à la volonté
 au mort qui lui était cher. Elle fai-
 lit ces réflexions devant Antoinette
 adormie.

— Ah ! murmura-t-elle en la regar-
 ant, que n'es-tu restée en Angleterre ?
 Pourquoi es-tu venue ? Tu ne sais pas
 tout le mal que tu me causes !

Peut-être eut-elle en ce moment,
 dans le fond de son cœur meurtri, un
 peu de révolte. Mais ce cri ne monta
 pas jusqu'à ses lèvres et demeura en-
 terré dans le fond de son être, avec les
 dérangements qu'elle venait d'y refouler.
 Bientôt la porte s'ouvrit. Le guiche-
 tier entra. Il était environ dix heures
 du matin.

— Citoyenne, dit-il, il y a dans le

préau un prisonnier qui te réclame ! Il
 nous vient des Madelonnettes.

— C'est lui ! pensa Dolorès, qui de-
 vint toute pâle à la pensée de le revoir.

Cependant elle s'arma de courage et
 descendit d'un pas ferme pour retrou-
 ver Philippe. Il l'attendait, en se prome-
 nant fiévreusement dans le préau.
 Arrêté comme elle depuis vingt jours,
 enfermé aux Madelonnettes, ce n'est
 qu'après des efforts sans nombre, de
 lui et de Coursegol, qu'il était enfin
 parvenu à se faire transférer à la Con-
 ciergerie. En voyant Dolorès, il pou-
 sa un cri de joie, courut vers elle. Le
 préau était solitaire, et il lui ouvrit les
 bras en disant :

— Dolorès ! Dolorès ! me voilà enfin
 réuni à toi pour ne plus te quitter ja-
 mais !

— Jamais ! demanda-t-elle d'une voix
 éteinte.

— Je t'avais dit : "Si Dieu, qui nous
 a réunis après une séparation longue
 et cruelle, nous sauve du péril qui
 nous menace, ne croiras-tu pas qu'il
 veut lui-même notre union ici-bas ?"
 Eh bien, grâce à Coursegol, nous al-
 lons pouvoir fuir d'ici. Nous serons li-
 bres.

— Et Antoinette, qu'en ferons-nous ?

— Antoinette !

Dolorès le regarda, et d'un accent
 dans lequel elle mit autant de fermeté
 qu'elle put :

— Tu avais laissé Antoinette en An-
 gleterre, Philippe, en lui promettant
 de l'épouser à ton retour. Ne te voyant
 pas revenir, elle a passé la mer. Elle
 est en France, à Paris, dans cette pri-
 son. Elle vient réclamer l'exécution de
 ta promesse.

Pendant que Dolorès parlait, le vi-
 sage de Philippe s'était décomposé,
 sous l'émotion que lui causait cette
 nouvelle. Lorsqu'elle eut fini, il ne
 trouva pas la force de répondre, et
 s'appuya, immobile, défait, contre le
 mur du préau.

CHAPITRE XIII

LES COMBATS DE L'AMOUR

La nouvelle donnée par Dolorès à Philippe l'avait frappé de surprise et de terreur. Comment Antoinette était-elle arrivée jusqu'en France ? quels desseins l'avaient conduite à Paris ? voilà ce qu'il voulait savoir. Dolorès lui répéta le récit qu'elle-même tenait d'Antoinette. Puis, lorsqu'elle l'eut terminé, elle y ajouta simplement ces mots :

—Philippe, pourquoi ne m'avoir pas dit quels engagements te liaient à elle ? Quoi ! tu la quittais, il y a six semaines à peine. En la quittant, tu lui promettais de l'épouser, et ici tu me pressais d'exaucer tes vœux...

Philippe l'interrompit vivement :

—Ah ! Dolorès, ne m'accuse pas. Je n'ai été ni traître ni oublieux. Tout a été fatal en ceci. Oui, séparé de toi, ayant vainement attendu, n'espérant plus te revoir, te croyant morte ou cachée comme moi, mais loin de moi, j'ai fait une promesse à Antoinette, comme je lui en faisais une, il y a quatre ans, devant mon père, et alors que pour jamais je te croyais consacrée à Dieu et devenue carmélite dans Avignon. Mais, quand je te retrouve, toi que j'adore, comment pourrais-je oublier que la première, la seule, tu eus mon cœur ? J'étais un enfant, et, sans le savoir, dans celle que je croyais ma sœur, c'était la femme que j'aimais. Et puis, cet amour s'est développé. Il a grandi au point de faire l'infortune de ma vie !

—Hélas ! murmura Dolorès.

—Et lorsqu'un hasard que je bénis m'a jeté auprès de toi, lorsque je peux enfin couvrir tes chères mains de mes baisers, repaître mes yeux de tes regards, tu m'aurais interdit, au nom d'Antoinette, de te dire ce qui, depuis tant d'années, est dans mon cœur. Non ! Je ne pouvais. Ah ! Dolorès, tu

es forte, toi, je le sais ; tu es assez d'énergie pour te vaincre toi-même, pour demeurer insensible à l'apparence, alors que ton cœur est tourmenté. Mais je n'ai pas les forces que tu as ; je souffre, il faut que je me tais. J'aime, il faut que je le dise.

En parlant ainsi, Philippe se sentait cité peu à peu. Des larmes tombaient de ses yeux, et sur son visage contracté se révélait l'émotion à laquelle il était en proie.

—Vois-tu, reprit-il après un moment de silence, l'origine de nos malheurs n'a été dans les scrupules qui nous ont empêchés d'avouer toute la vérité, nous prenant par la main, nous nous étions agenouillés devant lui, disant : Mon père, nous nous aurions voulu être heureux et nous en aurions été.

—C'est ce qui te trompe, Philippe. Au moment où j'allais partir, au moment où le marquis, par sa propre bouche, l'amour que tu avais pour moi et il ne m'a pas retenue.

Philippe la regarda comme si elle eût dit :

—Mon père savait...

—Oui !

—Et il m'a obligé, au moment où je mourais, à lui promettre que je ne quitterais jamais Antoinette ?... Oh ! les hommes sont parfois cruels.

—Il croyait que tu m'avais oubliée.

—Est-ce que je peux oublier ? dit Antoinette. Mais que veux-tu ?

Dolorès ne répondit pas. Elle baissa ses yeux baissés, comme si elle eût voulu aller chercher de lire dans le fond de son cœur où se livrait un grand combat. Philippe profita de ses hésitations et de ses incertitudes pour plaider sa cause.

—Écoute, Dolorès, nous ne pouvons nous offrir tous deux en holocauste à la volonté de mon père. Si tu refuses Antoinette, ayant le cœur libre, je ne saurais assurer son bonheur. D'ailleurs, toi-même, que des larmes te disent-elles ?

—Mais, si je t'écoutais, que deven-
rait Antoinette ?

—Elle oubliera. Elle m'a aimé, parce
que je suis celui qu'elle a connu avant
de connaître d'autres jeunes hommes,
avant de voir le monde. Mais elle
oubliera, après quelques larmes qui
peuvent pas plus se comparer aux
larmes que j'ai versées, moi, et que je
ressentirai encore si tu me quittes, que
maintenant qu'elle nourrit pour moi ne
peut se comparer à celui que j'ai dans
mon cœur.

—Ne la calomnie pas, Philippe. De-
puis quatre ans, elle te regarde com-
me son époux devant Dieu, et elle est
comme, abandonnée par toi, à porter
le deuil de ton infidélité !

—Mon infidélité ?

—Oui, car tu lui as fait une promes-
se. Et tu ne m'as rien promis, à moi.

—Mais toi ?

—Je n'ai rien promis !

—Quoi ! ton silence l'autre jour, lors-
que je te suppliais, ton silence n'était
pas un aveu ?

—Tu l'as mal compris ! répondit
Dolorès avec un geste de dépit.

—Oh ! malheur sur moi ! s'écria Phi-
lippe.

Dolorès n'en pouvait plus. Cet entre-
tien avait épuisé ses forces. Mais elle
avait dû prendre une décision irré-
versible, et désormais elle n'avait
plus qu'un but, assurer le bonheur
d'Antoinette, en obligeant Philippe à
épouser. Elle reprit doucement :

—Coursegol doit apporter ici le sauf-
conduit à l'aide duquel nous devons,
toi et moi, quitter cette prison. Il ser-
ra à favoriser l'évasion d'Antoinette !
Il poussa un cri de dénégation. Elle
ignit de ne pas entendre et conti-
nua :

—Tu partiras avec elle. Une fois
hors d'ici, grâce à Coursegol, il vous
sera facile de gagner, avec son aide,
une retraite sûre. Là, vous vivrez en
paix. Je ne te demande pas d'épouser
Antoinette aussitôt après m'avoir

quittée. Mais, lorsque le temps aura
calmé la fièvre qui te dévore en ce
moment, et fait descendre l'apaise-
ment dans ton cœur, tu rempliras
vaillamment, en honnête homme, les
engagements que tu as pris. Voilà ce
que je te supplie de faire.

Philippe secoua la tête :

—Quelle sera ta destinée ? demanda-
t-il.

—Si je sors de cette prison, si j'é-
chappe à l'échafaud, je passerai à
l'étranger et, reprenant la vocation à
laquelle je m'étais vouée, j'ensevelirai
mes jours dans une retraite où je prie-
rai pour vous. Mais je ne prononcerai
pas de vœux éternels, je t'en donne
l'assurance, et, si quelque jour tu te
sens assez fort pour supporter ma pré-
sence, sans danger pour la paix de ton
cœur, je te reverrai, Philippe, et je
deviendrai pour tes enfants une se-
conde mère, en rendant une amie à
Antoinette.

—Je refuse de t'obéir ! Non, je n'é-
pouserai pas Antoinette, et, puisque
tu veux m'y obliger, c'est elle que je
veux faire juge du parti auquel je
dois me résoudre. Je vais lui révéler
ce qu'elle ignore, que nous nous ai-
mons, que nous nous sommes toujours
aimés.

—Tais-toi ! supplia Dolorès ; qu'elle
ne connaisse jamais... Tu n'as pas
le droit de confier un secret qui m'ap-
partient autant qu'à toi.

Cependant, leur entretien avait long-
temps duré. Peu à peu, le préau et la
salle avec laquelle il communiquait
commençaient à se remplir des habi-
tants de ces tristes lieux. Ils descen-
daient de leurs cellules, sans savoir si
le soir de cette journée les trouverait
vivants ; et cependant cette incerti-
tude n'altérait en rien la sérénité de
leurs traits et de leurs pensées. Quel-
ques-uns, en passant devant Philippe
et Dolorès, les regardaient curieuse-
ment, comme s'ils eussent souhaité de

connaître l'objet d'un entretien si animé.

—Je vais me rendre auprès d'Antoinette, dit alors Dolorès. Je la conduirai ici. Je te supplie encore, au nom même de ton amour, de ne lui rien révéler qui puisse l'affliger. Rien ne nous presse. Nous sommes en prison, et, peut-être, malgré les efforts de Coursegol, ne parviendrons-nous pas à en sortir. D'une minute à l'autre, un acte d'accusation peut être remis à l'un de nous, si ce n'est à tous les trois. Quel que doive être l'avenir, ne troublons pas le présent par des récriminations et des luttes qui déchirent l'âme. Vivons ici, comme nous vivions à Chamondrin, en nous aimant et nous soutenant mutuellement dans notre infortune, afin de la mieux supporter, et attendons des événements et du temps une solution à tout ceci.

—Quelle énergie tu possèdes ! répondit Philippe, à qui cette proposition laissait une espérance et qu'il accepta.

Dolorès le quitta pour aller retrouver Antoinette, tandis que Philippe se mêlait aux prisonniers, parmi lesquels il retrouva des gentilshommes et des grandes dames qu'il avait connus à la cour de Versailles et chez le duc de Penthièvre. Antoinette se réveillait au moment où Dolorès entra dans leur cellule commune. Elle ne vit pas l'émotion dont le visage de son amie gardait cependant encore les traces. Elle lui sourit, lui tendit la main et l'embrassa.

—Philippe ? demanda-t-elle.

Ce fut sa première parole.

—Philippe est venu. Je l'ai vu. Il nous attend dans le préau.

Antoinette, à cette nouvelle, fut sur pied en quelques instants. Les deux jeunes filles se prirent par le bras et descendirent pour rejoindre Philippe. Dolorès sentait le cœur d'Antoinette battre avec violence contre sa poitrine, tant elle était émue à la pensée de

revoir celui qu'elle considérait son fiancé. Elle vola dans l'air avec tant de naïf abandon, fut touché, et, en même temps, eut des remords en pensant qu'elle n'était sur le point de haïr cette amante créature dont le seul devoir était de l'aimer.

—Malheureuse enfant ! lui dit-elle, pourquoi n'êtes-vous pas restée sur la terre ? Pourquoi vous être exposée à de semblables périls ?

—Mon devoir n'était-il pas de le rejoindre, afin de mourir avec lui ? Lorsque, après être demeurée seule pendant quinze jours, j'appris la mort de la reine, je me disais que, n'ayant pu la sauver, j'allais courir de grands dangers, et que, même si je n'étais pas arrêtée, je voyais que je ne m'étais pas trompée. Alors, je suis partie, et je suis heureuse puisque je vous ai retrouvée.

Cette réponse, que Dolorès regardait comme une preuve nouvelle des sentiments pris par Philippe envers elle, et qui, en même temps, lui donnait la bénédiction suprême de l'abbé de Chamondrin devant le lit de mort du marquis, était de plus, étaient tels, qu'Antoinette croyait accomplir un devoir. Elle avait déjà Philippe comme si leur mariage eût été célébré.

Dolorès regarda Philippe ; elle voulait dire :

—Oseras-tu lui révéler que tu l'aimes pas ? Ne songe, au cas où, qu'à te rendre digne d'elle et à surer un bonheur auquel elle n'a pas le droit de prétendre.

Philippe restait embarrassé devant les deux jeunes filles. Antoinette semblait attendre qu'il accueillît sa rivale d'un mot qui prouvât son amour qu'elle supposait contre son cœur. Mais, en dépit de ce que faisait Philippe, comme si la présence de Dolorès, à laquelle elle avait plus caché la vérité, l'empêchait

et rendu muet, aucune parole ne s'écoula sur ses lèvres. Quelques minutes s'écoulèrent ainsi. Dans le préau, dans la salle, les prisonniers passaient et repassaient. Ceux que tout à l'heure l'arrivée de Philippe avait surpris demandaient maintenant quelle était cette jeune fille à laquelle, par ses gestes et son langage, Dolorès témoignait la tendresse d'une sœur.

Nous avons déjà dit que chacune des prisons que la Terreur avait ouvertes et remplies de ses victimes était la reproduction, quoique diminuée, de cette société aristocratique de Paris maintenant décimée par la proscription et par l'exil, mais qui avait vu le monde de ses intrigues, de son esprit, de ses indiscretions, de son orgueil et de ses galanteries. Dans les prisons, les femmes étaient restées grandes dames ; les hommes, empressés à courtiser ; les uns et les autres, tous disposés à s'intéresser aux événements, autant et plus qu'aux grands.

C'est surtout en prison que le besoin de passer le temps et de se distraire développait parmi eux cette tendance si naturelle à l'esprit français. Un incident de minime importance dépeuplait les entretiens pendant plusieurs heures. La robe nouvelle dont la chassée était vêtue, la sensibilité avec laquelle la marquise accueillait les soins du chevalier, préoccupaient le monde que ses malheurs n'avaient corrigé de sa frivolité, bien plus que l'héroïsme dont le dernier condamné avait fait preuve en marchant à l'échafaud.

Les réflexions ferrent comprendre pourquoi et pourquoi la curiosité de la jeune Antoinette de Mirandol. Déjà, quelques instants auparavant, on avait vu le jeune marquis de Chamont causant, non sans animation, avec Dolorès. Les plus pervers flâtaient à une intrigue ; les femmes

prenaient la défense de Dolorès, dont, sans que sa réputation pût avoir à en souffrir, chacun prétendait avoir deviné les sentiments. Les vieillards rappelaient qu'elle avait été élevée avec Philippe et trouvaient naturel qu'il y eût entre eux, alors qu'ils se retrouvaient après une longue séparation, une entrevue de la nature de celle qui excitait tant de commentaires. Les conversations n'en allaient pas moins leur train. Mais lorsqu', après que Dolorès eut disparu pendant quelques instants, on la vit revenir tenant sous son bras celui d'une jeune fille dont la physionomie parut charmante, que nul ne connaissait, qu'elle ne présenta à personne, et qu'elle conduisit sur-le-champ vers l'endroit où se tenait Philippe, les curiosités devinrent plus vives. On avait hâte de savoir quelle était la nouvelle venue. On suivait de l'oeil leurs gestes, on cherchait à deviner ce qu'ils pouvaient se dire ; on commentait l'émotion que trahissait le visage de Philippe, et les amies de Dolorès avaient hâte de pouvoir l'interroger.

—Je crois que nous provoquons ici une émeute, dit-elle tout à coup à voix basse et en souriant.

Philippe se retourna. Il devina qu'il était l'objet de tous les entretiens, et, pressé de se trouver loin des deux jeunes filles pour tâcher de mettre un peu d'ordre dans son cœur troublé :

—Nous nous retrouverons tout à l'heure, dit-il.

Et, sans rien ajouter, il s'éloigna.

Dolorès regarda Antoinette. Celle-ci était toute pâle et tremblait. Son amie la ramena dans la cellule qu'elles occupaient en commun.

Antoinette, en se trouvant seule avec Dolorès, donna un libre cours à ses larmes.

—Il ne m'a pas répondu, dit-elle. Mon arrivée semble lui avoir causé plus de peine que de joie.

—C'est qu'il vous aime, répondit

Dolorès, et qu'il est affligé de vous voir menacée des mêmes dangers que nous.

—M'aime-t-il ? Oh ! je sais bien, moi, qu'à sa place, j'aurais attendu avec impatience et accueilli avec joie sa venue. J'y aurais vu une preuve d'amour, sans songer à tenir compte des périls auxquels il se serait exposé pour me voir. Quand on s'aime, rien n'est plus douloureux que de mourir l'un sans l'autre, et celui qui survit doit être si malheureux pour la suite de ses jours, que le vœu le plus ardent, le plus digne, le plus généreux que puisse former celui qui s'en va, c'est d'être promptement suivi de celui qui reste.

Dolorès ne répondit pas. Elle comprenait l'immense tristesse qui envahissait l'âme d'Antoinette. La sienne n'était pas moindre, mais il s'y mêlait une sérénité, une résignation, qui grandissaient d'autant plus, qu'elle comprenait mieux, par ce qui venait de se passer, l'utilité de son sacrifice.

Il y eut, à partir de ce moment, dans le cœur de Dolorès un renoncement sans limites, un désir sans cesse accru de s'offrir en holocauste pour assurer le bonheur de ses amis. Le reste du jour s'écoula sans d'autre incident. Antoinette et Dolorès ne firent qu'une apparition dans la chambre commune. Philippe évita leur rencontre. Venaient-elles de son côté, il allait d'un autre.

—Il souffre, disait Antoinette, Quel est son mal ?

Elle ne pouvait l'apprendre qu'en apprenant, du même coup, que non-seulement elle n'était pas aimée, mais encore que Philippe lui préférait Dolorès. Celle-ci, fidèle à l'engagement qu'elle avait pris vis-à-vis d'elle-même et d'une manière irrévocable, se garda bien de lui révéler le mal dont souffrait Philippe. Le soir, avant de s'endormir, les deux jeunes filles s'entretenaient longuement du passé. Elles

ressuscitèrent les heures charmes d'autrefois. Elles voulurent, les jours écoulés, et leur imagina mit sur leurs lèvres la plupart de venirs qui s'y étaient à jamais. Au moment où, accablées de lassitude, le sommeil les surprit, elles furent par la pensée, dans le château de Mondrin. Dolorès entendait le bruit lui développer les espérances qu'il avait sur Philippe, destiné par une illustre et riche alliance qu'il avait la fortune et l'éclat de sa fortune. Mais les réflexions d'Antoinette avaient suivi un autre cours et s'élevèrent de nouveau de son esprit. Au matin elle se réveilla et se reportait à cinq années en arrière, les jours qui avaient suivi son arrivée à Chamondrin, alors que l'amour avait soudainement en elle et qu'elle mais livrait son cœur à Philippe. Alors elle se rappela qu'un matin Philippe avait sollicité d'elle un secret. Elle s'était crue aimée et avait volé à ce rendez-vous, trahie par une joie indicible. Mais elle n'avait pas été sa déception en voyant Philippe lui confier qu'il était Dolorès et la supplier de plaindre la cause auprès de celle-ci ! Elle se garda de cette scène une impression pénible dont le souvenir s'effaçait que Dolorès eut quitté le château, aller s'enfermer aux Carmélites de Mignon, et alors qu'elle-même voyait Philippe paraître chaque jour mi caché posé à la comprendre.

Mais maintenant cette fugitive impression renaissait plus intense et forte, et jetait la douleur et le regret dans l'âme d'Antoinette. Les promesses, attermoiements apportés par Philippe à leur mariage, la violation de ses vœux, s'expliquaient maintenant froid accueilli qu'il venait de lui éclairait la pauvre enfant sur les sentiments véritables de celui dont elle voyait hier encore la femme dans l'avenir prochain. Elle se retrouvait

ême point dans la même situation
l'autrefois. L'obstacle qui avait alors
briser son bonheur incertain se
dressait devant elle. Philippe aimait
Dolorès. A cette découverte, elle ne
put retenir un sourd gémissement.
Elle plongea sa tête dans l'oreiller de
la couchette, pour crier et pleurer sans
être entendue de Dolorès, endormie à
quelques pas d'elle. Tous les déchire-
ments qu'elle avait subis cinq ans plus
tôt, elle les éprouva de nouveau, mais
bien autrement cruels, puisque, de-
puis cette époque, son amour s'était
cru et ses espérances consolidées. Ce
fut la lancinante et horrible douleur
d'une blessure qui se rouvre, alors
qu'on la croyait guérie.

A cette première explosion de son
cœur succéda un abattement qui
lui permit de se consulter sur la con-
duite qu'elle avait à tenir, et, après
avoir longtemps combattu ses doutes
et les projets qu'ils lui inspiraient, elle
se décida à s'adresser à Dolorès elle-
même ainsi qu'elle l'avait fait autre-
fois, pour connaître l'étendue de son
propre malheur. A ce moment, les pre-
miers rayons du jour entraient dans
la petite cellule, gris, blafards, sans
rien avoir avec eux la chaude couleur du
soleil qui égaye tout ce qu'il touche et
tout ce qu'il caresse.

Antoinette fut sur pied, habillée, en
quelques instants. Elle s'approcha du
lit de Dolorès. Celle-ci ne s'était pas
réveillée. Antoinette s'assit à ses
pieds et attendit. Ce fut son visage
pâle, ses yeux humides de larmes qui
frappèrent le regard de Dolorès lors-
que son sommeil cessa.

— Vous avez pleuré, Antoinette !
s'écria-t-elle avec sollicitude.

— Oui ; j'ai bien souffert cette nuit.

— Pourquoi ? Comment ?

— L'indifférence de Philippe !

— Ne vous affligez pas, mon amie.
Ce que vous prenez pour de l'indiffé-
rence est un excès de tendresse. Phi-
lippe vous en veut de ne l'avoir pas

attendu en Angleterre. La situation
terrible dans laquelle vous vous êtes
placée l'afflige et l'irrite à la fois.

Elle cherchait ainsi à obliger Antoi-
nette à se faire illusion. Mais celle-ci
ne la laissa pas aller jusqu'au bout, et
l'interrompant :

Etes-vous assurée que tels sont les
sentiments de Philippe ? demanda-t-
elle. Ne croyez-vous pas plutôt qu'il
ait dans le cœur quelque autre affec-
tion ?

— Une autre affection ! s'écria Dolo-
rès qui s'émut de ce langage qui allait
si sûrement au-devant de la vérité.
N'en croyez rien, Philippe doit vous
épouser. Il le sait. Il a conscience de
ses devoirs présents comme de ses de-
voirs futurs, et il n'aime que vous.

— Vous vous trompez, Dolorès. C'est
vous qu'il aime !

— Moi ! qui vous l'a dit ?

— C'est donc vrai ! Ah ! je le savais
bien, murmura Antoinette. Tout est
remis en question. Il vous a revue
après quatre ans, et, soit qu'il n'ait
jamais eu que vous dans son cœur,
soit qu'en vous revoyant il soit re-
tombé au pouvoir de vos séductions, il
m'oublie.

Et, de nouveau, ses yeux se mouillè-
rent de pleurs. Dolorès, qui était cou-
chée, se souleva, attira son amie au-
près d'elle, et, la berçant comme un
enfant sur son sein, elle lui dit :

— Apaisez-vous, je vous en conjure.
Votre imagination vous égare et vous
entraîne hors de la vérité. Il se peut
que Philippe ait, en me revoyant, subi
quelques-unes des impressions que les
souvenirs du passé réveillent dans
tous les cœurs. Mais ces impressions
sont fugitives et ne menacent pas vo-
tre bonheur. Si Philippe a caressé pen-
dant un temps des velléités qui vous
alarmaient, vous savez qu'il a suffi de
mon départ pour l'y faire renoncer.
Ces velléités ont-elles repris une con-
sistance, il suffira que je m'éloigne
pour les dissiper et pour vous rendre

tout entier celui sur lequel vous avez et vous avez seule, d'imprescriptibles droits.

Ces paroles rassuraient Antoinette. Elle ne pleurait plus, et tout son être semblait remercier Dolorès, qui s'efforçait ainsi de lui rendre l'espoir. Celle-ci continua :

— Si Dieu veut que nous recouvrions la liberté, vous partirez avec Philippe, Antoinette. Quant à moi, ainsi que je le lui ai dit à lui-même, je gagnerai l'étranger et je demanderai asile dans une maison religieuse. Là est ma place, et je vous affirme que je ne me marierai jamais.

— Oh ! merci ! s'écria Antoinette, vous me rendez le repos et le bonheur.

L'amour est égoïste, et Antoinette ne savait rien des luttes de Dolorès. Elle ne chercha donc pas à sonder les mobiles qui poussaient celle-ci, et, heureuse des déclarations qu'elle venait d'entendre, ne désespérant plus de reprendre sur Philippe son pouvoir ébranlé, elle passa de la vive douleur que nous avons exposée à un état complet d'apaisement.

CHAPITRE XIV

LE COUP DE Foudre

Trois jours s'écoulèrent au milieu des circonstances que nous venons de raconter, sans amener aucun changement dans la situation de nos personnages. Antoinette et Dolorès vivaient presque séparées de Philippe, quoique habitant sous le même toit que lui, tant il mettait de persistance à se tenir éloigné d'elles. S'il descendait dans la salle commune ou dans le préau au moment où elles y étaient, il affectait de rester au milieu des groupes d'hommes d'où les deux jeunes filles ne s'approchaient pas, à moins qu'elles n'eussent quelque chose d'important à faire connaître à leur ingrat ami.

Ce qui manquait à Philippe suite des événements dont on retracé le récit, c'était la réconfortance. Il sentait bien que Dolorès, vocalement perdue pour lui, elle sortait vivante de sa prison, il mettrait sur-le-champ une barrière entre eux. Mais, tant qu'il la ne pouvait se résoudre à lui qui brisait son bonheur ; il se désespérait tour à tour, se disant que si jamais il n'aurait encore de paroles assez éloquents pour fléchir et reconnaissant bientôt qu'il ne braverait les résolutions de cette jeune fille vouée au sacrifice de son amour, il mourrait de tristesse et par devoir.

Antoinette et Dolorès ressentirent sa tristesse et son isolement. Elles eurent seules, presque toutes les journées, dans leur petite cellule, heureuses d'être réunies, surmontant mieux ainsi les anxiétés éveillées dans leur coeur sur leur sort à venir. Antoinette surmontait sa triste destinée ; étonnée un soir de n'avoir pas été encore condamné devant le tribunal révolutionnaire, elle se disait, non sans angoisse :

— Ce sera peut-être pour demain.

Le quatrième jour de l'entrevue de Philippe et d'Antoinette à la guichetier Aubry, qui traitait toujours prévenant et d'attentions pour Dolorès, elle s'absentait durant la journée et faisait remplacer dans son service Coursegol, présenté au geôlier et de la prison comme son frère. Une fois déjà, l'on s'en souvient, il avait fait ainsi, et Coursegol avait pu sorte de passer une journée entière près de Dolorès.

Ce jour-là, sa présence auprès d'elle s'expliquait par le désir qu'il avait de l'arracher ainsi que Philippe aux périls qui les menaçaient. Il apportait le sauf-conduit sur lequel avait écrit leurs noms, et qui, par son teneur, devait rendre la liberté

yen et à la citoyenne Chamondrin".
 ignorait l'arrestation d'Antoinette,
 lorsque étant entré dans la cellule
 Dolorès, il vit mademoiselle de Mi-
 chel, il ne put retenir un cri de dou-
 lu.

Vous étiez ici, mademoiselle !
 Ici, depuis trois jours, mon bon
 Coursegol, répondit Antoinette.
 Mais le sauf-conduit ne vaut que
 deux personnes, s'écria-t-il avec
 désespoir.

Antoinette ne comprenait pas. Elle
 ne savait de quel sauf-conduit il était
 question. Dolorès s'approcha vivement
 de Coursegol, et, lui parlant à voix
 basse :

Pas un mot de plus, dit-elle. Donne-
 moi le sauf-conduit. Il servira, en
 ce lieu, à qui il doit servir.

Coursegol obéit à regret. Il devinait
 tous les efforts de Dolorès allaient
 à faire partir Philippe et An-
 toinette.

Mais alors, pensait-il, je ne pourrai
 la sauver.

En ce moment, il se passa en lui
 quelque chose comme un combat. Il
 voulait à cette Antoinette qui ne
 valait rien, dont il n'avait pas con-
 nue l'enfance, et qui, pour la seconde
 fois, venait mettre les jours et le bon-
 heur de Dolorès en péril.

Une première fois, se disait-il, c'est
 sa présence au château de Chamon-
 drol qui a empêché ma chère Dolorès
 d'épouser Philippe. Aujourd'hui, alors
 que j'avais si bien travaillé pour as-
 surer leur fuite et la réalisation de
 mes espérances, c'est elle encore qui
 va déjouer nos plans.

Il sentait ses sentiments à cet égard
 se manifester. Mais Dolo-
 rès, comme si elle eût compris ce qui
 se passait en lui, fit un signe, et il se
 leva. Il rejoignit Philippe, auquel il
 dit que le sauf-conduit était entre
 les mains de Dolorès.

Il ne servira à aucun de nous, dit
 Philippe, la voix pleine de regrets. S'il

pouvait ouvrir les portes de cette pri-
 son à deux femmes, je les ferais sor-
 tir, elles ; mais puisqu'il faut que je
 sorte avec l'une d'elles, comme je sais
 qu'aucune ne voudra se sauver aux dé-
 pens de l'autre, nous resterons ici tous
 les trois.

—Ainsi, s'écria Coursegol, tous mes
 efforts seront perdus, et j'aurai la dou-
 leur de vous voir périr après avoir ac-
 compli des miracles pour vous sauver.

Des larmes de colère brillaient dans
 ses yeux.

Philippe l'apaisa. Il lui démontra
 l'impossibilité qui s'opposait à la fuite
 de deux, alors qu'ils étaient trois se
 chérissant à des titres divers. Si l'un
 d'eux était abandonné par les autres,
 quel ne serait pas le remords qui pé-
 nerait éternellement sur la vie de
 ceux-ci ? A tous donc il ne restait
 qu'un parti : s'échapper ensemble, si-
 non attendre ensemble le dénouement
 de leur captivité.

Coursegol se promit alors de se li-
 vrer à des tentatives nouvelles pour
 avoir un sauf-conduit qui, cette fois,
 pourrait suffire à trois détenus. Il
 quitta la prison vers le soir, après
 avoir promis à ses jeunes amis de re-
 venir sous peu de jours, et le plus tôt
 qu'il le pourrait.

Pendant qu'il était là, sa présence
 avait, par la force des choses, et peu à
 peu, réuni dans la salle commune An-
 toinette et Dolorès à Philippe. Lors-
 qu'il fut parti, les trois jeunes gens se
 trouvèrent ensemble.

—Persisterons-nous encore à nous
 fuir ? demanda Antoinette à Philippe.

—Non ! non ! je veux vivre de votre
 vie, répondit Philippe, touché par tout
 ce qu'il y avait de tendre et d'affligé
 dans cette voix. Autant que nous le
 pourrons, demeurons ensemble, afin
 que, si notre mort est prochaine, nous
 ne puissions pas regretter de n'avoir
 pas donné à l'amitié les instants qui
 nous restent.

—Bien, Philippe, répondit Dolorès.

les Plaies, Clous,
 Erysipèles, Dartres, Eczémas,
 lisez que

L'Onguent de Pin Parfumé

Tél. Bell 1378

Tél. Mar. 298

Et, comme devant Antoinette, elle ne pouvait rien ajouter sans lui révéler ce qui lui avait été caché jusque-là, elle tendit la main à son ami.

Ils restèrent ensemble jusqu'à l'heure où le signal ordinaire avertit les détenus qu'il fallait regagner leurs cellules et leurs dortoirs et éteindre les feux. Mais aucune allusion ne fut faite au saut-conduit, comme si Philippe et Dolorès eussent mutuellement voulu cacher à Antoinette que son arrivée imprévue les empêchait de recouvrer sur-le-champ leur liberté.

Le lendemain, dès le matin, Dolorès descendit seule dans la salle commune. Elle y trouva Philippe et eut avec lui un assez long entretien. Elle lui tint un langage à la fois sévère et fraternel.

— Puisque Dieu nous a réunis ici, lui dit-elle, jouissons des heures qu'il nous accorde et ne l'irritons pas en laissant exister des divisions entre nous, alors que la paix et la concorde forment nos seules consolations. Je ne veux plus connaître tes sentiments quels qu'ils puissent être. Tu ne dois avoir en vue que deux choses, Philippe, c'est que jamais, jamais je ne serai ta femme, et que tu dois à Antoinette une réparation. C'est là le devoir que la vie t'impose. Hors de là, le reste est fantaisie et caprice. Donc, prends-en ton parti et ne nous désespère plus par le spectacle de ta tristesse. Elle me déchire le cœur et ne peut changer en rien ce qui est.

Philippe écoutait, le front incliné, cette ferme parole. Il se disait :

— Elle a raison. Qu'importe que l'avenir semble devoir m'éloigner d'elle, puisque le présent me laisse à son côté ? Nous vivons ici toujours à la veille de la mort. Ce n'est, hélas ! que si nous y échappons, que nous pourrions avoir le droit de former raisonnablement quelque projet.

Ses pensées, dirigées de la sorte, se

trouvèrent bientôt d'accord, qu'exprimait Dolorès.

Il fut touché, convaincu, se jurant de garder dans son espoir et son amour, sur la main de Dolorès, qui ses lèvres en disant :

— La sagesse est dans ta bouche. Je serai digne de toi.

Cette journée fut la plus s'écoula complètement pour les trois êtres dont nous avons pris de raconter la vie. Moment, après les épreuves avaient de traverser, ce longtemps cherché ne devint qu'un jour. Le lendemain qui vient d'être retracé, quelques heures du soir, tous les détenus étaient réunis dans la salle. C'était à la fin de décembre, arrive vite en hiver. Déjà l'écule, allongeant son ombre sur les murs de la prison, avertissait les détenus que le moment approchait de rentrer dans leurs chambres, mais qu'ils ne devaient pas attendre de prendre leur repas que dans les fers l'amitié promptement unis, soit qu'ils menacés, ils fussent naturellement tirés les uns vers les autres au moment, ils demeuraient sous l'œil attentif des geôliers, et venaient autour d'eux, ils faisaient à la hâte des confidences, comme si cette heure eût été leur dernière heure.

Tout à coup, dans cette foule, un mouvement se produisit. Ce fut une longue rumeur. Ceux qui les plus rapprochés de la porte se mirent à pousser et à se précipiter. Et bientôt ils se trouvèrent long des murs, ayant laissé d'eux un grand espace vide.

Un homme venait d'entrer, vêtu de noir. Une cocarde rouge était attachée à son chapeau. Il tenait dans sa main une liasse de papiers.

Si vous avez un Rhume, Coqueluche ou Bronchites opiniâtres, prenez le

Sirop de Pin Parfumé

Tel
b et

critures. A ses côtés, marchaient quatre soldats. Dans sa personne, il est facile de reconnaître un huissier de tribunal révolutionnaire. Instruit et inconscient du bras qui frappait les innocents, c'est lui qui venait lire sur les listes des prisons les listes de proscription, et remettre aux détenus dénoncés par le Comité de Salut public l'acte d'accusation. Comme un fanfaron menaçant, il se présentait tous les jours, à la même heure, rigide, inflexible, cruel, sourd aux supplications des victimes, sinistre avant-coureur du bourreau, désignant les victimes et marquant pour la mort.

quelque habitude qu'on eût de le voir, sa présence causait toujours un malaise. Il y avait là tant de noblesse, tant de sang innocent, tant de beauté, tant de dévouement, tant de grâce ! Pourquoi les frappait-on ? Quel homme étaient-ils les ennemis ? A quel projet faisaient-ils obstacle ? Questions inutiles. C'est parce que Robespierre a appesanti sa puissante main sur les bons, sur les faibles, sur les timides, que son nom est à jamais l'éternelle exécration des bons et des généreux.

Un moment où l'huissier du tribunal se présenta, Antoinette et Philippe, aux yeux habitués de la prison étaient étrangers, furent repoussés et se précipitèrent sans comprendre par terre, ni pourquoi. Dolorès, qui savait ce qui allait se passer, resta parmi la foule et au premier rang.

L'huissier s'avança, déroula sa longue liste et commença à nommer, à voix haute, tous ceux des accusés qui devaient comparaître le lendemain, la première heure, devant le tribunal. Quel mélange de noms ! des nobles et des nobles ; des religieux et des prêtres ; des royalistes et des républicains ; des vieillards et des jeunes ; des hommes et des femmes, était bon, pourvu que la guillotine cessât pas de fonctionner.

Chaque fois qu'un prisonnier était appelé, une sourde rumeur se faisait entendre et se prolongeait plus ou moins, selon que son rang, son âge ou son sexe inspiraient plus ou moins de sympathie et de pitié. Puis le malheureux s'approchait ; des mains de l'huissier, il recevait un horrible papier timbré énumérant les griefs imaginaires relevés contre lui et portant l'ordre d'avoir à comparaître le lendemain devant ses juges. S'il avait autour de lui un père, une femme, des enfants, c'étaient des cris et des larmes.

On entendait ces mots :

—Que ne m'a-t-on pris, moi !

—Je voudrais mourir à ta place !

Et des scènes déchirantes commençaient avant même que l'huissier eût parti, et se prolongeaient le plus souvent durant toute la nuit et jusqu'à l'heure suprême des adieux. Celui que l'huissier désignait était-il seul, sans famille, il s'avancait d'un pas ferme, prenait stoïquement son arrêt de mort et rentrait en chantonnant dans la foule, où dix mains inconnues, mais amies, se tendaient vers lui comme pour raffermir son courage. Autant d'appelés, autant d'épisodes nouveaux. Dolorès assistait d'un oeil attristé à ce spectacle. C'est ainsi que, peu à peu elle avait vu durant son séjour dans la prison disparaître bien des justes.

Ce jour-là son émotion n'était ni plus ni moins grande que les jours précédents. Les yeux et le cœur s'accoutumaient à tout. Soudain elle tressaillit. Ceux qui l'entouraient la virent chanceler et pâlir. Elle venait d'entendre appeler Antoinette de Mirandol. Elle regarda autour d'elle, ne vit pas son amie et se réjouit. Antoinette était avec Philippe dans le préau. Elle ne répondit donc pas à l'appel de son nom. L'huissier le prononça d'une voix plus forte. Alors le visage de Dolorès, subitement rasséréné, s'éclaira d'un rayonnement

us êtes convalescent,
et épuisé, prenez le

Vin de Pin Parfumé

Tél Bell 1378
Tél. Mar. 298

sublime ; sur ses traits passa un sourire qui avait quelque chose du ciel.

—Antoinette de Mirandol ! répéta pour la troisième fois la voix terrible.

Dolorès s'avança :

—Me voilà, dit-elle. Pardonnez-moi, citoyen ; il est bien permis de ne pas entendre.

—Es-tu le citoyenne Mirandol ?

—Elle-même.

A ce mensonge généreux, par deux fois répété, il y eut parmi ceux qui connaissaient Dolorès un murmure d'admiration, de surprise et de terreur. Pour elle, sans en rien entendre, l'œil rempli d'une héroïque fierté, elle prit d'une main ferme l'acte d'accusation qui lui était tendu et regagna lentement sa place.

Le nom d'Antoinette, pour laquelle elle venait de répondre, était le dernier sur la funèbre liste.

—Tous ceux que je viens d'appeler seront jugés demain à dix heures.

Ayant ainsi parlé, l'envoyé du tribunal se retira. Il y eut alors comme un soupir de soulagement poussé par ceux qui n'avaient pas été désignés.

En même temps, Dolorès fut entourée par ses amis.

—Malheureuse enfant, qu'avez-vous fait ?

—Etiez-vous donc pressée de mourir ?

—Pourquoi vous présenter, puisque ce n'était pas vous qu'on appelait ?

Elle promena sur ceux qui lui adressaient ces questions son tranquille regard. Puis, d'une voix où la supplication se mêlait à l'énergique accent qui dénotait l'immutabilité de sa résolution, elle dit :

—Je demande qu'on me laisse la liberté de mon dévouement et qu'on n'en trouble pas le bonheur en essayant de m'en détourner. Je demande surtout qu'on me garde le secret.

Personne ne répondit. Le vœu qu'elle venait d'exprimer était un ordre, et comme après tout de pareils actes n'étaient pas rares, quelques instants

après, celui qu'elle accomplissait de vaillance et qui allait ter la vie était oublié de ses deux compagnons d'infortunément absorbés par la question si le lendemain leur verdict pas. Dolorès passa d'eux. Chacun s'écarta de s'inclinant. Elle rejoignit et Philippe, qui de cette se naissaient rien. Quand elle vant eux, son visage ne g eune trace d'émotion. Elle a sous le fichu qui couvrait s le fatal papier. Elle s'ent ses amis jusqu'au moment de tambour vint ordonner a niers de rentrer chez eux, tendit en souriant la main à

—Bonne nuit ! lui dit-elle.

Prenant ensuite sous se bras d'Antoinette, elle reg ebe la cellule qu'elles occr commun. Antoinette entra l et Dolorès se trouva ainsi s le grand corridor. Elle revt rant sur ses pas, cherchant tier Aubry. Elle le rencor champ. Il ne savait rien de nait de se passer.

—Où vas-tu ? demanda-t d'un ton moitié bienveillant, moitié grondeur.

—Je te cherchais, répond un avis à faire parvenir ces à Coursegol.

—C'est que je ne sais si l sortir.

—Il le faut ! reprit-elle v est indispensable que je v e gol demain matin, à neuf h tardait, il ne me trouverait

Et comme, d'un regard bry l'interrogeait, elle ajour

—Je comparais demain t tribunal.

—Toi ! j'espérais qu'on fer

—Silence ! pas un mot à s surtout à la jeune fille qui p chambre. Si tu m'aimes un

Cure des maladies de la
Peau et du Sang les
plus graves par le

Bain de Pin Parfumé

T
T

Coursegol, et tu feras une bonne œuvre en dont tu seras un jour récompensé.

Mais rien ajouter, elle laissa le guider à l'affliction véritable qu'il méritait et rentra dans sa chambre où elle attendait Antoinette, dont elle ne voulait pas exciter les soupçons. Dolorès dormait d'un sommeil profond jusqu'au jour. A son réveil, elle se sentit inondée d'une pure et sainte émotion en songeant qu'elle allait couronner héroïquement une vie faite de dévouement et de sacrifices. Elle ne se rendait pas sur la portée de l'acte qu'elle devait accomplir. Elle savait à quel point de quelle part y entrerait le renoncement de soi. Elle savait que sa mort serait pas sans grandeur. Mais, en comprenant qu'elle dépassait beaucoup la limite des obligations imposées le devoir, elle était sans craintes et sans trouble.

Elle se leva bientôt, et apporta dans sa toilette plus de coquetterie qu'elle en avait eue. Elle se vêtit d'une robe en soie grise ; sur ses épaules elle posa un fichu de soie de même couleur, et derrière sa taille ; sur sa tête un bonnet de feutre de forme élevée, tel qu'on les portait à cette époque et dont ses cheveux d'or descendaient sur ses tempes, en lourds bandeaux. Jamais elle n'avait été plus belle. La grâce de son visage éclatait comme si un rayon de la mort éternelle s'y fût reflété. La sérénité de son cœur, l'enthousiasme qu'elle puisait en elle-même, la sincérité de ses croyances, donnaient à ses traits un charme indicible. Puis elle se pencha et, durant une heure, elle se sentait son âme s'élever en aspirations ardentes vers le Dieu dans le sein duquel elle allait reposer. Elle était doucement émue ; mais de ses yeux ne tombait point de larmes.

À la mort, pensait-elle, n'est qu'un passage à une vie meilleure. Dans les siècles inconnus que mon âme habitera, je vais rejoindre tous ceux que

j'ai aimé et qui sont partis avant moi, le marquis dont la bienfaisance assurait mon sort, la marquise dont la tendresse me rendit une mère, ma mère elle-même qui mourut en me donnant le jour. Ceux que je laisse ici-bas, je les attendrai là-haut, en veillant sur eux, en priant pour leur repos, pour leur bonheur.

Ces pensées consolantes se pressaient dans son imagination comme pour assurer à ses derniers instants les espérances qui rendent les faibles forts et indomptables, même devant le plus affreux des supplices. Elle se releva tranquille, calme, et s'approcha du lit d'Antoinette. Celle-ci dormait. Dolorès la regarda un moment d'un oeil attendri.

—Puisse ma mort te donner le bonheur, murmura-t-elle, et puisse Philippe t'aimer autant que je l'ai aimé !

Elle quitta sa chambre. Dans le vaste corridor, elle rencontra Aubry qui la cherchait.

—Votre ami Coursegol vous attend à la grille du préau, murmura-t-il.

—Oh ! merci ! s'écria-t-elle avec joie. Elle courut à l'endroit indiqué. Coursegol était là, pâle, les traits défaits, les yeux gonflés. Prévenu dès la veille par Aubry, le pauvre homme avait passé la nuit dans la rue, accroupi contre les murs de la prison, pleurant, se désolant, en attendant l'heure où il pourrait rejoindre Dolorès.

—Qu'ai-je appris, mademoiselle ? fit-il en la voyant. Vous êtes traduite devant le tribunal ? Oh ! c'est impossible ! Il y a une erreur. Vous ne pouvez être accusée d'aucun crime. On ne peut songer à vous châtier comme si vous aviez conspiré ou émigré.

—J'ai reçu hier l'ordre de comparaître et mon acte d'accusation.

—Malheur sur nous ! continua Coursegol. Pourquoi ne m'avez-vous pas écouté ? Pourquoi n'avez-vous pas usé du sauf-conduit que je vous avais procu-

ré ? Vous seriez en ce moment libre, heureuse.

—Mais Antoinette serait hors d'état de se sauver.

—Et que m'importe mademoiselle de Miran ! Elle ne m'est rien, elle, tandis que vous, vous êtes presque ma fille. Si vous mourez, je ne vous survivrai pas. J'ai accompli des prodiges pour arriver à vous faire échapper de cette prison. Je caressais l'espoir d'assurer la tranquillité de votre existence, et par votre imprudence vous avez rendu mes efforts inutiles. Oh ! Dieu n'est pas juste !

—Coursegol, par pitié, apaise-toi.

Mais il n'entendait rien. Il parlait avec violence. Ses sanglots arrêtaient ses paroles dans sa gorge. Il gesticulait. Il formait mille plans plus fous les uns que les autres. Tantôt il voulait enlever Dolorès sur-le-champ, tantôt aller supplier les juges. Il songea même à obliger Vauquelas à intervenir en faveur de Dolorès.

Celle-ci s'opposa à ce qu'aucune tentative fût faite pour la sauver.

—Va, mon bon Coursegol, je ne suis pas tourmentée par la pensée de mourir. Ma vie ici bas n'était bonne à personne. Ceux qui me pleureront puiseront la consolation dans l'espoir de me trouver ailleurs.

—Et croyez-vous que cet espoir puisse me suffire ! s'écria Coursegol. Depuis qu'au seuil du château de Chamoutrin, je vous recueillis sur le sein tari de votre mère expirante, je vous ai aimée de plus en plus. Je me sentais père. Par vous, par vous seule, j'étais encore quelque chose. Je ne pouvais former aucun projet en dehors de vous. Vous étiez mon sourire, mon bonheur, tout ce qui faisait le charme de mes jours. Et vous voir condamner, vous, innocente !...

Il s'arrêta, et ses accents s'éteignirent dans des soupirs de colère et de douleur.

—Montrez-moi l'acte, j'ai dit-il tout à coup.

—A quoi bon ? demanda-t-elle. Je voulais taire jusqu'au bout.

—Je veux savoir de quel vous accuse. Ces griefs n'ont ni avoir ni consistance ni preuve. Je vous chercherai un avocat, et je présenterai moi-même la défense.

—C'est inutile, mon amie. Si je suis étre condamnée, tes démarches ne promettraient sans me servir.

Comme elle venait de prononcer ces paroles, elle entendit marcher derrière elle. Elle se retourna.

L'huissier qui s'était présenté venait chercher les accusés pour les conduire au tribunal. Il entendit de nouveau l'appel de leurs noms.

—Adieu ! adieu ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

Pour la première fois, elle se sentit en se séparant de l'un de ceux qu'elle avait aimés, un serrement de cœur.

—Non pas adieu ! répondit Coursegol. Au revoir !

Et, sans rien ajouter, il se retira.

Dolorès, ayant regardé autour d'elle, ne vit ni Philippe ni Antoinette. Elle fut heureuse. Elle redoublait de forces. Elle puisait dans son cœur, et, dès ce moment, elle ressait l'espérance d'empêcher son nom d'être inscrit dans le tombeau le secret serrement de cœur qui lui coûtait la vie. Elle ne voulait pas que Philippe, mais qu'elle était morte. Elle se sentait d'Antoinette, de peur que celle-ci ne lui devint odieuse et ne fût obligée à subir d'éternels remords.

Il était neuf heures. Elle se trouvait dans la salle commune. Vingt personnes environ s'y trouvaient. C'était pour la plupart des malheureux, comme Dolorès, condamnés devant le tribunal. Mais tous n'étaient pas une sérénité semblable à celle de Dolorès. L'un, — un jeune homme

sur une chaise, isolé au milieu des compagnons, laissait errer ses regards sans les arrêter sur aucun des visages qui l'entouraient. Si son corps dans cette salle, assurément son âme voyageait loin de là. Il songeait à ses jours écoulés, dont les souvenirs assiégeaient en foule la pensée mourante. Plus loin, un vieillard agenouillé pour l'échafaud essayait de contenir sa propre émotion pour adresser des consolations à une jeune fille, sa fille, — suspendue à son échafaud et noyée dans les larmes. Ici un prêtre disait son bréviaire, interrompant quelquefois pour répondre à ceux des prisonniers qui, à ce suprême moment, venaient solliciter de lui la bénédiction solennelle qui, selon la croyance catholique, procure à l'âme la jouissance éternelle du ciel. Ainsi, les quelques individus réunis dans cette salle, diversément occupés, formaient des groupes où chacun devait mourir déployaient une force plus de résignation que celle que leur survivaient. Dolorès approcha du prêtre.

— Mon père, dit-elle, en revenant du tribunal, je vous prierai d'écouter l'aveu de mes fautes et de les absoudre. L'aspect de cette belle jeune fille entrevoyait sans faiblir la perspective du dernier supplice, le prêtre ferma son livre et d'une voix émue : — Ah ! quoi ! vous aussi, dit-il, vous êtes marquée pour le bourreau ? Vous n'avez pas dû conspirer, cependant. Ses mains ne respecteront-ils donc pas ?

— Je suis heureuse de mourir, répondit simplement Dolorès. — Devint-il que cette résignation cachait un grand sacrifice ? Peut-être. — regarda la jeune fille avec admiration, s'inclina respectueusement et retourna :

— Vous nous donnez à tous l'exemple de la fermeté, mon enfant. Si vous êtes condamnée, je vous donnerai l'ab-

solution et je vous demanderai d'adresser à Celui qui exauce les prières des innocents, une prière pour moi.

Il y avait tant d'émotion dans son accent que Dolorès s'éloigna en proie à une pitié profonde. Elle plaignait tous ceux qui allaient être frappés, sans songer à pleurer sur soi.

Comme la veille, lorsqu'on appela mademoiselle de Mirandol, Dolorès se présenta. Elle se plaça avec les autres accusés entre la double haie des soldats qui devaient les conduire au tribunal. Puis le triste cortège se mit en route en suivant les corridors intérieurs. Au moment où il fit son entrée dans la salle, une immense acclamation retentit. Cette salle était pleine d'une foule horrible composée de sans-culottes et de tricoteuses qui venaient tous les jours réjouir leurs yeux des angoisses des accusés et les accompagnaient à l'échafaud. Jamais l'ivresse du sang ne fut plus complète et plus longue qu'en ces tristes temps. Ces misérables en étaient comme inextinguiblement altérés et se réjouissaient devant toute victime nouvelle, quelle qu'elle fût.

Les accusés traversèrent cette cohue menaçante, protégés à grand-peine par les soldats. Dans un espace laissé vide entre la barre et les sièges des juges, on les fit asseoir au nombre de onze sur un banc de bois, pressés les uns contre les autres, au point de ne pouvoir faire un mouvement. À leur droite était le fauteuil de l'accusateur public, à leur gauche la place des jurés. Ils attendirent dix minutes environ au milieu du bruit. Tout à coup une porte s'ouvrit dans l'angle droit du prétoire. Le tribunal entra. Les juges étaient vêtus de noir, coiffés d'un chapeau et ceints d'une écharpe. L'accusateur public prit place sur son siège, tandis que les jurés s'installaient bruyamment. La séance s'ouvrit.

Rien de plus sommaire et de plus

expéditif que la justice de ce tribunal. Le plus souvent, les accusés ne connaissaient pas les causes pour lesquelles ils étaient traduits devant lui. Ce qu'on appelait l'acte d'accusation était généralement un morceau de papier couvert d'une écriture informe, illisible, qu'il fallait renoncer à déchiffrer. Le président prononçait un nom. L'individu désigné se levait, répondait aux demandes qui lui étaient adressées. Ses réponses étaient-elles embarrassées, son embarras devenait la preuve de sa culpabilité. Étaient-elles longues, le président lui imposait silence. On entendait des témoins, témoins à charge ordinairement, ceux qui se présentaient en faveur de l'accusé étant mal venus ; puis l'accusateur public parlait cinq minutes et le jury rendait son verdict, selon les termes duquel, l'accusateur ayant requis l'application de la loi, le président acquittait ou condamnait. Sous cette forme rapide, la justice se rendait en quelques instants. Ce jour-là, de dix heures à midi, onze personnes furent condamnées à mort. Dolorès fut interrogée la dernière.

—Ton nom ? demanda le président.

—Antoinette de Mirandol.

Comme elle venait de prononcer ce nom, elle entendit à quelques pas derrière elle un cri mal contenu. Elle se retourna vivement. Au premier rang, parmi la foule, appuyé contre Bridoul, dont le visage exprimait une tristesse profonde, elle vit Coursegol, les lèvres crispées, le visage ensifévré. Il venait de comprendre l'héroïque sacrifice de Dolorès. Comme si elle eût craint qu'il ne la trahît, d'un coup d'oeil elle lui commanda le silence. C'était inutile. Il savait bien que tout averti eût été en ce moment inutile et tardif, et que la vérité eût perdu Antoinette sans sauver Dolorès. Des faits semblables n'étaient pas rares alors. La précipitation de la procédure était une cause quotidienne d'erreurs, que

l'on ne reconnaissait que beaucoup plus tard. On avait vu, par exemple, un fils condamné à la place de son père, un père à la place de son fils, et un malheureux payer de sa tête la faute de son nom avec le nom d'un autre. On avait vu la place duquel on le traduisait devant le tribunal et avec lequel il fut condamné. Fouquier-Tinville ignorait le nom de celui qu'on avait voulu condamner, trouvant préférable de faire deux innocents plutôt que de condamner un coupable. Dolorès fut condamnée à mort sous le nom d'Antoinette de Mirandol. L'arrêt des juges était terminé, ils allaient se retirer et l'on se préparait à entraîner les malheureux, quand un homme s'élança du milieu de la foule jusque devant la barre, d'une voix de stentor, il s'écria :

—La sentence que vous venez de rendre est inique. Vous n'êtes que des juges, vous êtes des assassins et des bourreaux.

Puis, il croisa ses bras sur sa poitrine, et son regard audacieux défiait les juges, indignés et effrayés, dans la plus vive colère.

—Qu'on arrête cet homme ! cria l'accusateur public.

Deux gendarmes s'avancèrent vers Coursegol, s'adressant au premier et ajouta :

—Citoyens juges, je traduis Coursegol à votre barre. Interrogez-le, que les citoyens jurés prononcent son sort.

C'était Coursegol qui, entendant condamner Dolorès, avait souffert de ne pas lui survivre et de ne pas aller avec elle.

—Le malheureux ! murmura une jeune fille qui, pour la première fois, le matin, sentit couler sur ses joues deux grosses larmes.

Coursegol la regardait et lui demanda si elle le trouva

CHAPITRE XV

LE DERNIER ADIEU

Tandis que ces événements se passaient au tribunal, Antoinette de Mirandol, tardivement réveillée, s'était levée sans que l'absence de Dolorès lui causât aucune surprise. Ce n'était pas la première fois qu'il arrivait à sa compagne de cellule, toujours plus matinale qu'elle, de sortir afin de ne pas troubler son sommeil. Elle s'habilla donc sans précipitation et, à midi, s'achemina vers la salle commune, en cherchant Dolorès sur sa route. Elle ne la trouva ni dans le préau, ni dans la salle, ni dans les corridors, et entra dans le réfectoire avec la certitude que Dolorès s'était assise déjà à la table où elles prenaient leurs repas en commun depuis que le froid les chassait de leur chambre durant le jour. Elle jeta sur les convives un rapide regard. Ils mangeaient bruyamment leur maigre pitance, comme s'ils eussent voulu suppléer à la vulgarité des mets qui leur étaient servis par l'éclat et la gaieté de leurs entretiens. Dolorès manquait. Antoinette se sentit envahir par une émotion douloureuse, non qu'elle eût deviné la réalité, mais parce qu'elle venait d'être saisie d'un sinistre pressentiment. Elle revint sur ses pas au milieu du tumulte qui, à cette heure, régnait dans la prison, cherchant Philippe et conservant encore l'espoir que Dolorès serait avec lui. Elle le trouva près de la grille du préau.

—Dolorès ! s'écria-t-elle. Où est Dolorès ?

—Je ne l'ai pas vue, répondit Philippe surpris de cette question et alarmé par l'accent d'Antoinette.

—Ah ! mon Dieu ! murmura-t-elle.

En même temps, elle devint toute pâle, et, sous le coup d'un indicible effroi, demeura immobile et muette.

elle. Pendant ce temps, le président l'interrogeait.

—Il est inutile que l'on cherche à ma défendre une cause autre que celle que je vais avouer, dit-il tout à coup. Je suis las des horreurs auxquelles on me fait assister. Je hais la République et ceux qui la servent. Je suis un valet et n'ai d'autre désir que de vider de mon sang l'opinion que je professe ici.

—Citoyens jurés, s'écria l'accusateur avec colère, je requiers contre cet homme un châtiment qui soit un exemple pour ceux qui auraient envie de l'imiter.

—Il est fou, objecta l'un des jurés.

—Non, je ne suis pas fou ! s'écria Coursegol. A bas la République et vive le roi !

Il y avait dans cette action tant de violence, qu'un silence profond s'établit dans la salle. Juges et jurés considéraient les uns vers les autres, sous une vive irritation. Au bout de quelques minutes, Coursegol fut condamné à subir la peine capitale pour avoir injurié le tribunal dans l'exercice de ses fonctions, et poussé par lui des cris séditieux. Alors se rapprocha de Dolorès. Elle venait d'éclater en sanglots, accablée par cette scène plus qu'elle ne l'avait été jusque-là.

—Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-elle, d'avoir eu la témérité de ne pas venir vous survivre. Mais, jusque dans la mort, ma place était auprès de vous.

—Mon ami ! mon protecteur ! mon père ! murmura Dolorès.

Et cédant à un irrésistible élan, elle précipita dans les bras de Coursegol, qui la tint pressée contre sa poitrine, jusqu'au moment où il fut ordonné aux condamnés de se mettre en route pour regagner la prison. Ils descendirent y faire une halte avant de monter à l'échafaud.

— Qu'arrive-t-il donc ? demanda Philippe, vous m'épouvantez.

— Un grand malheur, je le crains !

Elle chancela, et serait tombée si Philippe ne l'eût retenue. Il y eut entre eux un moment de trouble inexprimable. Antoinette parvint cependant à se calmer assez pour pouvoir expliquer à Philippe la cause de son émoi. Le pressentiment qui avait frappé la jeune fille le frappa de même. Comme deux fous, ils se mirent à chercher autour d'eux, parcourant toutes les parties de la prison où ils pouvaient librement circuler, interrogeant leurs amis qui, soit ignorance, soit pitié, ne leur répondaient pas. Tout à coup, au détour d'un couloir, Aubry se présenta devant eux. Ils s'élançèrent vers lui, le questionnèrent.

— Quoi ! vous ne savez pas ? fit-il stupéfait et attendri.

— Nous ne savons rien ! s'écria violemment Philippe.

— La citoyenne Dolorès a comparu à dix heures devant le tribunal.

Deux cris retentirent, un cri de rage poussé par Philippe, un cri d'angoisse poussé par Antoinette. Puis, au milieu des exclamations et des larmes, ils sommèrent Aubry de s'expliquer. Il ne savait rien, sinon que, la veille au soir, Dolorès lui avait appris qu'elle était assignée à paraître devant les juges et l'avait supplié d'appeler Coursegol ; que le matin, à neuf heures, elle était sortie de sa cellule, belle, calme et parée ; que, Coursegol s'étant présenté pour la voir, elle avait eu avec lui un long entretien, après lequel elle s'était rendue au tribunal, en compagnie des autres accusés.

Autant de nouvelles, autant de déchirements cruels pour Antoinette et pour Philippe. Se soutenant à peine, appuyés contre le mur, dans un état de désolation impossible à décrire, ils se regardaient, hébétés, terrifiés, sans pouvoir ni l'un ni l'autre prononcer un

seul mot. Et cependant, au trouble de leur imagination et de leur cœur, leurs pensées suivaient leur cours. Tous deux se demandaient pourquoi Dolorès leur avait dit la vérité, pourquoi elle ne les avait conviés à mourir avec elle. Et si bon de s'en aller ensemble, si bon de s'en aller ensemble, pourquoi offrir que des sujets de larmes qui survivaient ! Quel homme cruel pour leur refuser la douceur de les envoyer en temps à l'échafaud ?

— Elle a craint de nous affliger, dit enfin Philippe. Elle est partie sans comprendre qu'elle nous faisait ainsi plus qu'en nous faisant entre l'affreuse réalité.

Comme il prononçait ces mots, Aubry, qui s'était éloigné, revint.

— Les accusés arrivent du tribunal, dit-il. La citoyenne Dolorès est avec eux, dans la salle des condamnés. Elle demande à vous voir.

— Dans la salle des condamnés, s'écria Antoinette.

Ce mot terrible retentissait dans leurs oreilles, lugubre et sourd comme le coup de la guillotine. Semblant deux fantômes, tordus par la douleur, ils s'acheminèrent vers le sinistre droit où le bourreau procédait à sa dernière toilette. Quand ils eurent vu les condamnés, à peine revendus devant le tribunal, s'étaient assis, cherchant à remettre des émotions violentes qu'ils venaient de subir et à réunir quelques heures pour l'instant terrible de leur séparation. Comme Dolorès, des condamnés ou des amis dans la prison, venaient appeler. Ceux qui ne pouvaient compter sur aucun adieu s'éloignaient dans un coin, moroses, jetant un regard d'adieu à leurs compagnons, dont la parole arrachait des larmes à ceux qui étaient chers. Les uns demandaient

aient la faveur d'être conduits dans le cachot pour écrire leurs dernières volontés ou pour mettre en ordre les papiers qui formaient leur unique succession. Les autres se faisaient servir des mets délicats et des vins de choix, ne voulant pas mourir sans avoir goûté à défaut de mieux, les plaisirs de la table. Au milieu d'eux, allait et venait l'huissier du tribunal, qui récitait les noms pour dresser son procès-verbal : les valets de l'exécuteur, tirés déjà de la proie qui ne leur était pas encore livrée, et les guichetiers, qui pouvaient espérer qu'avant de quitter la prison les prisonniers se montreraient généreux à leur égard.

Dolorès avait pris place sur un banc posé contre un mur, près d'une croix. L'accès de douleur qu'elle avait éprouvé à l'audience, après l'acte de folie commis par Coursegol, était calmé. Lui était debout devant elle, et la regardait d'un sourire attendri, sans souffrance, sans regret, sans certitude, ne comprenant qu'une chose, c'est qu'elle acceptait qu'il mourût avec elle. Rien de plus calme ne se voyait sur ce délicat visage de la jeune fille et cette figure énergique qui portaient encore la trace des larmes ; un moment de désespoir avait arraché à leurs yeux. Antoinette, suivie

de Philippe, s'élança vers Dolorès, s'agenouilla devant elle, et, jetant sa tête sur les genoux de son amie, elle lui donna un libre cours à ses sanglots.

— Antoinette, je vous en supplie, ne m'enlèvez pas mes forces au moment où j'en ai tant besoin, dit Dolorès.

— Orselle ! ne nous avoir rien dit !

— C'est que je voulais éviter ces déclamations douloureuses. Il faut se résigner, subir le sort qui nous est fait, ne pas nous exposer par un attentisme inutile à mourir en lâches. Ayant ainsi parlé, Dolorès obligea Antoinette à se relever, à s'asseoir auprès d'elle, et commença à lui parler dans un langage pénétrant, doux et

ferme. Les rôles étaient changés. Celle qui allait mourir consolait celle qui restait dans la vie. Tandis que ce rapide entretien avait lieu entre Antoinette et Dolorès, Philippe, horriblement pâle, les poings serrés, dans une agitation qui révélait une fièvre violente, interrogeait Coursegol et apprenait de lui ce qui venait de se passer. Il enviait le sort de ce serviteur dévoué qui allait mourir avec Dolorès. Il cherchait par quels moyens il pourrait, lui aussi, attirer sur sa tête les colères de l'accusateur Fouquier-Tinville et se faire envoyer sans retard à l'échafaud. Coursegol raconta modestement, simplement, son histoire. Désespéré de voir condamner Dolorès, il avait voulu partager sa destinée, se sentant en ce cruel moment des entrailles de père et ne voulant pas survivre au cher objet qui lui était ravi.

— Combien ta destinée est préférable à la mienne ! s'écria Philippe avec amertume. Je voudrais être à ta place et mourir !

Ces paroles, Dolorès les entendit. Elle s'éloigna d'Antoinette, s'avança vers Philippe et lui dit :

— Ne parle pas ainsi, Philippe. En ce jour, Dieu te marque sa volonté. Sans le vouloir, j'étais dans ton cœur un obstacle à la réalisation des promesses que tu as jurées. Il me rappelle à lui. Tu voudrais mourir avec moi, dis-tu ? Il ne faut pas mourir. Il faut vivre, car tu appartiens à celle qui eut foi dans tes serments : tu te dois à ton nom, et nul ne fut plus qu'Antoinette digne de le porter.

Philippe l'interrompit vivement :

— Je ne suis pas un saint, moi ! je suis un homme. Que viens-tu me parler de promesses, de devoirs ! Quoi que j'aie dit, quoi que j'aie promis, si je ne te disais pas que je t'aimais, si je ne promettais pas de t'aimer toujours, j'ai menti. Lis dans mon cœur ; vois-y ton nom, ton nom seul écrit partout, et apprends moi toi, la créature cou-

rageuse, toi, la femme forte, comment on parvient à étouffer les ardentes aspirations d'un amour qui a été la seule joie, le seul tourment de votre vie. Souviens-toi du passé, Dolorès, des premières heures de notre jeunesse, de cette existence à deux où nos cœurs, sans savoir ce qu'ils voulaient, où ils allaient, s'éveillaient à la tendresse. Je ne sais ce qui se passait dans le tien. Mais le mien n'a jamais nourri qu'une pensée, caressé qu'un espoir : t'appartenir et te posséder. De cet espoir, j'ai vécu. Il a été la force et la faiblesse de mes jours, leur douleur la plus déchirante et leur joie la plus pure.

Tandis qu'il parlait ainsi à demi-voix, s'inquiétant peu d'être entendu. Antoinette, après avoir échangé quelques paroles avec Coursegol, s'était peu à peu avancée. Elle prêtait l'oreille. Aucun de ces accents ne lui échappait, et l'altération croissante de ses traits eût révélé à qui l'eût observée en ce moment, les maux qu'elle subissait.

—Était-ce donc un rêve insensé que le mien ? continua Philippe, sans voir Antoinette, sans écouter Dolorès qui voulait l'arrêter. Se promettre une existence modeste et calme avec une femme adorée, digne de soi, est-ce montrer une ambition coupable ? Et, cependant, la première fois que je te parlai de cet amour, tu me dis : Antoinette t'aime, épouse-là. Et comme j'insistais, tu ajoutas : J'appartiens à Dieu.

—N'était-ce pas la vérité ? demanda timidement Dolorès.

—Non ! car tu m'aimais et tu te sacrifiais à je ne sais quel devoir de convention dont mon père n'eût pas exigé l'accomplissement si, me sentant soutenu par toi, j'avais osé dire la vérité. Tu n'as pas voulu. Tu es partie. Puis un hasard providentiel nous a placés en face l'un de l'autre. Alors tu m'as donné une espérance, pour me l'enle-

ver ensuite quand Antoinette ru. J'h bien, vois ton oeuvre, voici tous les trois, également heureux, toi de mourir, moi de vivre, Antoinette de m'aimer.

—Je suis heureuse de mourir dit Dolorès, qui retrouva toute mété pour prononcer ces paroles.

—Que ne me conviais-tu à mourir, alors ? Hier, lorsque tu m'as dit cette fatale nouvelle, pourquoi ne m'as-tu pas dit : Nous avons été malheureux ici-bas. L'éternité va nous récompenser à tant de maux immérités, assés nos cœurs l'union à laquelle nous aspirions. Viens, mourons ensemble.

—Moi ! te tuer ?

—C'eût été moins cruel que de te laisser vivre. Sais-tu ce que tu me fais perdre de ta vie, quand je n'aurai plus l'espoir de te revoir ici-bas ? Une complication à la mort pour obtenir d'être promptement frappé.

—Philippe ! Philippe ! murmura Dolorès d'un accent de reproche. Toi qui parles ainsi, toi qui as donné ton âme à la tienne, toi qui es égaré par la crainte, au lit de mort de ton père, toi et moi, nous nous étions unis ensemble sous la main d'un prêtre, vous a bénis !

Philippe ne répondit pas.

—Tu m'as fait des reproches, continua Dolorès. A quoi servent-ils ? Est-ce moi qui suis coupable ici ? Est-ce moi qui ne suis pas sans cesse voulu te décevoir. Ne t'ai-je pas dit toujours : Loin de moi, t'éloigne de moi ? Ne t'ai-je pas démontré l'inanité de tes reproches ? Toi-même, n'y avais-tu pas répondu ? Et le jour où j'ai été au point de t'écouter d'un cœur assistant, n'est-ce pas toi qui m'as dit qu'Antoinette avait ta promesse ? Je n'ai donc rien à me reprocher. D'ailleurs, je n'ai pas cherché à mourir. Je meurs parce que le ciel me l'a ordonné ainsi. Je me résigne, et si cette résignation est la preuve de quelque chose, c'est que cet exemple raffermira

e. Place-toi sans arrière-pensée en face du seul parti qui soit digne de ton passé, de ton cœur, de ton nom. Ne sois ni t'épouvante, et plus tu dois te précipiter pressé de l'embrasser. Tu n'y trouveras que des douceurs, et ton cœur n'y trouvera que de l'apaisement.

Devant ce langage, tombait du visible colère de Philippe. Il n'était pas irrité, mais anéanti. Tout à coup, près d'eux un sanglot se fit entendre. Ils se retournèrent, Antoinette était à leur tête.

— Pâillon ! dit-elle, d'une voix entrecoupée par les larmes.

Dolorès se jeta sur elle pour la retenir.

— Philippe, me pardonnez-vous ? demanda Antoinette.

Il pleurait. Il tendit la main à la jeune fille, qui la prit et la couvrit de pleurs.

— Épargnez-vous, épargnez-moi, s'écria Dolorès. Vous me déchirez l'âme, mais que j'ai besoin de toutes mes forces. Le désespoir de me voir mourir me ramène l'un et l'autre en ce qui me touche, au-delà de la réalité. Toi, ma chère amie, ma chère sœur Antoinette, tu as reçu une promesse sacrée de moi, Philippe, tu as faite librement, avec la volonté de l'accomplir. C'est la seule chose dont vous deviez me souvenir. Hors de là, tout est négation, tout est mensonge.

Elle leur parlait, d'une voix douce pénétrante, un langage énergique où les accents mettaient l'apaisement en eux. Sa voix empruntait à la sérénité dans laquelle son âme allait trouver un admirable écho, comme si, au-dessus du monde mortel, elle en eût mieux compris l'équilibre et les lois. Elle leur disait les vrais devoirs de la vie, la nécessité de se résigner, de se sacrifier.

— Je veux emporter dans le tombeau, tout à elle, la certitude que vous

vous consolerez de ma mort, en vous aimant en souvenir de moi.

Et ils promirent tout ce qu'elle demanda, incapables de résister à tant de grâce, à tant d'éloquence, à tant de foi. Puis, elle prit dans sa poche le sauf-conduit arraché par Coursegol à Vauquelas. Elle le remit à Philippe.

— Ceci est la liberté, reprit-elle. À l'aide de Bridoul, qui désormais remplacera Coursegol auprès de vous, ce sauf-conduit vous fera quitter cette prison. Vous serez conduits en un lieu sûr, où vous pourrez attendre la chute des méchants et le triomphe de la vérité et de la vertu. Cette heure viendra car l'avenir n'est pas aux violents et aux audacieux. Il est aux humbles, aux généreux, aux bons.

Elle les entretint pendant une heure encore. Puis, elle les pria de s'éloigner. Elle voulait se préparer à la mort. Les sanglots d'Antoinette, le désespoir de Philippe redoublèrent.

— Ayez pitié de moi, fit-elle. Avant de partir, je vous ferai appeler pour vous dire un dernier adieu.

Ils sortirent. Elle demeura seule avec les autres condamnés, parmi lesquels se trouvait le prêtre à qui elle avait déjà parlé. C'est lui qui consolait et qui bénissait. Il s'était assis dans un coin de la salle, et, tour à tour, la plupart des condamnés vinrent s'agenouiller à ses pieds pour recevoir la rémission de leurs fautes. Dolorès imita ses compagnons d'infortune. Epurée par la souffrance et sanctifiée par l'approche de la mort, elle se révéla tout entière au confesseur, que tant de vertu pénétra d'admiration.

— Maintenant, je suis prête, dit-elle à Coursegol. La mort peut venir.

— Si jeune et si belle, et mourir ! murmura celui-ci.

— Vas-tu t'attendrir sur mon sort ! lui demanda-t-elle en souriant. Ce serait en pure perte, car je me sens très heureuse.

— Est-ce le sacrifice que vous accom-

plissez qui vous rend heureuse ainsi ?

—Tais-toi, fit-elle vivement. Que paries-tu de sacrifice ? Il n'en faut jamais parler. Qu'Antoinette et Philippe ignorent toujours que je suis morte à la place d'une autre.

—Les saintes parlent ainsi, murmura-t-il. Comme il la voyait toute gaie, tout enivrée de l'enthousiasme des martyrs, il ajouta : Je suis heureux de m'en aller avec vous. Vous m'ouvrirez la porte du ciel, et je me presserai si bien contre vous, âme pure, qu'on me laissera à votre suite.

Ainsi, ces deux êtres s'élevaient jusqu'à l'héroïsme par la simplicité de leur dévouement. Certes, ni l'un ni l'autre n'avait dans ses veines un noble sang, et cependant ils allaient mourir comme des vaillants, comme des saints.

Il était trois heures. Il faisait une charmante journée d'hiver. Le ciel était pur, le soleil rayonnant.

—Beau temps pour s'en aller à l'échafaud ! pensa Coursegol.

Quant à Dolorès, elle s'était peu à peu absorbée dans ses pensées, tout entière à Dieu, qu'elle priait de féconder son dévouement, son sacrifice, et d'en faire sortir le bonheur des deux êtres qu'elle laissait après elle, pleins de son souvenir. Tout à coup, plusieurs hommes entrèrent dans la salle. C'étaient l'exécuteur et ses aides. Alors, parmi les condamnés, l'on entendit quelques plaintes, des cris d'effroi !

—Déjà ! fit une jeune femme qui jusqu'alors avait courageusement subi son sort.

Et elle s'évanouit. Elle était à demi-morte lorsque, une heure après, on la monta sur l'échafaud. Dolorès, à l'aspect de l'exécuteur, ne perdit rien de son calme. Elle ôta le chapeau qui la couvrait, et, tandis qu'autour d'elle trois aides coupaient les cheveux des condamnés, elle dénoua les boucles de sa splendide chevelure blonde, qui des-

cendit autour d'elle comme un manteau mouvant. Il y eut dans la salle un grand mouvement quand le ciseau de cette merveilleuse parure charmante où l'artiste divin avait fait la beauté semblait avoir fini de l'embellir, son trésor de jeunesse et de charmes. Coursegol eut même un moment de colère à cet acte de cruauté. D'un geste, Dolorès l'arrêta.

—Je voudrais avoir mes cheveux, dit-elle ensuite à l'aide-exécuteur, montrant les blondes boucles qui tombaient à terre.

—Ils m'appartiennent, répondit lui-ci. C'est l'usage.

—Cela suffira-t-il à en payer le chat ? demanda Dolorès en montrant un anneau d'or qu'elle portait au bout de ses doigts.

—Sans doute !

—Eh bien, je les rachète.

L'homme ramassa les boucles et les remit à Dolorès.

—C'est dommage ! fit-elle de travers et avec tristesse. Cela m'allait si bien !

Elle n'eut pas d'autres regards que ceux qui touchaient sa beauté et sa jeunesse.

Quand elle vit le moment de partir, elle demanda à l'exécuteur de lui donner un baiser de nouveau Antoinette et Philippe. Ils se tenaient près de la porte, et elle se sentait une douleur. Ils entrèrent d'Aubry, dont le visage, que l'habitude qu'il fût à ces scènes ne lui avait pas enlevé la plus vive tristesse. Ce fut lui qu'elle alla d'abord embrasser.

—Merci de vos soins, lui dit-elle en entrant dans cette prison, je vous en confie une croix de brillants.

—La voici. Je te la rappelle, citoyenne.

—Gardez-la, mon ami, elle sera la seule pèlerine que je portera une prisonnière à l'égal de vous, quelle vous avez été compatriote. Elle qui priera pour vous.

—Oh ! citoyenne, j'ai fait ce

—Vais faire, répondit le pauvre
—mme.

Dolorès revint alors à Antoinette et
Philippe. Leur désespoir était voisin
de la folie. Celui d'Antoinette était
violent, fait de cris et de larmes ;
mais celui de Philippe était plus ef-
froyant, car le malheureux jeune hom-
me, morne et silencieux, avait en quel-
ques heures vieilli de dix ans.

—Adieu, chers amis, leur dit Dolorès.
—Ne vous désolez pas. Supposez que je
vais faire un voyage au but duquel
vous prendrez un jour me rejoindra.
—Un rapport à la vie, la mort n'est rien
plus.

Mais, en leur parlant ainsi pour les
laisser, elle-même mêlait ses larmes à
leurs larmes. Elle les prit l'un et l'autre,
les attira contre sa poitrine, et ils
tinrent embrassés.

—Aimez-vous toujours et ne m'ou-
—tez jamais.

Ce fut le dernier conseil qu'elle leur
donna. Coursegol venait de s'appro-
cher. Philippe lui ouvrit les bras.

—Coursegol, dit-il, tu es un homme,
—et un ancien soldat. Le supplice ne
te fait pas peur. Tu ne perdras rien de
ta santé. Aie bien soin d'elle
—jusqu'au bout, n'est-ce pas ?

—C'est pour ne pas la laisser aller
—de vue j'ai voulu mourir avec elle,
—puissiez-vous simplement Coursegol.

—Dolorès, bénissez-moi !
—C'était Antoinette qui venait de par-
—tir ainsi !

—Oui, ma soeur, je te bénis !
—Et les mains de Dolorès s'étendirent
—sur le front désolé de son amie.

—En route ! en route !

—A ce cri, poussé par une voix formi-
—dale, il fallut s'arracher à ces étrein-
—tes. Un dernier baiser les unit encore.

—Adieu ! adieu ! nous nous rever-
—rons au ciel !

—Et, brisée par tant d'émotions, Do-
—lorès s'élança au dehors. Coursegol la
—suivit, mais ne sortit pas si vite qu'il
—pût voir Antoinette s'éva-

—mourir en poussant un grand
—cri, et Philippe s'élança vers
—elle pour lui porter secours. Au de-
—hors, dans la cour de la prison, une
—charrette attendait. Les douze con-
—damnés, les mains liées derrière le
—dos, y prirent place. Des soldats à che-
—val, d'autres à pied, se rangèrent pour
—escorter les malheureux, et l'on se mit
—en marche.

De la Conciergerie jusqu'à la place
de la Révolution, la charrette fut sui-
vie d'une foule hideuse d'hommes, de
femmes, d'enfants qui chantaient d'o-
dieuses chansons et injuriaient leurs
victimes. Celles-ci paraissaient insen-
sibles à ces outrages. D'un côté de la
charrette, se tenaient un jeune homme
et un vieillard. Pressés l'un contre
l'autre, ils ne cessèrent durant toute la
route de crier : "Vive le roi ? Un de
leurs compagnons, républicain con-
vaincu, que ses illusions conduisaient
à la mort, les regardait avec ironie et
pitié. Le prêtre, debout, au milieu de
trois femmes, récitait avec elles des
prières et des cantiques. Quant à Do-
lorès, appuyée contre Coursegol, elle
semblait étrangère à ce qui se passait
autour d'elle. La pauvre enfant souf-
frait beaucoup. L'émotion, la fatigue,
le froid, les cahots de la charrette sur
le pavé, l'avaient réduite à un déplo-
rable état de faiblesse. Le cœur de
Coursegol se déchirait de la voir ainsi
et de ne pouvoir la secourir. Il ne pen-
sait pas à lui. Il ne pensait qu'à elle.

Lorsqu'on fut en vue de la place de
la Révolution. — les exécutions s'y
faisaient encore, — lorsque l'instru-
ment du supplice dessina sur l'horizon
ses lugubres armatures, Dolorès tres-
saillit, ferma les yeux et murmura
ces mots :

—J'ai peur.

—Oh ! chère petite, ne perds pas
courage, lui dit paternellement Cour-
segol. Tu vois, je suis là ; je ne peux
rien pour t'arracher à ces horreurs.
Mais sois confiante, espère. Encore

Contre la coqueluche et la rougeole donnez le **Baume Rhumal.**

quelques minutes, et nous serons dans la paix du tombeau et dans le ciel du bon Dieu.

Et ce paysan, en cet instant suprême trouva des accents consolateurs qui ranimèrent Dolorès. Elle monta la première sur l'échafaud. Coursegol avait supplié l'exécuteur, afin d'obtenir cette grâce, pour que sa fille, comme il l'appelait, ne vît pas couler le sang. Mais lui vit tomber sa tête blonde. Il s'élança alors et mourut après elle, assuré que leur séparation n'avait duré qu'une minute et qu'il allait la retrouver.

Dolorès avait vingt-quatre ans.

Quinze jours après la mort de Dolorès, Antoinette et Philippe, par les soins de Bridoul, qui n'hésita pas à se compromettre pour les sauver, purent sortir de prison et gagner la maison de la vallée de Chevreuse. Bridoul avait vendu son cabaret pour se dévouer à eux. Il s'établit avec sa femme au service des jeunes gens, qui, pendant deux ans, vécurent comme frère et soeur, pleurant ensemble leur amie morte et ne faisant aucune allusion aux projets formés dans le passé.

Pendant ces deux ans, dans la solitude, l'amour d'Antoinette avait grandi. Mais, en grandissant, à l'ombre du souvenir de Dolorès, il s'était épuré. La jeune fille était maintenant capable d'un grand sacrifice, et elle laissait à Philippe la liberté de son cœur. C'est lui qui fit un soir, et le premier, une allusion à ce qui était constamment dans la pensée d'Antoinette, à l'état d'idéal désiré avec ardeur.

— Nous avons fait une promesse à Dolorès, dit-il. Il faudra bientôt la tenir.

Ils se marièrent à quelques semaines de là, et purent peu après gagner l'Angle-

terre, et de là la Louisiane, où trouvait la fortune de la nouvelle conquise de Chamondrin. Ils ne revinrent en France que dix ans plus tard, et avaient deux enfants, une fille et un garçon, et, bien qu'empreint d'une guérissable mélancolie, leur bonheur était sans mélange. Philippe de Chamondrin commença alors la reconstruction du château du Pont du et s'y établit définitivement.

Soixante-douze

ans, fin de l'Empire, résolu à vivre en gentilhomme campagnard, dans sa terre au milieu des siens, sans se mêler aux luttes politiques de son temps. Il prit sa sa résolution au point de se présenter à la députation, qui lui fut offerte par son père. Il avait soif de repos.

Au mois de mai 1822, se trouvant à Paris où il était venu seul pour quelques certains intérêts, il rencontra un gentilhomme qui avait été enfermé à la Conciergerie en même temps que lui. Ils s'entretenirent longtemps sur le passé, des émotions, des périls et des tristesses qui marquèrent ces jours fastes. Une parole de l'intérieur de Philippe apprit à ce dernier que son amie Dolorès était morte à la fin d'Antoinette.

Le marquis de Chamondrin était très pâle et porta la main à son front. Mais il ne poussa pas un cri. Son compagnon ne comprit pas que sa blessure il venait de faire à ce cœur déjà si meurtri. Philippe en secret dans son âme, et Antoinette le connut jamais. Elle remarqua seulement que son mari parlait avec d'attendrissement encore de Dolorès et que sa voix tremblait toujours. Et que, durant les soirées d'hiver, quand il racontait à ses enfants l'histoire de sa vie, il leur disait :

— Votre tante Dolorès était une héroïque.

CATARRHE **NAZOL** Rhume de cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, agit en peu de temps le

Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en cataracte nasale et autres maladies de gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique nous apprend que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins ne s'en sont rendus compte qu'après avoir contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaïsie (odor infecte du nez.)

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours.

PRÉPARÉ PAR

E. W. LECOURS, PHARMACIEN,

Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Expédié par le retour de la malle sur réception de **25c** en timbres.

Encre Indélébile

D'ANTOINE LEPROHON

MONTREAL

MARQUER LA TOILE, LA LAINE ET LE COTON.

Aucune composition chimique ne peut la faire disparaître.

DIRECTION.—Ecrivez avec une plume ordinaire et appliquez la légèrement sur le papier en écrivant sur la pointe de la plume. Inutile d'user de fer ni d'exposer à la chaleur.

AGENCE GÉNÉRALE :

629 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL, CANADA.

LE SUCCES EST COMPLET

Prix, une bouteille, **25 cts.**

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les "Poudres Orientales," les seuls qui assurent, en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

Une Boite, avec Notice, \$1.00.

Six Boites, \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance.

L. A. BERNARD,

1882 RUE STE-CATHERINE, MONTRÉAL.

Téléphone Bell, 6713.

Agence pour les Etats-Unis: G. S. de MARTIGNY, Coin Elm and Spruce Sts., Manchester, U. S.

L'USAGE JOURNALIER

Des célèbres produits de Pin Parfumé



Bois de Pin parf. 1 ^{re} la bot.	D. Hail de Pin parf. rhumatis. 50c fl.
Du Siro " " 25c la fl.	De la Lotion " " cheveux 50c fl.
Des Perles " " 50c "	De l'Onguent " " plaie 25c fl.
Du Vin Tonique " 50c "	D. Flanelles " " corps. cal. \$2 & \$1 v.
Des Plastrons. " "	Des savons " " "

sur la poitrine, les pieds... pour peau, boutons, dartres, etc. 10c pièce.



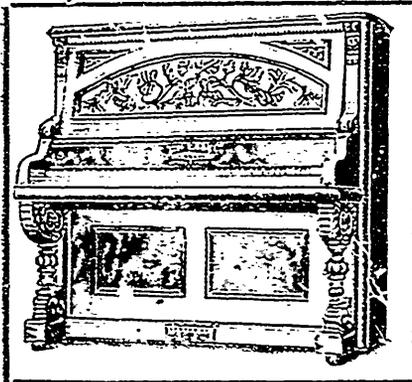
est indispensable à toute personne. Ils guérissent, préservent et provoquent : Force et Santé Parfaite.

L'Académie de Paris et toutes les plus grandes Expositions les ont couronnés pour cela.

EN VENTE PARTOUT. Agence générale pour le Canada,

No. 1303 Rue Notre-Dame, MONTRÉAL.

PIANOS, MUSIQUE



Le Piano

"CHICKERING & SONS"

De Boston

Supérieur de tout l'univers.

Le Piano "KARN"

Le roi des pianos du Canada et plusieurs autres marques des plus anciennes fabriques.

Prix spéciaux pour du comptant ou avec les conditions les plus faciles.

J. A. HURTEAU

1680 à 1686 Rue Ste-Catherine

(Coin de la rue St Denis)

MONTRÉAL

Une visite est sollicitée.

Bell Tel. 6718.